

« Au pays d'Alexandre le Grand, la Macédoine »

Voyage d'étude en Grèce du Nord

14 au 21 septembre 2013

Chaire d'archéologie de la Méditerranée antique

Université de Neuchâtel



La chasse au lion. Pavement de la Maison de Dionysos, Pella, dernier quart du IV^e s. av. J.-C.

Participant-e-s : Jessica Bartolomeo, David Boillat, Justine Cardicchi, Leana Catalfamo, Matthias Della Vedova, Damien Linder, Phu-Si Nguyen, Hélène Ruch, Roxane Tharin, David Zea Chavez

Accompagnateurs : Hédi Dridi, Jean-Pierre Schneider, Giancono Giallanza

Ce cahier de voyage est un recueil des travaux élaborés par les étudiants participant au voyage d'étude organisé par la Chaire d'Archéologie de la Méditerranée antique de l'Université de Neuchâtel. Il ne s'agit pas d'une analyse exhaustive des thèmes abordés mais d'un exercice universitaire visant à présenter succinctement les sites visités lors du voyage.

Introduction

Hédi Dridi

1977 est une grande date pour l'archéologie de la Macédoine antique. C'est en effet cette année-là que les tombes royales du Grand Tumulus d'Aigai/Vergina furent découvertes par les équipes du Pr. Manolis Andronikos (1919-1992). Il aura pourtant fallu attendre l'année 2011 et la grande exposition du Musée du Louvre sur la Macédoine antique pour que le grand public, mais aussi la communauté des étudiants et des enseignants puissent prendre connaissance des acquis de la recherche archéologique dans cette région¹. Un avant-goût des découvertes récentes et moins récentes nous a été donné lors du séminaire *Au pays d'Alexandre* de l'automne dernier, mais en bons scientifiques (et archéologues !), nous ne pouvions nous contenter de travaux bibliographiques : le terrain reste essentiel pour la compréhension des mondes que nous étudions et la fixation des connaissances acquises en bibliothèques et en séminaires.

Il n'en fallait pas plus pour que la Chaire d'Archéologie de la Méditerranée antique décide d'organiser son voyage d'étude en Macédoine et en Grèce du nord. Giancono qui n'a manqué ni d'énergie, ni de patience en a été le maître d'œuvre. En notre nom à tous, je le remercie vivement !

S'intéresser à l'Antiquité ne signifie pas ignorer le temps présent, ni les autres périodes historiques. Thessalonique/Salonique, la base à partir de laquelle nous rayonnerons nous offrira la possibilité de découvrir une ville qui outre son passé antique et son rôle actuel de capitale grecque de la culture, fut un grand pôle économique et intellectuel au XVIe s., grâce en particulier à l'apport des Juifs sépharades expulsés de la péninsule Ibérique (encore un exemple de mobilités méditerranéennes !). Jean-Pierre Schneider, Professeur associé à la Chaire de philologie classique et d'histoire ancienne qui nous fait l'amitié de nous accompagner nous présentera cet aspect de l'histoire de la ville.

De Thessalonique, éclairés par vos travaux préparatoires, nous visiterons les hauts-lieux de la Macédoine téménide (Pella, Vergina, Dion) mais aussi Philippes, Amphipolis, Lefkadia, Pydna, Stagire, patrie d'Aristote et Olynthe dont les vestiges représentent un exemple de tout premier ordre pour l'étude de l'urbanisme grec de l'époque classique.

Enfin, nous concluons ce voyage par la traversée du golfe de Kavallas afin de visiter une île chère aux *phéniciens* : Thasos qui fut peut-être l'un des premiers lieux de transmission de l'alphabet si l'on en croit Hérodote. Ce dernier affirmait en effet que des Phéniciens partis à la recherche d'Europe y établirent un culte à Héraclès (II, 44) et y exploitèrent des mines d'or (VI, 47).

Καλό ταξίδι!

¹ *Au royaume d'Alexandre le Grand. La Macédoine antique*, Catalogue de l'exposition, Musée du Louvre, 13 octobre 2011 - 16 janvier 2012, Paris, sous la direction de Sophie Descamps-Lequime, assistée de Katerina Charatzopoulou, Louvre éditions - Somogy, Paris 2011. A cette exposition, il convient d'en ajouter une autre, de moindre envergure, qui eu lieu à Ashmolean Museum of Art and Archaeology d'Oxford la même année : *Heraclès to Alexander the Great. Treasures from the Royal Capital of Macedon, a Hellenic Kingdom in the Age of Democracy*, Catalogue de l'exposition, Ashmolean Museum, Oxford, 7 avril - 29 août 2011, Yannis Galanakis éd., Ashmolean Museum of Art and Archaeology, Oxford 2011. Rappelons toutefois l'ouvrage publié sous la direction de feu René Ginouvès *et ali.* en 1993 : *La Macédoine. De Philippe II à la conquête romaine (= Civilisations)*, CNRS Éditions, Paris.

Présentation du programme

Giancono Giallanza

Ce deuxième voyage d'étude organisée par la chaire d'archéologie de la Méditerranée antique est dédié au thème « Au pays d'Alexandre le Grand, la Macédoine ». Ce voyage est le prolongement d'un séminaire intitulé *Au pays d'Alexandre le Grand, la Macédoine* dispensé par le Professeur Hédi Dridi au semestre d'automne 2012.

Pour suivre les traces archéologiques des exploits de personnages notoires tels que Philippe II de Macédoine et son fils, l'illustre Alexandre III, nous nous limiterons géographiquement à l'exploration de l'ancien Royaume de Macédoine correspondant *grosso modo* à l'actuelle région de la Macédoine grecque. Pour ce faire, notre quartier-général se trouvera à Thessalonique. C'est à partir de cette cité fondée au IV^e siècle av. J.-C. que nous irons à la découverte des hauts lieux du royaume pour y déceler leurs charmes et secrets.

Nos investigations débiteront au lendemain de notre arrivée par l'exploration de la Macédoine centrale. Dans un premier temps, nous commencerons notre périple dans une zone de plaine délimitée par le fleuve Axios et le Mont Bermion. L'étude du site de Lefkadia avec ses tombes de guerriers macédoniens ainsi que celui de Pella, l'ancienne capitale du royaume, avec ses habitations nous plongeront directement au cœur de la société macédonienne. Le troisième jour sera dédié à la découverte pedestre et à l'histoire de la ville de Thessalonique par l'étude de son passé grec, romain et juif. Dès le quatrième jour, nous nous dirigerons vers le Sud, tout d'abord en Emathie où nous visiterons la deuxième capitale macédonienne, Vergina pour y admirer ses tombes royales ; ensuite nous nous dirigerons en Piérie, premièrement à Pydna, localité où se déroula la célèbre bataille qui marqua la fin de la dynastie antigonide, puis deuxièmement à Dion, la capitale religieuse, où nous nous recueillerons et tenterons de discerner les auspices des divinités honorées dans ce lieu. Le cinquième jour nous conduira en Chalcidique, région dans laquelle nous pourrions contempler les habitations ainsi que les pavements d'Olynthe et les fouilles en cours du site de Stagire. L'exploration de la Macédoine orientale s'effectuera au cours du sixième jour ; là nous pourrions admirer les vestiges de la cité d'Amphipolis située à 4 km au Nord de la Mer Egée et ceux de l'ancienne Philippes, citée réorganisée en colonie romaine dès l'époque augustéenne. Le septième jour de notre voyage d'étude nous mènera à la découverte de l'île de Thasos, localité très prisée pour ses carrières de marbre.

Notre dernière journée à Thessalonique sera l'occasion pour nous de faire un bilan collectif des sites et musées visités durant la semaine ainsi que de déambuler librement dans la ville pour méditer et respirer l'air d'une région qui a non seulement donné naissance à des figures incontournables de l'Antiquité, mais également une empreinte décisive à ce que les spécialistes nomment la *civilisation hellénistique*.

Kalo taxídi (Bon voyage)

Programme

Samedi 14 septembre : Voyage aller, décollage à 17h10 de l'aéroport Bâle-Mulhouse, arrivée à Thessalonique à 20h30

Dimanche 15 septembre : Lefkadia et Pella

07h30 Départ pour Lefkadia
09h00-12h00 Visite du site archéologique de **Lefkadia (Hélène RUCH)**
12h00-13h00 Route vers Pella
13h00-17h00 Visite du site archéologique de **Pella (Jessica BARTOLOMEO)**
17h00-18h00 Route vers Thessalonique
Nuit à Thessalonique

Lundi 16 septembre : Thessalonique

Matinée Départ de l'hôtel
Visite pédestre de **Thessalonique**: palais, arc et rotonde de Galère, agora romaine (**Justine CARDICCHI**)
Musée archéologique (Conservateur)
14h00-17h00 Visite du **quartier juif**, musée juif de Thessalonique (**Jean-Pierre SCHNEIDER**)
18h00 Retour à l'hôtel
Nuit à Thessalonique

Mardi 17 septembre : Vergina, Pydna et Dion

08h00 Départ pour Vergina
09h00-11h30 Visite du site archéologique de **Vergina (Matthias DELLA VEDOVA)**
11h30-12h30 Route vers Pydna
12h30-14h30 Visite du site archéologique et du musée de **Pydna (Damien LINDER)**
14h30-15h30 Route vers Dion
15h30-17h00 Visite du site archéologique de **Dion (David ZEA CHAVEZ)**
17h00-18h30 Route vers Thessalonique
Nuit à Thessalonique

Mercredi 18 septembre : Olynthe et Stagire

08h00 Départ pour Olynthe

09h30-11h00 Visite du site archéologique d'**Olynthe (David BOILLAT)**
11h00-13h00 Route vers Stagire
13h00-14h00 Arrêt pour le déjeuner libre
14h00-15h00 Visite du site archéologique de **Stagire (Directeur de fouilles)**
15h00-17h30 Route vers Thessalonique
Nuit à Thessalonique

Jeudi 19 septembre : Amphipolis et Philippes

08h00 Départ pour Amphipolis
09h30-12h00 Visite du site archéologique d'**Amphipolis (Phu-Si NGUYEN)**
12h00-13h00 Route vers Philippes
13h00-16h00 Visite du site archéologique et du musée de **Philippes (Roxane THARIN)**
16h00-16h30 Route vers Kavala
Nuit à Kavala

Vendredi 20 septembre : Thasos

8h00 Route vers Keramoti
09h00 Départ en ferry pour l'île de Thasos
Visite du site archéologique et du musée de **Thasos (Leana CATALFAMO)**
15h30 Ferry de Thasos à Keramoti
16h05-18h45 Route vers Thessalonique
Nuit à Thessalonique

Samedi 21 septembre : Thessalonique et voyage retour à Bâle

Matinée et
après-midi Bilan du voyage, demi-journée libre
18h00 Transfert à l'aéroport de Thessalonique
21h05 **Décollage**
22h35 **Arrivée** à l'aéroport de Bâle-Mulhouse
Nuit à Bâle

Dimanche 22 septembre : Retour à Neuchâtel

9h00 Retour en train pour Neuchâtel
11h30 **Arrivée** à la gare de Neuchâtel

Lefkadia : Grande Tombe, Tome de Lysôn et Calliclès

Hélène Ruch

Le site

Le site se tient au centre du triangle formé par les villes Naoussa, Kopanos et Lefkadia. Les recherches ont révélé² que la ville antique macédonienne Mieza se trouvait à cet emplacement. Six tombes ont été découvertes le long de la route antique reliant Pella à Mieza. Toutes présentent les caractéristiques des tombes macédoniennes à savoir : des structures souterraines voutées arrangées généralement en deux chambres avec une façade se déployant sur l'entrée. Les monuments sont ensevelis sous une accumulation de terre créant ainsi un tumulus dans le paysage. Les excavations en Macédoine ne commencèrent qu'en 1913 à la fin de la Première Guerre balkanique. Elles mirent au jour des tombes peintes dont trois à l'état de conservation exceptionnel : la tombe de Lysôn et Calliclès, la tombe du Jugement et la tombe de Kinch. Nous aborderons plus en détail les deux premières.

GRANDE TOMBE OU TOMBE DU « JUGEMENT »

Description générale

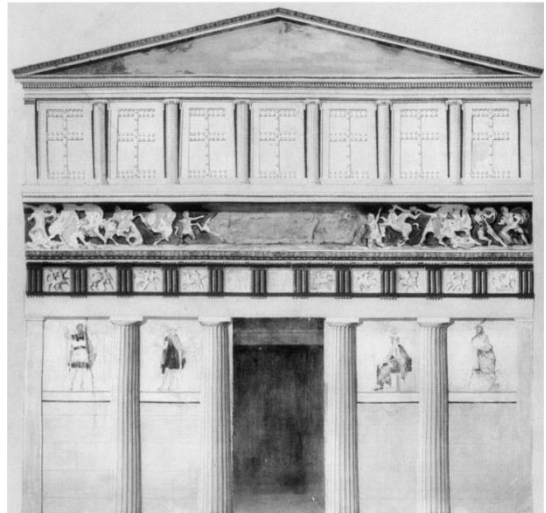
Cette tombe fut mise au jour en 1954 par l'archéologue grec Ph. Pestas. Elle abrite la sépulture d'un général macédonien et est datée du III^e siècle av. J.-C. Elle possède une structure monumentale composée d'une imposante façade à deux étages. La tombe renferme une antichambre de 6,50 m de largeur sur 2,12 m de profondeur pour une hauteur de 7,70 m. Elle communique avec une chambre funéraire de forme presque carrée mesurant 4,80 m de largeur sur 4,72 m de profondeur et 5,26 m de hauteur. Nous pouvons constater une monumentalisation des dimensions de l'antichambre par rapport à celles de la chambre funéraire. Hariclia Brecolaki explique ce phénomène par le besoin de soutenir la large façade. Cette tombe possède de nombreux décors, certains peints d'autres en relief. Le mur encadrant la porte qui mène à la chambre principale est décoré de deux boucliers en relief semblables à ceux que l'on peut observer sur la façade de la tombe III à Vergina, la polychromie mise à part. Selon la description faite par Brecolaki³, les murs de la chambre funéraire sont stuqués d'un enduit blanc lissé, ils possèdent un socle à base sur lequel sont disposés des pilastres supportant une architrave à trois fascies elle-même surmontée d'une corniche. Cette dernière est ornée d'un larmier à denticules peint en trompe l'œil. L'ordre ionique est très présent notamment sur les deux cimaises : une peinture ornant le couvre joint du podium et une autre en relief sur le chapiteau terminant les pilastres. Les parois entre ces piliers sont peintes d'un rouge vif. Dans une vision d'ensemble, la pièce semble entourée par un péristyle. Les éléments architecturaux de la chambre ont tous été sculptés dans la pierre de poros avant d'être recouverts d'enduits. Ce procédé se retrouve également sur les éléments de la façade.

² Touratsolgo, p. 1.

³ Brecolaki, p. 205.

La façade

Avec ses dimensions de 8,86 m de largeur sur 8,60 m de hauteur cette façade est la plus grande connue pour ce type de bâtiment. Elle est séparée en deux étages qui combinent les ordres ionique et dorique. L'étage inférieur, d'ordre dorique, reproduit les caractéristiques d'un appareil isodome. Il se compose de quatre demi-colonnes. Dans chacun des quatre entrecolonnements se tient un personnage peint occupant la partie supérieure de l'espace, ils sont séparés de l'espace inférieur par un *kymation* ionique. Les individus sont identifiés⁴ comme suit dans un ordre de gauche à droite : un guerrier debout (supposément le défunt), Hermès⁵, un homme âgé identifié⁶ comme Eaque⁷ et finalement, un homme barbu s'appuyant sur un bâton qui se révèle être Rhadamanthe⁸. Tous les personnages sont orientés en direction de la porte. La



Grande Tombe. Reconstitution graphique de la façade. Brecoulaki, planche 74

posture des personnages, assez rigide avec un mouvement suggéré par les jambes, renvoie au style classique. Les inscriptions au-dessus des têtes des deux juges appartiennent également à la tradition classique. Brecoulaki⁹ suggère une influence du style de l'école de Sicyone en raison de l'aspect « sévère » des expressions. Cependant, l'état de conservation de cette peinture ne nous permet pas d'affirmer une telle hypothèse avec certitude. Une forte portée funéraire se dégage de cet ensemble pictural qui représente clairement le passage de l'âme du défunt dans le monde des morts. Le nom de la tombe du « jugement » prend alors tout son sens. La porte marque une séparation entre ces deux états et Hermès guide le défunt. Cette façade possédant la fonction de délimiter le monde des morts par rapport à celui des vivants, il est logique qu'une telle scène y soit figurée. Au-dessus de cet ensemble architectural et décoratif se trouve un entablement composé d'une architrave et d'une frise avec triglyphes et métopes. Ces dernières sont ornées de représentations peintes de centaumachie. Un étage plus haut, une corniche dorique, avec mutules bleu-noires et gouttes rouges et blanches se dresse sur une base. Celle-ci est décorée d'une large bande rouge avec motifs géométriques surmontée par un ruban d'oves et de dards. Sur la base du larmier un double *kymation* dorique est peint, il se compose de motifs caractéristiques de cet ordre : les feuilles abstraites en forme de « U ». La face antérieure du *kymation* est ornée de motifs floraux blancs sur fond bleu.

⁴ Brecoulaki, p. 205.

⁵ Selon le dictionnaire de la mythologie grecque et romaine (1986), p.152-153 : Dans un contexte funéraire Hermès a pour fonction de conduire les âmes des morts lors du passage du monde des vivants à celui des défunts.

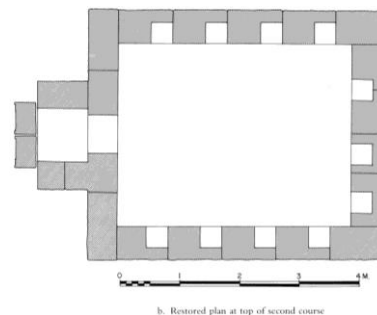
⁶ Eaque et Rhadamanthe ont été identifiés grâce à une inscription au-dessus de leur tête.

⁷ Selon le dictionnaire de la mythologie grecque et romaine (1986), p.104 : Eaque est un des trois juges du tribunal de l'enfer avec Rhadamanthe et Minos. Il juge principalement les âmes des morts originaires d'Europe

⁸ Selon le dictionnaire de la mythologie grecque et romaine (1986), p. 207: Rhadamanthe est l'un des trois juges du tribunal de l'enfer. Il juge les âmes des morts provenant d'Afrique et d'Asie.

⁹ Brecoulaki, p. 211.

Le deuxième étage contraste avec le premier par le changement d'ordre qui devient ionique. Il repose sur une frise en stuc représentant une scène de bataille. Selon Brecolaki¹⁰ il s'agirait d'une opposition entre des Macédoniens et des Perses. Cette partie se termine par une corniche suivie d'un *kymation* ionique. Au-dessus, l'espace est occupé par une série de sept fenêtres en stuc séparées par des semi-colonnes se détachant d'un fond rouge vif. Grâce à cet aplat de couleur, les semi-colonnes semblent se détacher de la structure par un effet trompe-l'œil. L'entablement se compose d'une architrave surmontée d'une file de rai-de-cœur avec une série de denticules peints en trompe l'œil. Le tout est finalisé par un *kymation* à oves et dards, typique de l'ordre ionique. Un large fronton triangulaire couronne la façade, sa corniche rampante est également ornée d'un *kymation* ionique et le motif à rai-de-cœur se répète sur sa corniche horizontale. Les couleurs dominantes de la façade sont le rouge et le bleu. La peinture joue ici un rôle quasi architectural en raison des nombreux effets trompe-l'œil.



Tombe de Lysôn et Calliclès. Plan.
Miller planche 4

TOMBE DE LYSÔN ET CALLICLÈS

Description générale

Le tombeau de Lysôn et Calliclès est l'une des quatre tombes macédoniennes de Lefkadia, elles sont construites le long de l'ancienne route reliant la ville de Miéza à Pella, capitale du royaume de Macédoine. Lors de sa découverte en 1942 par Makaronas¹¹, cette tombe était malheureusement pillée. Son nom lui a été attribué d'après les deux noms inscrits au-dessus de la porte d'entrée de la chambre funéraire. La tombe elle-même est datée de la fin du III^e s. av. J.-C, cependant ses sépultures remontent jusqu'à la fin du II^e s. av. J.-C. Cette construction aux dimensions modestes se compose d'une chambre funéraire rectangulaire voûtée précédée par une petite antichambre, presque carrée, couverte par un plafond bas et horizontal. Elle est approximativement orientée Nord-Sud, avec l'entrée côté Sud¹². L'accès de la tombe a été bloqué par deux grandes dalles de pierre qui, avec leurs décors en relief, imitent la structure d'une porte à double battant. La structure architecturale de ce bâtiment se caractérise par la largeur du vestibule qui est considérablement réduite par rapport à celle de la chambre funéraire. De ce fait, l'arrangement de la façade ne s'organise pas selon les dimensions du mur extérieur. Onze niches percent les murs de la chambre principale. Elles accueillent les urnes funéraires, l'identification du défunt est possible grâce aux inscriptions¹³ présentes au-dessus de chaque cavité. Quatre générations d'une famille sont représentées dans cette chambre.

¹⁰ Brecolaki, p. 206.

¹¹ Brecolaki, p. 210.

¹² Miller, p. 27.

¹³ Par exemple la niche d'*Euippos* sur le mur nord en haut à gauche.

Les décors peints

Les peintures ornant l'intérieur de la tombe de Lysôn et Calliclès sont une source de données archéologiques qui dépassent le simple motif pictural. En effet, grâce à ces peintures nous pouvons avoir des informations concernant les cérémonies et les croyances mortuaires en vigueur pour la Macédoine antique¹⁴. De plus, l'art de la guerre faisant partie intégrante de l'étude du peuple macédonien¹⁵, ce type de peinture nous fournit un matériel d'étude supplémentaire notamment sur les armes et les armures. La présence ainsi que la représentation d'armes dans le monde funéraire macédonien



Tombe de Lysôn et Calliclès. Chambre funéraire.
Rhomipoulou, p. 9

sont très répandues et prennent leur essor dès la fin du VI^e av. J.-C¹⁶. C'est d'ailleurs le cas dans la tombe du Jugement sur laquelle nous pouvons observer une représentation du défunt qui porte des attributs guerriers. Les armes peintes ont une valeur symbolique et représentent la fonction qu'exerçait le défunt durant son vivant. Il s'agit donc probablement d'une famille occupant une importante position dans la hiérarchie militaire de l'ancienne Mieza.

Certaines hypothèses¹⁷ convergent même vers l'idée d'une héroïsation du défunt au travers de son statut de guerrier. Les couleurs dominantes sont, par ordre d'importance, le jaune pâle, le rouge brique et le vert foncé. Le jaune est utilisé comme couleur de fond ainsi que sur certaines représentations d'armures et de boucliers. Tout comme dans la tombe du Jugement, des éléments architecturaux peints sont présents, notamment dans la chambre funéraire qui possède une série de piliers en trompe-l'œil. Des motifs floraux évoquent un jardin que l'on observerait de l'intérieur. Les similitudes avec la grande tombe se manifestent également dans le *kymation* ionique à oves et dard dans le vestibule. Selon Miller¹⁸, les effets du trompe-l'œil de la tombe de Lysôn et Calliclès anticipent le « Second style » pompéien.

En conclusion

L'état de conservation des pigments nous donnent de précieux renseignements concernant la peinture funéraire macédonienne. De plus la Grande Tombe est le monument sépulcral macédonien le plus monumental jamais découvert. Le thème du jugement, bien que souvent cité dans la tradition écrite, reste peu représenté dans le monde antique en Grèce du nord. Cette tombe nous offre ainsi un exemple exceptionnel à la fois pictural et architectural. La tombe familiale de Lysôn et Calliclès

¹⁴ Miller, p. 33.

¹⁵ Notamment la réforme militaire opérée par Philippe II.

¹⁶ Brecolaki, p. 228.

¹⁷ Brecolaki p. 228 (ou encore Andronikos dans son analyse de la frise ornant la façade de la tombe dite de « Philippe II » à Vergina.)

¹⁸ Miller, pp. 93-98.

nous procure un aperçu unique des débuts du Second style Pompéien. La tombe dite de « Philippe II » à Vergina témoigne également d'un tournant dans la peinture macédonienne entre le style classique et hellénistique. La présence de motifs picturaux ainsi que la structure des tombes du site d'Agai rappelle ceux de l'ancienne Mieza. De plus les deux nécropoles possèdent des tombes datant du III^e s. av. J-C. Cependant, les deux sites se différencient par des représentations stylistiques bien distinctes. En effet, si le style pictural des tombes de Vergina tendent vers plus de souplesse et de transparence (la tombe de Perséphone en est l'exemple le plus accompli), les tombes de l'ancienne Mieza traduisent une recherche axée sur l'effet trompe-l'œil. Enfin, la présence d'une tombe familiale possédant une occupation sur plusieurs générations tranche définitivement avec les sépultures uniques¹⁹ de la nécropole d'Agai.

Bibliographie

BRECOULAKI Hariclia, *La peinture funéraire de Macédoine : emploi et fonction de la couleur*, Paris : Boccard, 2006.

MILLER Stella , *The tomb of Lyson and Kallikles : a Painted Macedonian Tomb*, Mainz am Rhein : von Zabern, 1993.

RHOMIOPOULOU Katerina, *Lefkadia : ancient Mieza*, Athens : Ministry of Culture Archaeological Receipts Fund, 2000.

SCHMIDT Joël, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : Larousse, 1986.

TOURATSLOGLOU Giannes, *Lefkadia*, Athens : Lycabettus Press, 1973.

¹⁹ Bien que la tombe dite de « Philippe II » possède deux sépultures c'est un cas particulier car un des corps se trouve dans l'antichambre.

Pella

Jessica Bartolomeo

Introduction

Pella a été la deuxième capitale du royaume de Macédoine pendant près de trois siècles et est considérée comme l'une des plus grandes cités de la Macédoine. Elle a été un important centre économique, politique et culturel pour la Grèce.

Non loin de la mer Egée, Pella fait partie de la Bottiée, région de la Basse-Macédoine. Située entre deux rivières (le Loudias et l'Axios), elle se développe sur une colline entourée d'eau marécageuse²⁰.

C'est sa position géographique stratégique qui lui a permis de supplanter la première capitale Aigéai (Vergina) et devenir capitale du royaume à la fin du Vème - début IVème siècle av. J.-C. ; en effet la ville se trouve dans une plaine fertile, ayant un bon accès tant aux voies maritimes que terrestres, favorisant et améliorant les échanges avec la Grèce. Ce choix de capitale n'est sûrement pas dû au hasard, le site et ses alentours montrent en effet des traces d'occupation remontant au troisième millénaire av. J.-C.

1. Historique

Le site de Pella est fouillé depuis les années 1914, 1915, période où la Grèce a la souveraineté sur une partie du territoire. Des campagnes de fouille systématiques ont lieu à partir de 1957, les plus importantes ont été celles dirigées par Philippe Petsas.

Aucune source écrite ne mentionne le déplacement de la capitale d'Aigéai à Pella, mais les données de fouilles, encore peu nombreuses, ont amené certains archéologues à situer ce fait vers la fin Vème siècle av. J.-C., époque du roi Archélaos (413-399 av. J.-C.). D'autres estiment que cet événement si important aurait eu lieu plutôt dans les débuts du IVème siècle av. J.-C.²¹

Pour les époques les plus anciennes, les témoignages archéologiques sont assez rares. L'un des plus remarquables est tout de même le cimetière : daté de la fin du Vème siècle et de la première moitié du IVème siècle av. J.-C. ; il se situe à l'est de l'agora. Il est abandonné lorsque Pella se développe vers l'est et le nord dans la seconde moitié du IVème siècle av. J.-C, sous le règne de Cassandre (305-297 av. J.-C.). Le cimetière prend alors place 800 mètres plus à l'est. A cette période la ville est totalement réorganisée et les constructions découvertes dans la zone centrale et le grand nombre d'objets trouvés, viennent soutenir la théorie d'un important changement dans la ville.

Au premier quart du Ier siècle av. J.-C., Pella s'étend vers l'ouest, en direction d'un endroit mieux alimenté en eau ; c'est là qu'Octave fondera la *Pella Colonia*, à 1,5 kilomètre de la ville hellénistique, sur la *via Egnatia*, une voie de communication terrestre romaine traversant les Balkans et se prolongeant jusqu'à Byzance. Ni la forme ni l'étendue de la colonie ne sont connues.

²⁰ GHILARDI M. *et ali.* (2009) : Une étude a été menée sur la mobilité du paysage en Macédoine centrale, combinant histoire et géoarchéologie, dans le but de reconstituer le paléoenvironnement de cette région. Les résultats indiquent que Pella se trouvait à l'origine en bord de mer ; par la suite la mer s'est retirée permettant au lac de Loudias de s'étendre jusqu'à la ville et enfin, d'importants apports d'alluvions (provenant du fleuve Axios), ont enfermé Pella à l'intérieur des terres et entourée d'une zone marécageuse.

²¹ GINOUVÈS R. *et ali.* (1993), p. 91.

Toutefois, la conquête de la cité par les romains ne marquera pas la fin pour Pella, comme cela est souvent le cas, au contraire : la partie méridionale de la ville (qui est également la plus proche de la mer), continue d'être occupée jusqu'à la fin du IV^{ème} siècle apr. J.-C.²²

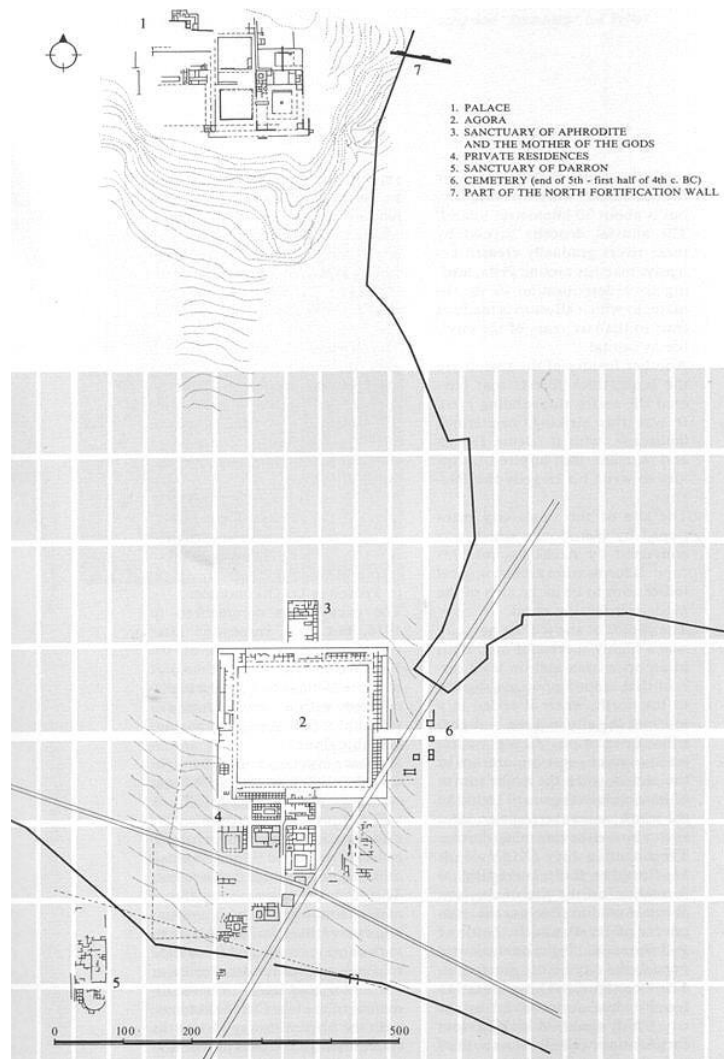
A l'époque byzantine, on construira en ces lieux un habitat fortifié.

De nombreux témoignages épigraphiques, mettent en évidence la présence de personnes provenant de différentes régions de Grèce. Dans ce sens, Pella était une véritable société cosmopolite et multiculturelle, et selon les dires du philosophe et historien Xenophon²³, « la plus grande des cités de Macédoine ». Ce qualificatif lui correspond pendant tout le IV^{ème} siècle av. J.-C., période où la ville est à son apogée. Pella devient le centre de l'empire qu'Alexandre le Grand est en train de construire.

La présence de nombreuses céramiques importées d'Attique, témoignent en outre de liens étroits entre Pella et Athènes dès la fin du V^{ème} siècle av. J.-C. Cette influence se retrouve également dans la sculpture, dans les ateliers de figurines en terre cuite (coroplastie), dans la métallurgie et dans les sols en mosaïque de la capitale. On observe alors l'essor d'ateliers locaux entraînant une productivité florissante qui durera jusqu'au déclin de la ville au I^{er} siècle av. J.-C. suite à un grand tremblement de terre.

²² LILIMPAKI-AKAMATI M. (2011), p. 270

²³ Xénophon, *Helléniques* 5.2.13



Plan général de la ville de Pella. Tiré de : *Capital of Macedonians* Ministry of Culture : http://myweb.unomaha.edu/~mreames/Alexander/macedonia_pella.html

La ville de Pella au IV^{ème} siècle av. J.-C, s'étend sur 400 hectares (2,5 km du nord au sud et 1,5 km d'est en ouest) et se présente ainsi : au nord, sur une colline, se trouve le complexe du palais ; en contrebas, la zone d'habitation, organisée en *insulae*, au cœur de laquelle s'insère la grande agora. Une artère principale, orientée ouest-est, large 15 mètres traversait le centre de la cité. Une muraille nord-est protège la ville.

Au sud-ouest de cet ensemble on trouve le sanctuaire de Darron, et au nord de l'agora, un autre sanctuaire, dédié à Aphrodite et Cybèle²⁴.

2. La zone d'habitat

Les premiers témoignages d'habitations de la ville, remontent au début de l'âge du Bronze qui se situe au troisième millénaire av. J.-C. en Macédoine.

²⁴ Darron est un dieu guérisseur local. Son culte est attesté par une inscription retrouvée à Pella. Concernant Cybèle, également appelée la « Mère des dieux », elle est une déesse d'origine Phrygienne importée en Grèce et à Rome et connue dans tout le Proche-Orient. Elle symbolise la fertilité et incarne la nature sauvage lorsqu'elle est représentée avec des lions.

Les plus anciens vestiges d'habitats d'époque classique ont été trouvés à proximité du sanctuaire de Darron, attestant l'existence d'un système d'urbanisme orthogonal. Ce type de plan urbain est connu dans les cités grecques déjà au Vème siècle av. J.-C. et offre l'avantage d'une expansion symétrique pour les villes qui se trouvent dans des plaines, comme Pella, sans trop perturber leurs constructions originales²⁵.

La ville se divise en îlots d'habitations rectangulaires (*insulae*), larges environ 45 mètres et d'une longueur variable de 100 à 150 mètres. Les rues, orientées nord-sud, mesurent 9 à 10 mètres de largeur et sont entrecoupées perpendiculairement par des rues de même grandeur, créant ce tissu urbain en damier caractéristique. Sous les rues et habitations, passe un réseau d'adduction et d'évacuation des eaux creusé dans la roche; certaines maisons pouvaient ainsi avoir accès à l'eau potable directement ou par l'intermédiaire de fontaines publiques (la présence de fontaines, puits et citernes attestent d'un grand niveau de vie des habitants).

Cette organisation urbaine semble donc avoir été mise en place dès le début de l'implantation, au tout début du IVème siècle av. J.-C. ; d'ailleurs de nombreux restes d'habitations datants de la première moitié du IVème siècle av. J.-C., possèdent la même orientation que les maisons plus tardives.

Chaque îlot comprend deux maisons ou plus, suivant où il est situé. Les maisons les plus riches s'étendaient sur 100 à 200 m² et étaient composées d'une vaste cour centrale à péristyle s'ouvrant sur la rue avec des colonnes d'ordre dorique et ionique. La partie nord de la maison comportait souvent un étage auquel on accédait par un escalier situé dans l'angle nord-est. En règle générale, les salles de réception et les vestibules étaient placés en direction du nord et leurs murs décorés d'enduits polychromes et des sols en mosaïque. Ce riche aménagement témoigne de l'opulence de la société locale, reflétant ainsi l'importance de la ville.

Les maisons les plus luxueuses ont essentiellement été retrouvées dans la partie centrale de la zone d'habitat et certains chercheurs pensent qu'elles sont immédiatement postérieures à l'époque d'Alexandre le Grand²⁶. Parmi ces habitations importantes, nous pouvons citer la maison de Dionysos et la maison de l'enlèvement d'Hélène qui ont livré des pavements en mosaïque exceptionnels et assez bien conservés.

3. L'agora

Fouillée depuis les années 1980, l'agora était un centre commerçant et administratif. Cette grande place est entourée de constructions sur un peu plus de 200 mètres d'est en ouest et 181 mètres du nord au sud. Cela recouvre cinq îlots dans sa longueur et deux dans sa largeur, soit un espace total de dix îlots, dont la superficie est estimée à environ 70'000 m².

Dans cet espace, nombreuses étaient les activités exécutées, tant artisanales que commerciales : au sud-est étaient installées des boutiques et ateliers de potiers, plus au nord des ateliers pour la fabrication de figurines en terre cuite. On trouve également un espace où l'on vendait des produits frais, par exemple une boucherie, des boutiques de produits aromatiques et du vin provenant de tout

²⁵ LILIMPAKI-AKAMATI M. (2011), p. 221.

²⁶ GINOUVÈS R. *et ali.* (1993), p. 95.

le pourtour méditerranéen, comme témoignent les estampilles des amphores mises au jour. Le travail du fer était présent aussi.

Au nord, l'agora semblait acquérir un caractère plus officiel ; devant un portique les archéologues ont mis au jour une rangée de fondations de monuments honorifiques²⁷. On pense qu'il s'y trouvait des grandes bases servant à recevoir des monuments votifs, dont on a des traces implicites dans des fragments de textes épigraphiques trouvés en proximité. Dans cette zone s'érige un sanctuaire dédié à Aphrodite et Cybèle.

Au sud-ouest, un édifice à deux étages abritait les archives de la cité où l'on conservait des actes officiels. Les archéologues ont par exemple mis au jour de nombreux sceaux en terre cuite qui ont durci pendant un incendie qui a vraisemblablement touché cet édifice.

Les ateliers ne se concentrent pas uniquement dans l'agora, on en retrouve un peu partout dans la ville, parfois intégrés à des habitations, témoignant une fois de plus de la grande prospérité de Pella qui ne s'est jamais véritablement interrompue, même après la conquête romaine de 168-167 av. J.-C.

Cet espace représente un ensemble clos rare, tant par ses dimensions que par son organisation interne.

3.1 L'architecture

A la fin de l'époque classique et de l'époque hellénistique, on remarque de nombreuses similitudes dans les villes macédoniennes : de grandes fortifications, de vastes agoras, des édifices publics (théâtres, gymnases, stoas, etc.) et des plans urbains hippodaméens. Ces éléments sont une influence provenant du Péloponnèse mais également d'Attique et de la Grèce orientale. Or, les architectes macédoniens ne se sont pas limités à imiter, ils ont aussi créé quelque chose d'original comme les supports combinant un pilier et deux demi-colonnes qui sont attestés pour la première fois dans les palais macédoniens. Mais aussi les façades de ces palais et les tombes dites « macédoniennes »²⁸ qui sont construites suivant le même modèle : enterrées sous terre, ces chambres funéraires sont caractérisées par leur toit en voûte en berceau. Depuis l'extérieur, elles ressemblent à des tumuli. Ce type de sépulture était réservé à des personnages importants.

3.2 Vie religieuse

Les divinités du panthéon Grec faisaient partie intégrante des cultes rendus à Pella. Comme cela a déjà été expliqué, deux grands ensembles religieux ont été mis au jour sur le site : au nord de l'agora on trouve le sanctuaire de « la Mère des dieux » et d'Aphrodite (deux divinités poliades) et le sanctuaire de Darron (divinité locale). La particularité de ces sanctuaires est qu'ils ne présentent pas de marque distinctive ou caractère monumental particulier et ils s'insèrent dans le tissu urbain au même titre qu'un îlot d'habitations. Ils comportent tout de même les traits communs des sanctuaires urbains : de grands espaces à ciel ouvert (lieu de réunion pour les fidèles), des *naiskoi* à vestibule, des salles de banquets, des entrepôts et des ateliers.

²⁷ *Ibid.* p. 96

²⁸ SCHMIDT-DOUNA B. (2011), in *Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique*, p. 414.

3.3 Le monde funéraire

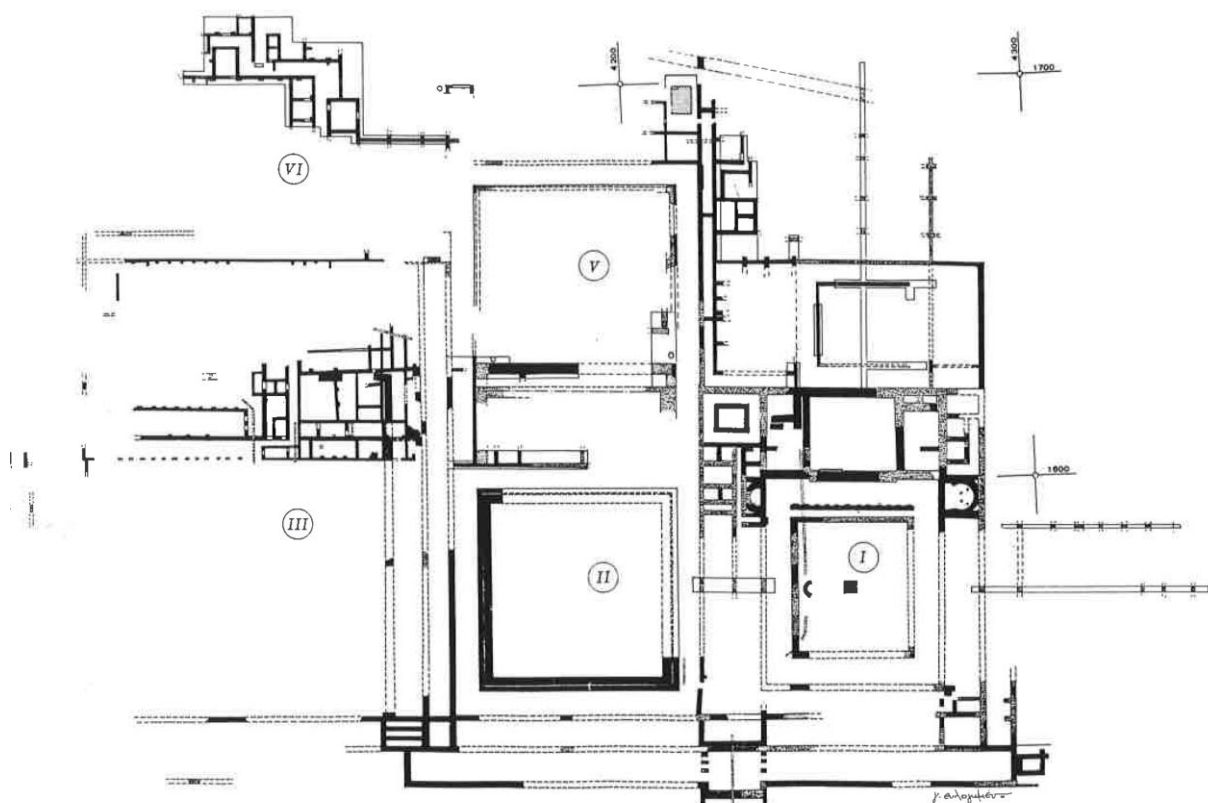
Les nécropoles de Pella, aux architectures variées, permettent d'accéder à un grand nombre d'informations concernant les habitudes et le niveau de vie de ses habitants; notamment pour ce qui concerne la structure de la société locale, l'économie, la langue (inscriptions), la vie quotidienne, la production artistique, les coutumes funéraires et les croyances sur la mort et l'au-delà.

Les défunts étaient, la plupart du temps, ensevelis dans des tombes à fosses creusées directement dans la roche. Les crémations étaient également pratiquées : on recueillait alors les cendres dans des grandes urnes cinéraires ou des *larnakès* (petites boîtes) en marbre ou pierre.

A la fin de l'époque classique (fin IV^{ème} siècle av. J.-C.), apparaissent des tombes à chambres souterraines creusées dans la roche et agencées (tombes dites « macédoniennes »), la plupart ont une façade architecturée.

4. Le palais

C'est dans le *basileion* de Pella (« la maison des rois »), véritable siège du pouvoir royal jusqu'à la conquête du royaume de Macédoine par les Romains au I^{er} siècle av. J.-C., qu'étaient prises toutes les décisions diplomatiques, militaires, économiques et administratives²⁹. Ce palais, tout comme celui de Vergina, a été construit sur une colline (fortifiée au nord par un mur de 3,3 mètres d'épaisseur, comportant même des portes monumentales et des tours), et dominait la ville. A proximité, un lac s'ouvrait sur la mer.



Plan du palais de Pella. Tiré de : GINOUVÈS R. et ali. (1993), *La Macédoine, de Philippe II à la conquête romaine*, p. 88.

²⁹ CHRYSOSTOMOU P. (2011), in *Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique*, p. 294.

Le palais s'étend sur près de 70'000 m² et se compose de cinq complexes architecturaux qui communiquaient entre eux à l'aide d'escaliers, corridors, galeries et péristyles. René Ginouvès, nous fait remarquer que le palais s'inscrit exactement dans le plan géométrique de la ville³⁰.

Le cœur du palais est constitué de plusieurs ensembles répartis en trois complexes successifs d'est en ouest et cela, sur deux rangées. On observe ainsi six bâtiments. Quatre de ces édifices (I, II, III et IV) ont une architecture similaire, chacun possédant une cour intérieure avec péristyle autour de laquelle se trouvent des pièces. Archélaos Ier, bâtisseur du palais, occupait le centre de la structure. Ce roi macédonien mena ces travaux dans le but de s'assurer un accès direct aux voies routières de la basse Macédoine ainsi qu'à la Mer Egée. Il s'efforça en outre, ainsi que ses successeurs, de créer un centre intellectuel et artistique majeur en invitant les plus grands poètes et artistes grecs de l'époque.

Le bâtiment I, le premier à avoir été fouillé, occupait la fonction de salle de réception selon Ginouvès ; il se compose d'une cour centrale bordée d'un péristyle et d'une salle presque carrée à l'arrière qui se trouve entre deux grandes salles rectangulaires.

A l'ouest, le bâtiment II présente une cour plus grande que la précédente, entourée de colonnes doriques. Au nord de cet ensemble, le bâtiment V ressemble grandement au précédent, de par la grandeur de la cour et la colonnade dorique. Mais il possède ce que les fouilleurs ont nommé le « grand bain » : une piscine de 7x5 mètres de côté avec au sol et sur les parois un revêtement hydraulique imperméable qui s'est conservé. La profondeur du bassin a été estimée à 1,65 mètre et dans un angle se trouvait un escalier, facilitant l'entrée ou la sortie du bassin. Il y a également des dispositifs servant à l'alimentation en eau et à son évacuation. Au vu de ces éléments, les archéologues ont identifié le bâtiment V comme étant la palestine du palais où s'effectuaient les exercices physiques.

Le complexe le plus à l'ouest, se compose d'un bâtiment organisé autour d'une cour (III) et d'un bâtiment à l'arrière (IV). Cette vaste cour à péristyle semble ne pas avoir été terminée (on a retrouvé des chapiteaux doriques travaillés seulement en partie). Le bâtiment IV abritait ce qu'on a appelé « les petits bains », une installation balnéaire ressemblant à celle de l'ensemble V.

Au sud de ce grand complexe, devant les bâtiments I et II, se dressait une entrée monumentale : un portique monté sur un soubassement de plus de 2 mètres de haut, d'une longueur de 153 mètres. Au point de jonction des deux bâtiments (I et II), se trouvait un *propylon* monumental de 15 mètres de large.

La datation du palais pose problème. En se basant sur certains témoignages archéologiques, les premières occupations de l'époque classique ont eu lieu dès la première moitié du IV^e siècle av. J.-C., donc sous le règne d'Amyntas III (393-370 av. J.-C.) (roi auquel on attribue le choix du changement de capitale de Vergina à Pella). Or, le style de certains éléments architecturaux et quelques monnaies, ont permis aux archéologues de dater les bâtiments I et II de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. Les autres ensembles se seraient donc ajoutés par la suite, allant de pair avec le développement de l'administration du royaume qui a donc probablement requis un agrandissement du palais.

³⁰ GINOUVES R. *et ali.* (1993), pp. 88-90.

On peut dire qu'on est loin du palais de Vergina, plutôt destiné aux réunions et aux fêtes, on est ici en présence d'un ensemble d'une plus grande ampleur et complexité, abritant non seulement la vie de cour, mais aussi la vie politique et administrative de tout un royaume.

5. La mosaïque

Sur tout le territoire Macédonien ont été mises au jour un peu moins d'une vingtaine de mosaïques d'époque hellénistique. L'ensemble le plus important a été retrouvé à Pella : une dizaine de mosaïques provenant des pavements de deux riches habitations, au sud de l'acropole. En se basant sur quelques repères stratigraphiques, les archéologues les datent de la fin du IV^{ème} siècle av. J.-C. et pensent qu'elles sont toutes, à peu près contemporaines.

5.1 La mosaïque de galets

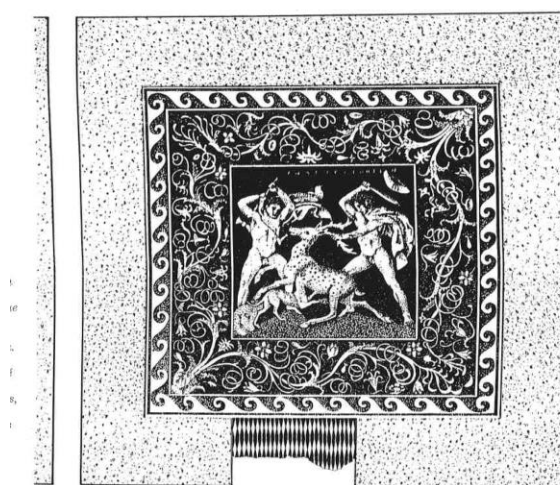
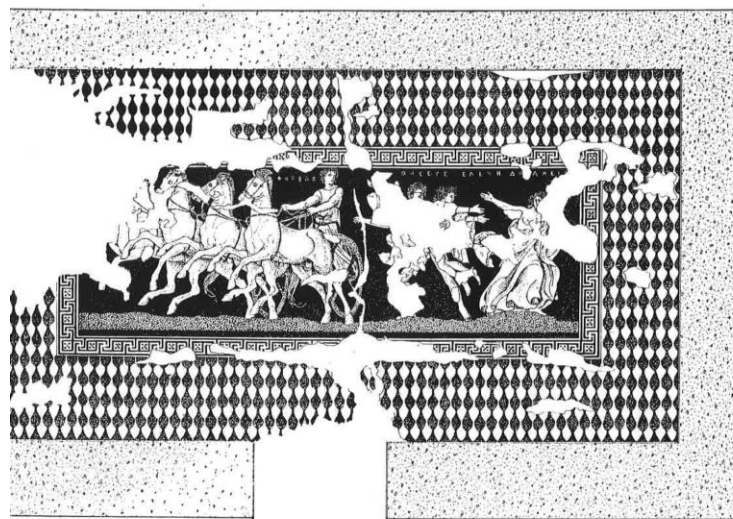
La mosaïque de galets se caractérise par l'utilisation de petits cailloux ramassés sur les plages ou dans les rivières, auxquels on laisse leur forme naturelle. Si la majeure partie de cette production est datée du IV^{ème} siècle av. J.-C., les véritables mosaïques de galets apparaissent au V^{ème} siècle et disparaissent au I^{er} siècle av. J.-C. Elles auront un développement court mais fulgurant. Cette technique sera remplacée par la tesselle, mais elle inspirera fortement ces premiers pavements en *opus tessellatum*.

Les ateliers des mosaïstes travaillant à la cour de Macédoine, s'inscrivent dans cette tradition de mosaïques de galets.

5.2 La maison de "l'Enlèvement d'Hélène"

Dans la maison de « l'Enlèvement d'Hélène », se trouvent trois sols à scènes figurées, ornant tous des salles de banquet. Au nord du portique nord, dans une grande salle rectangulaire, un grand tableau entouré par un méandre et une large zone de feuilles imbriquées, représente le rapt d'Hélène. On y voit sur la droite Thésée soulever du sol Hélène et l'emporter vers la gauche. Cette dernière, retournée de l'autre côté, tend les bras vers Déjanire, une compagne. La partie gauche du tableau est occupée par un char tiré par quatre chevaux (quadriges), conduit par Phorbas qui attend Thésée. Une petite couche grise irrégulière marque le sol et au-dessus des personnages sont inscrits leurs noms en grec. Ces noms posent problème car Phorbas par exemple n'apparaît pas dans le mythe de l'enlèvement d'Hélène. Les chercheurs ont émis l'hypothèse que le mosaïste aurait emprunté cette figure à autre scène.

Au vu de la qualité de l'œuvre, on l'a attribuée à Zeuxis, un grand peintre grec qui vécut à la fin du V^{ème}, début IV^{ème} siècle av. J.-C.



106. Pella, maison de l'Enlèvement d'Hélène. Mosaïque de la Chasse au cerf, vue d'ensemble, dessin. Le panneau central est ici bordé d'une large bande aux rinceaux composés de vrilles, fleurs, palmettes, suivie à l'extérieur, tout contre l'emplacement des lits de table, par une bande de postes.

En haut : mosaïque de l'Enlèvement d'Hélène
En bas : La Chasse au cerf

Tiré de : GINOUVÈS R. et ali. (1993), *La Macédoine, de Philippe II à la conquête romaine*, p. 120.

Dans la pièce voisine se trouve une mosaïque carrée représentant une chasse au cerf. Le panneau central est bordé d'une large bande aux rinceaux composée de vrilles, fleurs et palmettes. L'extrémité de la mosaïque est entourée d'une file de postes. Au centre on peut observer un cerf qui se trouve sur une sorte de rocher ; un chien le mord. Un homme nu portant une chlamyde³¹ retient le cerf par les cornes et s'apprête à le frapper avec une épée. Son mouvement brusque fait voler son pétase³². L'autre personnage est représenté brandissant une hache, dans un mouvement beaucoup plus violent qui est suggéré par sa chlamyde qui se soulève au-dessus de sa tête. En haut du panneau central on peut lire en grec : « *Gnosis Eposesen* », littéralement « Gnôsis a fait », la signature de l'artiste. Cela démontre que pour le mosaïste un tel pavement avait une dimension artistique assez forte pour qu'il décide de laisser son nom à la postérité³³.

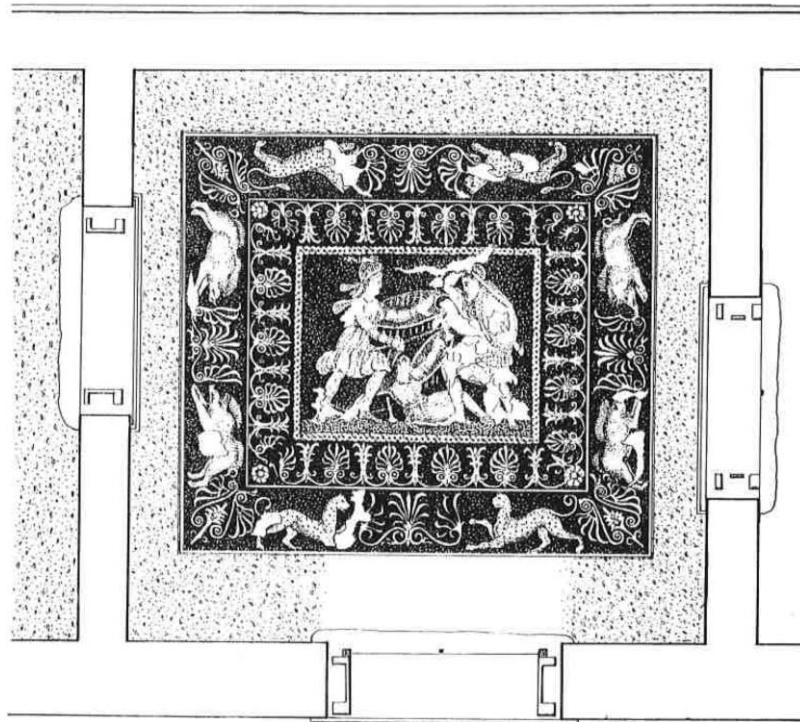
³¹ La Chlamyde est un vêtement typique de Grèce antique, plus précisément de Thessalie, au sud de la Macédoine. Il s'agit d'une sorte de manteau qui comporte une attache sur l'épaule laissant le bras libre. Elle était principalement portée par les cavaliers, les voyageurs et les jeunes hommes.

³² Le pétase est un chapeau rond, large et plat qui s'attache avec un cordon. Il serait originaire de Thessalie, tout comme la chlamyde.

³³ DUNBABIN K. M. D. (1999), pp. 10-16.

Dans une troisième salle de banquet, à l'est de la cour de la maison de l'Enlèvement d'Hélène, se trouve une scène d'Amazonomachie : une guerrière avec cuirasse, casque, jambières et bouclier, attaque depuis la gauche une Amazone se trouvant au sol qui tente de se protéger avec son bouclier pendant qu'une autre Amazone vient à son secours depuis la droite. Les trois personnages sont vêtus d'un *chiton* court et portent une tiare. Ce type de représentation est un thème très récurrent dans l'iconographie grecque et romaine.

La scène centrale est entourée de plusieurs bordures : une fine tresse, suivie d'une bande plus large comportant des palmettes et fleurs de lotus. Dans la dernière bordure, qui est la plus large, on y voit des ensembles de palmettes et demi-palmettes alternés à des animaux qui se font face de manière symétrique (panthères, sangliers).



Mosaïque de l'Amazonomachie. Tiré de GINOUVÈS R. et al. (1993), *La Macédoine, de Philippe II à la conquête romaine*, p. 121.

5.3 La maison de Dionysos

La maison de Dionysos comporte également dans une salle de banquet, une mosaïque à peu près carrée où est représenté Dionysos, nu et assis en Amazone sur une panthère qui bondit. Le dieu est de profil et la vitesse dans la scène est suggérée par la présence de son thyrses³⁴, orné d'un ruban qui semble flotter au vent. Contrairement aux autres mosaïques, ici le sol n'est pas reproduit et le panneau est simplement bordé par une ligne de galets.

Dans la même maison, une mosaïque rectangulaire représente une chasse au lion. La composition est la même que celle de la chasse au cerf : un animal au centre, un lion, est attaqué par deux hommes. Le chasseur de droite se trouve dans la même position que le chasseur de la mosaïque de la chasse au cerf : est-ce là un indice pour affirmer qu'il s'agit du même artiste ? Les deux

³⁴ Le thyrses est une sorte de sceptre, un attribut majeur de Dionysos.

personnages portent également la chlamyde et l'un d'eux un pétase. Les jambes des deux chasseurs répètent presque la même position ainsi que les obliques des torsos.

D'autres mosaïques ont été mises au jour dans la maison de Dionysos, mais il s'agit surtout de compositions géométriques, comprenant des losanges, des cubes ou des carrés. Ce type de mosaïque aurait comme origine l'imitation des décors de dallages, aujourd'hui mal connus car mal conservés. Ainsi certaines de ces mosaïques constituent des imitations de ces pavements très couteux, aujourd'hui disparus.

5.4 Innovations des mosaïstes macédoniens

La principale innovation des mosaïstes macédoniens tient à leur volonté de copier la grande peinture³⁵. D'un point de vue stylistique, les mosaïques de Pella se différencient par un agrandissement du panneau central, par la recherche de mouvement et de la tridimensionnalité ainsi que par la représentation du sol dans les scènes. Le rendu en trois dimensions passe par un traitement graphique des différents plans et des dégradés subtils afin de créer des volumes par les ombres.

Les poses sont complexes et les visages ne sont plus uniquement de profil (personnages tournés au trois quarts). On ne représente plus seulement des humains et des animaux, mais également des végétaux. Ceux-ci apparaissent tridimensionnels et sont représentés de manière plus fine et avec plus de naturel que ce qu'on peut trouver ailleurs pour la même époque.

La mosaïque peut facilement orner les pavements de petites salles de banquet, mais cela devient plus problématique lorsqu'on a affaire à de grandes salles car il faut savoir gérer l'espace de la pièce ; les mosaïstes macédoniens ont su ici aussi être inventifs et trouver de nouvelles compositions : les panneaux figurés sont placés au centre de la pièce et comme tapis de seuil un panneau se détachant soit sur un décor géométrique soit sur un fond de galets de dimensions et couleurs différents.

L'utilisation de galets naturellement arrondis, limite les mosaïstes macédoniens à la recherche d'un rendu toujours plus précis. On observe alors l'apparition de nouvelles méthodes qui consistent à réduire la taille des galets (entre 0,5 et 2 centimètres) et à rajouter des bandes de terre cuite ou de plombs (on retrouve par exemples des bandes en terre cuite dans la chevelure de Dionysos ou la crinière du lion). On dispose ces deux éléments dans le mortier avant la pose des galets, ce qui facilite le travail de mise en place tout en permettant de souligner certains détails. Ce sont de véritables essais techniques qui nous montrent l'inventivité des mosaïstes macédoniens.

5.5 L'iconographie

L'iconographie de ces mosaïques fait référence au monde de la chasse, des combats et de la mythologie avec notamment la présence de Dionysos ainsi que des thèmes qui lui sont liés, rappelant son rôle majeur en Macédoine.

³⁵ GUIMIER-SORBETS (2011), in *Au royaume d'Alexandre le Grand, la Macédoine antique*, p. 418.

Les mosaïques de Macédoine peuvent être comparées avec la grande peinture car on possède pour cette époque, plusieurs exemples qui ont été retrouvés dans des tombeaux, notamment ceux de Lefkadia et Vergina. Certains parallèles ont ainsi pu être tirés entre la peinture de la tombe dite du « roi Philippe II de Macédoine » et la mosaïque de la Chasse au lion se trouvant dans la maison de Dionysos. On retrouve quasiment la même iconographie et le même traitement des personnages en mouvement.

Conclusion

Pella, capitale et lieu de naissance de grands rois et stratèges macédoniens, a brillé par sa richesse et son faste. Cette opulence, elle la doit principalement à l'expédition d'Alexandre le Grand et aux récompenses et trésors acquis lors de ses campagnes militaires, mais également à l'essor d'activités commerciales et de production développées à l'époque hellénistique (dont témoignent les nombreuses boutiques et ateliers mis au jour dans l'agora et dans la ville).

Son succès, Pella le doit également aux grands hommes qui la gouvernèrent. Leur politique se reflète dans le développement urbanistique de l'architecture de la ville, la structure sociale composite, l'économie fleurissante et les activités culturelles et intellectuelles entre la seconde moitié du IV^{ème} siècle av. J.-C. jusqu'au déclin de Pella.

Le choix de cette cité comme capitale du royaume, la mise en place d'un plan urbain de ce type, les fortifications et les contacts avec la Grèce méridionale, ainsi qu'avec Athènes, ont donc amené un développement rapide ainsi qu'un grand attrait pour Pella.

La réunion de villages autour d'une seule métropole (sinoecysme³⁶) a également assuré une richesse pour la capitale, les ressources produites étant plus nombreuses.

Pella fait partie intégrante de cet empire cosmopolite établi par Alexandre le Grand où l'amalgame des différentes civilisations a conduit à une nouvelle ère, influençant et façonnant le développement du monde Méditerranéen.

Mais cette ville a également acquis une renommée mondiale grâce à la grande qualité picturale de ses mosaïques qui est unique : d'autres œuvres du même genre n'ont encore jamais été retrouvées. Katherine Dunbabin donne un élément de compréhension de ce fait : selon elle, le manque de comparaison est dû à une raison économique car de telles mosaïques ont dû demander un investissement énorme et qu'aucun parallèle n'a pu être trouvé dans d'autres régions de Grèce³⁷. Ce qui vient confirmer une fois de plus ce côté somptueux de Pella.

Cet ensemble de pavement se distingue très clairement des autres mosaïques de galets réalisées à la même époque ou même avant le IV^{ème} siècle à Olynthe, à Corinthe, à Sicyone et à Erétrie; de par les décors (dans le choix des motifs figurés, végétaux, géométriques et leur traitement d'un point de vue stylistique), de par le type de composition, les techniques et matériaux utilisés.

³⁶ Le synœcisme est un acte fondateur d'une cité. C'est une réunion de plusieurs villages en un nouvel Etat.

³⁷ DUNBABIN K. M. D. (1999), p. 15.

Bibliographie

DUNBABIN K. M. D. (1999), *Mosaics of the Greek and Roman world*, Cambridge University Press, Cambridge.

Coll. (2011), *Au royaume d'Alexandre le Grand, La Macédoine antique*, sous la dir. de Sophie Descamps-Lequime, Louvre éditions, Paris.

GHILARDI M. *et alii*. (2009), Évolution des paysages de la plaine de Macédoine centrale : entre géographie historique et approche paléoenvironnementale, in : *Cybergeo : European Journal of Geography* [en ligne], consulté le 03.07.2013, URL : <http://cybergeo.revues.org/22529>

GINOUVÈS R. *et alii*. (1993), *La Macédoine, de Philippe II à la conquête romaine*, CNRS éditions, Paris.

LILIMPAKI-AKAMATI M. (2011), Pella : the « greatest of the cities in Macedonia ». The new capital of the kingdom of Macedon, in : *Heracles to Alexander the Great, Treasures from the royal Capital of Macedon, a hellenic kingdom in the Age of Democracy*, Collection of the Ashmolean museum, University of Oxford, Oxford.

SANTORO BIANCHI S. (2005), Gnosis Eposesen, Una rivisitazione del mosaico di Pella (Grecia), in : *La mosaïque gréco-romaine IX*, Volume 1, édité par Hélène Morlier, Ecole Française de Rome – 352, Rome.

L'agora et les ruines romaines de Thessalonique

Justine Cardicchi

Thessalonique³⁸ fut fondée en 315 av. J.-C. par Cassandre de Macédoine qui la baptisa en l'honneur de sa femme, Thessalonikè. La position géographique idéale de cette cité a fait d'elle un centre commercial important. Elle est placée au fond du golfe Thermaïque, légèrement décalée vers l'est. En effet, la mer a permis à la cité de communiquer avec le reste du monde. Thessalonique s'est développée autour de son port dont l'utilité est indéniable. Il est donc possible que la ville eut été fondée en premier temps pour sa zone portuaire. L'emplacement sur la *Via Egnatia*, la grande voie de communication dans l'axe Ouest-Est, est également un point très important. Cette situation a fait de la ville une étape incontournable qui a été très salubre pour le développement de la ville et sa liaison avec l'extérieur. A la fin du IIIe siècle, le tétrarque Galère s'y installe et fait construire de nombreux bâtiments dont nous parlerons plus loin dans ce travail.

I. L'agora

Avant d'aller plus loin dans la description de l'agora de Thessalonique³⁹, il est important d'en rappeler sa fonction. L'agora était une place publique et correspondait approximativement au forum romain. C'était un lieu de rassemblement et de rencontre où se trouvait le marché de la ville. Elle était primordiale et essentielle pour une cité, car elle avait également la fonction de centre administratif et religieux.

L'agora de Thessalonique a été découverte en 1963. La ville avait prévu de construire à cet emplacement un nouveau Palais de Justice. Les sondages préliminaires ont donné des résultats importants qui ont engendré immédiatement l'arrêt des travaux. Cependant, les premières fouilles, dans un premier temps, se sont limitées à l'odéon. Suite à la découverte de l'agora plus à l'Est, les travaux ont cessé définitivement. Les archéologues ont donc découvert une place dont les quatre côtés sont délimités par des portiques. L'axe Est-Ouest est de 145 mètres et l'axe Nord-Sud ne dépassait pas les 90 mètres. En contrebas de l'agora, s'étendait une grande place qui était en communication avec l'agora par un escalier de dix marches. Cette zone, qui était probablement une terrasse secondaire de l'agora, était plus grande.

La découverte de nombreux objets datant du IIIe siècle indique que cette place peut être attribuée à l'époque tétrarchique. Elle est notamment mentionnée dans des textes dès le IVe siècle⁴⁰. Pour la fonction de la place elle-même, nous avons peu de renseignements. Les spécialistes émettent l'hypothèse qu'elle a gardé son statut d'espace ouvert et non occupé jusqu'à la fin du Moyen-Âge mais de manière informelle car elle n'était probablement plus le lieu de réunion. Par la suite, nous savons qu'elle a été occupée par des habitations jusqu'au grand incendie de 1917. Les vestiges qui subsistaient ont été, en partie, détruits par les pelles mécaniques.

³⁸ Cf. Annexes A.

³⁹ Cf. Annexes B.

⁴⁰ LEMERLE P., "Saint-Démétrius de Thessalonique" in: *Bulletin de Correspondance Hellénique* 77, 1953, p. 664-673.

Il convient aussi de parler de l'odéon qui est lié à l'agora à l'Est de celle-ci. Un Odéon était un théâtre de taille moyenne souvent recouvert d'un toit qui servait généralement aux représentations musicales et poétiques. Celui de Thessalonique est composé de la *cavea* (les gradins), l'*orchestra* (le chœur), et le *proskenion* (la scène). L'*orchestra* était en dallage de marbre. Les rangées de sièges de la *cavea* ne commencent qu'à 1,60 mètre du sol et cette sorte de mur est plaquée de marbre. Très peu de gradins ont conservé des sièges. Le *proskenion* était accessible par deux escaliers. L'Odéon semble être construit sur un édifice plus ancien du même genre et nous proposerions volontiers l'idée que ce réaménagement ait été contemporain de la construction de l'agora.

Un archéologue, Pélékanidis⁴¹, s'est penché sur une autre fonction de l'odéon. En effet, la séparation de 1,60 mètre entre l'*orchestra* et les premiers gradins semble indiquer que se déroulaient là des combats de gladiateurs. Pélékanidis émet également l'hypothèse que cet endroit ait été le lieu où se sont déroulés les martyres des Chrétiens de Thessalonique lors de la persécution de Galère. Des graffitis maladroits et sans prétention artistique à l'intérieur des cavités servant de soubassement aux gradins, seraient l'œuvre de Chrétiens enfermés là dans l'attente de leur mise à mort. Mais cette hypothèse est encore à confirmer.

II. La zone palatiale

Dans le Sud-Est de la ville, Galère fit construire un palais ainsi qu'un arc. Les archéologues estiment que ces deux édifices sont contemporains et ont été construits entre 299 et 303. Le dernier empereur à y vivre est Théodose Ier. Cependant, sous le règne de son fils Arcadius (395-408), les particuliers n'étaient plus autorisés à vivre dans les palais impériaux. Les recherches archéologiques concluent que cette zone a été abandonnée dès le VI^e siècle. Cette zone palatiale est composée du palais lui-même, de l'Arc de Galère, et de la Rotonde. Ces deux derniers sont inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO en tant que monuments paléochrétiens et byzantins de Thessalonique.

A. L'Arc de Galère

Ce monument⁴² a souvent été confondu avec un arc de triomphe. En effet, les parties qui subsistent, arche centrale avec deux passages latéraux, lui en donnent l'aspect. Mais nous savons aujourd'hui que seule la moitié de l'édifice d'origine a survécu. C'était, en effet, un tétrapyle composé d'une partie centrale affublée de quatre piliers recouverts d'une voûte. Ces piliers sont reliés par des arcs au Nord, à d'autres piliers au Sud, et à deux pilastres engagés dans le mur d'une salle. La clef de l'arche centrale est de 1,32 mètre. Contrairement aux arcs de triomphe qui proposent un programme décoratif plus simple, l'Arc de Galère est richement décoré. La lecture des décors sculptés se fait de haut en bas contrairement aux arcs de triomphe dont la lecture se fait de bas en haut. De plus, les scènes les plus représentatives qui généralement se trouvent sur les faces extérieures, sont disposées à l'intérieur du tétrapyle. Le programme décoratif a pour sujet les victoires de Galère sur les Perses,

⁴¹ PELEKADINIS St., *ArchDelt*, 1963, II, 2, p. 199

⁴² Cf. Annexes C.

et des scènes à la gloire des tétrarques. Nous constatons la présence à la fois d'un cycle historique mais aussi de scènes à valeur symbolique.

Cet arc enjambe sur la route principale de Thessalonique dont l'axe va d'Ouest en Est. Lors de sa construction, il en était de même. L'Arc de Galère se trouve également à proximité, ou plus précisément au point de départ d'une courte rue d'axe Sud-Nord qui aboutit à la Rotonde. La manière dont le décor est mis en valeur à l'intérieur et non à l'extérieur du bâtiment indique qu'il invitait les visiteurs à passer sous l'arc. Au Sud de l'Arc de Galère se trouve le palais de Galère lui-même. Nous comprenons alors que L'Arc de Galère, la Rotonde, et le palais font partie d'un même ensemble.

B. Le palais de Galère

Quand l'empereur Galère décide d'élire domicile à Thessalonique, il commanda la construction d'un énorme palais pour y vivre et recevoir ses invités. Il est difficile de se faire une idée précise du plan du palais⁴³, car si une grande partie du site a été fouillée, sur une autre grande partie s'élèvent maintenant des immeubles. Il existe un premier ensemble : Au Nord, il y a une grande pièce de 40 mètres sur 18 mètres pavée de mosaïques. Cette salle servait probablement de vestibule. Une autre salle, qui est parallèle sur son axe Nord-Sud à l'Arc de Galère, apparaît plus loin. Elle est pourvue d'une abside qui s'ouvre sur le Sud.

Plus au Sud, plusieurs éléments, appelés *plateia Navarinou* apparaissent : A l'Est, une salle en abside s'ouvrant sur le Nord est bordée sur son côté Ouest d'une multitude de petites pièces voûtées. Nous constatons aussi qu'il y a également un reste d'escalier qui nous révèle l'existence d'un étage supérieur. Nous distinguons également quatre couloirs de même largeur, pavés de mosaïques et probablement couverts. Leur décoration amène à penser que ces couloirs sont très importants et devaient être les lieux de passages principaux. Ils entourent une cour à péristyle bordée de pièces sur trois côtés.

A l'Ouest, une porte communique avec une très grande salle de forme octogonale. Cette immense pièce semble mal liée au reste. Cette pièce, par sa disposition décalée n'est mise en valeur que par sa monumentalité. La présence d'une salle octogonale n'est cependant pas surprenante dans ce type d'édifice. En effet, on retrouve ce type de salle à Rome, par exemple dans la *domus Aurea*, dans le palais des Flaviens, ou dans les termes d'Antioche en Turquie, entre autres.

C. La Rotonde

La Rotonde⁴⁴ est, comme nous l'avons vu plus haut, un bâtiment monumental qui se trouvait au nord du palais. Elle était liée à l'Arc de Galère par une voie à portiques. Elle a été construite en même temps que le palais. Cet édifice existe encore aujourd'hui, il a été transformé en église qui porte le nom de Saint-Georges. Sa coupole actuelle est, selon les archéologues, la coupole primitive.

⁴³ Cf. Annexes D.

⁴⁴ Cf. Annexes E.

Nous savons que ce bâtiment était isolé au milieu d'une enceinte circulaire avec deux exèdres à l'Est et à l'Ouest. Plusieurs hypothèses expliquent sa fonction. La première le présente comme un mausolée destiné à Galère, mais qui n'aurait jamais été utilisé, puisque l'empereur est décédé loin de Thessalonique. Les exemples de mausolées circulaires sont nombreux et renforcent cette hypothèse⁴⁵. Une autre hypothèse⁴⁶ voit dans la Rotonde la salle du trône du palais.

Ce qui est intéressant dans cet édifice, ce sont ses mosaïques. Trois niches et quatre lunettes ont toujours leur décoration : Oiseaux, motifs végétaux, fruits, décors géométriques, torsades, svastikas... Les éléments sont disposés de façon géométrique ou sur de longues bandes contournées de bleu, de vert et surtout de rouge vif et d'or. Ce programme s'inscrit très bien dans le courant de la fin de l'Antiquité, avec une évolution générale des mosaïques de pavement.

En 1590, sous l'occupation turque ottomane, l'église est convertie en mosquée. On lui ajoute un minaret qui subsiste encore aujourd'hui, seule la pointe manque. Aujourd'hui, c'est l'église officielle de l'université de Thessalonique.

Bibliographie :

HEBRARD E., « Les travaux du Service Archéologique de l'Armée d'Orient à l'Arc de Triomphe « de Galère » et à l'église Saint-Georges de Salonique » in : *Bulletin de Correspondance Hellénique Athènes* : vol. 45, 1920, pp.5-40.

KINCH K.F., *L'arc de triomphe de Thessalonique*, Paris: 1890.

LAUBSCHER H.P., *Der Reliefschmuck des Galeriusbogens in Thessaloniki*, Berlin: 1975.

SPIESER J.-M., *Thessalonique et ses monuments du IVe au VIe siècle. Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne*, Athènes: Ecole française d'Athènes, Paris: de Boccard, 1984.

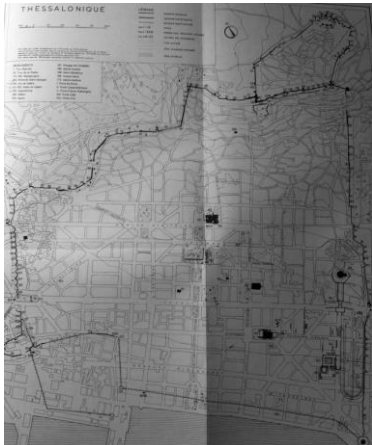
TAFRALI O., *Thessalonique : des origines au XIVe siècle*, Paris: E. Leroux, 1919.

VICKERS M., « Hellenistic Thessaloniki », in: *The journal of Hellenic studies*, vol. 92, 1972, pp. 156-170.

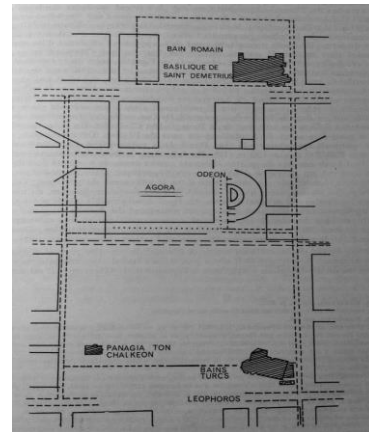
⁴⁵ Cf. KRAUTHEIMER R., *Architecture*, p. 41-42.

⁴⁶ SWOBODA K. M., *Römische und Romanische Paläste*, Graz, 1969, p. 303.

Annexes :



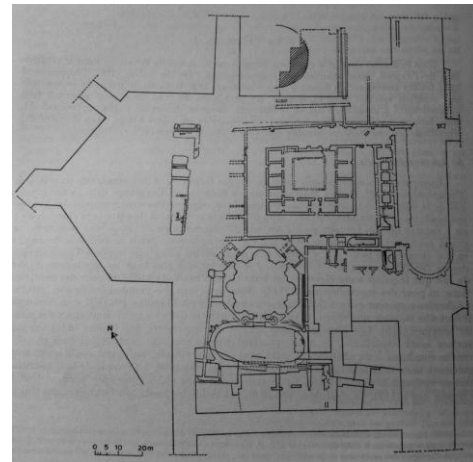
A. Plan ancien de Thessalonique



B. Plan de l'agora



C. L'arc de Galère



D. Plan du Palais de Galère

(SPIESER J.-M., Thessalonique et ses monuments du IV^e au VI^e siècle. Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne, Athènes: Ecole française d'Athènes, Paris: de Boccard, 1984, p. 25 ; p.83 ; p.50 ; p. 98)



E. La Rotonde Saint-Georges (http://fr.123rf.com/photo_15181565_galere-rotonde-de-saint-georges-tomb-galere-a-thessalonique-grece.html)

Le site de Vergina/Aigéai

Matthias Della Vedova



Vue aérienne du site de Vergina tiré de: GINOUVÈS R. *La Macédoine de Philippe II à la conquête romaine* p. 84.

Situation géographique

Le site de Vergina est situé à quelques kilomètres seulement de l'endroit où le fleuve Haliacmon, avant de rejoindre le golfe Thermaïque pénètre dans la plaine macédonienne, et sépare les monts Piériens et Vermion. Les ruines de la cité se trouvent au nord-ouest du fleuve, et au pied du versant nord-est du mont Vermion. En face, de l'autre côté de la plaine, se trouve le mont Païkon, au pied duquel fut bâtie Pella.

Contexte de fouilles

Les premières fouilles commencent, alors que la Macédoine est encore sous le joug de l'occupation ottomane. Un archéologue français, Léon Heuzey se rendra dans la région et remarquera un site archéologique, qui s'étendait à l'ouest de Palatitsia. L'ampleur des ruines le pousse alors à approfondir ses recherches. La première campagne dura moins de quarante jours et révéla une tombe macédonienne et la partie orientale du palais. Heuzey retourna ensuite en France, non sans prendre avec lui quelques échantillons de pierre, aujourd'hui entreposés au Louvre. En 1876, paraît un ouvrage où Heuzey fait un bilan de ces observations sur le site. On s'en inspira, environ soixante ans plus tard, lorsque le professeur d'archéologie de la Faculté des Lettres de Thessalonique, Constantin Rhomaios, décide d'utiliser la région de Vergina pour aiguïser la pratique de la fouille chez ses étudiants. Il s'installe donc non loin du site dès 1937. Ses élèves et lui-même font un travail remarquable et après avoir poursuivi la fouille du palais, ils vont mettre au jour une importante tombe macédonienne, appelée dès lors tombe de Rhomaios. L'un de ses étudiants n'est

autre que Manolis Andronikos, alors jeune novice, qui se prendra de passion pour ce site auquel il consacrera pour ainsi dire sa vie. Il fouilla notamment la nécropole, et ses tumuli de manière systématique entre 1952 et 1963. Une autre campagne de fouille de 1976 à 1980, de sauvetage cette fois, fut menée par Photios Petsas, autre ancien élève de Rhomaios, lors de l'ouverture de la route Vergina-Palatitsia. C'est à cette occasion que fut mise au jour la *Grande Toumba* et qu'on découvrit les tombes royales. A partir de 1981, on s'intéresse à une autre zone, celle de l'habitat antique, qui comporte notamment l'acropole et les terrasses qui entourent le palais. Les fouilles se poursuivent aujourd'hui, sous l'égide de l'Université Aristote de Thessalonique.

Grâce au travail effectué par Andronikos entre 1952 et 1963 et surtout aux résultats qu'il publie en 1969, on a pu constater que la région fut habitée durant une période courant du premier millénaire av. J.-C. jusqu'au Ier siècle ap. J.-C. On peut constater au vu des imposants vestiges, une opulence certaine au cours de la première phase d'habitation entre 1000 et 700 av. J.-C. Mais ce fut aussi le cas pour l'époque archaïque et classique ainsi que les débuts l'époque hellénistique, du IVème au IIIème siècle av. J.-C. Ces témoignages archéologiques proviennent notamment de la nécropole et de l'habitat fortifié. Mais d'autres vestiges montrent un déclin, dès la conquête de la Macédoine par les Romains, en 148 av. J.-C.

L'identification de la ville ne fut pas unanime et ce n'est que dans un deuxième temps que l'on est arrivé à la conclusion qu'il s'agissait de la capitale de la Macédoine et du site de la nécropole royale. Léon Heuzey, le premier à avoir visité le site, identifie le site comme étant Ballas, une petite cité Macédonienne malgré l'importance des vestiges découverts. Il faut attendre 1968 et Nicholas Hammond, un Britannique, pour qu'on propose l'idée alors révolutionnaire que le site en question pouvait être celui de Vergina-Aigéai. Il se basait sur la topographie, et également sur des preuves archéologiques, la taille du palais, ou l'imposant cimetière aux tumuli. En 1976, une importante pierre à l'édifice est apportée par Andronikos, qui fouilla la *Grande Toumba*, et la mise au jour quelques années après des tombes royales, ayant miraculeusement échappé au pillage. Les peintures et les symboles, lions et étoiles macédoniennes notamment, contribuent à renforcer encore cette thèse. Mais en 1982, le doute devient encore plus faible avec la découverte du théâtre, situé sous le palais, où fut assassiné Philippe II, d'après Diodore de Sicile. Avec la découverte du sanctuaire d'Eukléia, en contrebas du théâtre, le doute n'est plus possible, car des inscriptions furent retrouvées, mentionnant Eurydice, mère de Philippe II, la grand-mère d'Alexandre le Grand !

Tombes royales

Plusieurs de ces dernières étaient recouvertes par un immense tertre, appelée *Grande Toumba*. Ce tertre mesure 13 mètres de haut et son diamètre est de 100 mètres environ. La construction de cette colline artificielle est postérieure au départ de Pyrrhos et de ses mercenaires⁴⁷. Ce tumulus fut bâti après que les sépultures de la ville antique eurent été pillées par les envahisseurs entre 274 et 273 av. J.-C, afin de recouvrir les grandes tombes mais aussi les petits tumuli antérieurs. *La Grande Toumba* fut fouillée de 1976 à 1980, et en 1992, on construisit une grande coque artificielle, rappelant le tumulus originel et servant surtout à abriter les autres structures funéraires. Une partie des noms des défunts nous est connue grâce à des stèles, souvent peintes, mises au jour en 1976 et

⁴⁷ PYRRHOS ou PYRRHUS (~315 env.--~272) roi d'Épire (~295--~272) qui envahit la Macédoine aidé de mercenaires gaulois qui pilleront les tombes d'Aigéai. <http://www.universalis-edu.com>.

datées des IV^{ème} et III^{ème} siècle av. J.-C. En 1977 eut lieu une découverte majeure, celle d'une grande tombe macédonienne, non profanée, attribuée au roi Philippe II de Macédoine, le père d'Alexandre le Grand. Cette tombe contenait des armes précieuses, des vases des ustensiles, en argent et en bronze, ainsi qu'un lit d'ivoire et d'or. L'antichambre de cette tombe a servi vraisemblablement de tombe à une jeune femme, dont les os étaient contenus dans un tissu broché d'or, et contenu dans un coffret (*larnax*) en or. On y trouva également un lit d'or et d'ivoire. Mais ce qui caractérise cette tombe est une frise monumentale, représentant une chasse, dans un paysage sylvestre. En 1977, année faste décidément, fut découverte une autre tombe monumentale, qui renfermait les restes d'une défunte non identifiée. Cette sépulture fut rapidement nommée tombe de Perséphone par les archéologues, à cause de la peinture murale ornant cette dernière. Contrairement à celle de Philippe II, elle fut violée et pillée, mais possède une peinture murale remarquable représentant l'enlèvement de Perséphone par Hadès. La qualité de l'œuvre suggère qu'un grand peintre en est l'auteur. Andronikos fut le premier à faire le lien avec l'atelier de Nikomachos, intuition confirmée par Paolo Moreno⁴⁸. Mais d'autres tombes doivent encore être citées, celle dite du Prince, notamment, découverte en 1978, plus petite que celle de Philippe II, et située non loin de cette dernière. On y trouve un grand nombre d'offrandes funéraires. Des vases précieux, des armes, un lit d'or et d'ivoire et une hydrie d'argent, dont l'épaule portait une couronne d'or contenant les os d'un adolescent de quatorze ans environ. On y trouve également une fresque représentant une course de chars, et dont les couleurs ne se sont pas trop altérées.

Le Palais

Comme on pouvait s'y attendre, le palais domine de par sa taille et de par sa localisation la cité antique d'Aigéai. Il est situé dans la partie occidentale de la cité, juché sur une plate-forme construite, et était protégé par un cours d'eau relativement profond à l'ouest et par l'acropole fortifiée au sud. Il forme un vaste ensemble architectural composé notamment d'un théâtre, de l'agora, sur lequel se trouvait le sanctuaire d'Eukléia. On peut donc en déduire que la partie ouest de la cité faisait office de centre politique. Cet édifice de taille remarquable domine un replat, à l'ouest, au pied duquel la ville antique s'étend à l'est et au nord sur une superficie correspondant à environ un hectare, (104,50 par 88,50 m). La construction architecturale du palais s'inspire du modèle de la maison grecque antique traditionnelle, et entoure une cour à péristyle. Sa conception est assez simple, et les divers lieux de vie sont ordonnés à partir d'une grande cour, située au centre, agrémentée de quatre imposants portiques doriques. Dans la cour, on peut encore observer un caniveau en bloc de pôtros, appareillé avec soin et servant à recueillir les eaux de pluie. Sur le côté sud, on trouve de vastes salles dont les sols sont ornés de mosaïques, sans doute lieux des fameux banquets des anciens macédoniens. On trouve quatre grandes salles, agencées d'une manière particulière, réparties deux par deux, de chaque côté d'un espace ouvert au centre, communiquant avec le côté sud de la grande cour. Les mosaïques qui ornaient les sols de ces salles étaient ornées de motifs végétaux. La salle E, notamment est remarquable à ce sujet. La mosaïque qui orne cette dernière est formée de tesselles blanches, noires, rouges et grises liées au mortier. « *Le motif central représente une double rosace, dont jaillissent huit paires de rinceaux entrelacés, ornés de fleurs et de feuilles, tous disposés sur un fond noir. Un méandre et des chiens courants, disposés en frise circulaires, encadrent cette riche composition végétale. Aux quatre angles de cette mosaïque de sol,*

⁴⁸ Article sur *La Grèce antique et les arts de la Grèce* <http://www.universalis-deu.com>.

*dans les petits espaces triangulaires, surgissent des figures féminines, terminées en fleurs de lotus renversée, richement parées de pendants d'oreilles et coiffées du pôlos, et tenant des branches de feuilles et de fleurs qui symbolisaient peut être la puissance de la nature*⁴⁹». Les salles de grande taille situées dans la partie ouest permettaient d'accueillir un grand nombre d'hôtes, et leurs sols étaient décorés selon la technique de l'*opus tessellatum*. Sur le côté est se trouvait un étage servant vraisemblablement à accueillir les appartements du roi. Après que le visiteur soit entré dans le palais, et avant de ressortir dans une vaste cour, il ne pouvait qu'admirer la tholos, sorte de rotonde, au sol pavé de mosaïque, ou était honoré Héraclès Patrôos⁵⁰, ce que nous apprend une inscription gravée sur un bas-relief de marbre. L'aile nord du palais est également remarquable, avec sa véranda, posée sur un parapet en pôros, ce qui s'éloigne de la forme de la maison traditionnelle grecque. La plupart des matériaux et des techniques dénotent la richesse. Les seuils sont en marbre, les sols dallés de mosaïque, et les colonnes ioniques et doriques sont remarquables. De grandes plaques en relief, sont entposées au Louvre depuis le passage de Léon Heuzey. Mais d'autres pièces demeurent qui restent admirables, notamment des conduits de pierre, et des couvertures de tuiles ouvragées. Trois vastes salles, dans l'aile ouest du bâtiment méritent que l'on s'y attarde quelque peu. Les sols sont en *opus tessellatum*, le pavement est formé de plaquettes de marbre blanc, et bordé d'une bande de mosaïque en galets noirs. La fouille a également révélé que les murs reposaient sur une base de pôros, et étaient montés en brique et recouverts d'un enduit à la surface duquel alternaient les couleurs rouge, blanche, jaune et noire. On peut imaginer sans trop de peine que ce majestueux édifice était orné de fresques et de peintures, comme les tombes macédoniennes le sont. Pour ce qui est de la fondation de l'édifice, les fouilles ont conduit à considérer que le théâtre et le palais ont été érigés à la même période, à savoir le IV^{ème} siècle av. J.-C. Il sera abandonné au milieu du II^{ème} siècle av. J.-C., avec la chute des Antigonides et l'avènement de Rome.

Le Théâtre

Mis au jour en 1982, il s'étend au pied de la terrasse sur laquelle le palais est bâti. On peut imaginer dès lors que les deux édifices ne forment qu'un seul et unique complexe architectural. Cela pourrait expliquer le choix de l'emplacement qui n'est pas des plus judicieux. En effet, la *cavea* du théâtre, orientée vers le nord ne s'appuie que sur le versant est de la colline. La partie ouest était vraisemblablement posée sur des estrades de bois. Ainsi uniquement les premiers gradins étaient en pierre, ceux autour de l'*orchestra*. Huit travées couvertes de dalles, de 0,74 mètre divisent la *cavea* en neuf *cunei*. Les *parodoi*, qui donnent accès à l'*orchestra*, sont larges de 15 mètres et se trouvent dans les parties orientale et occidentale du théâtre. La *parodos* côté est était la plus officielle. Elle conduisait par la route jusqu'au palais. La *parodos* à l'ouest pour sa part est maçonnée car il n'y avait pas de rochers susceptibles de l'asseoir. Devant les gradins de pierre de la première rangée, on a construit un canal d'évacuation en pierre, à la périphérie de l'*orchestra*. Il mesure 0,50 mètre de large avait pour vocation d'évacuer les eaux de pluie de l'*orchestra* vers l'ouest. Les gradins sont sculptés dans la pierre de pôros, et les murs ont été ouvragés avec soin. Les archéologues ont donc conclu à un lien temporel et architectural entre le théâtre et le palais. L'*orchestra*, ressemble à un fer à cheval, évasée et fermée par la *skéné* au nord. Son diamètre est de 28,40 mètres, et en son

⁴⁹ DROUGOU et SAATSOGLU-PALIADELI 2009, p. 19-20.

⁵⁰ Epiclèse signifiant l'ancestral.

centre demeure une base en pierre de l'autel de Dionysos, dont la majeure partie sans doute en bois permettait son déplacement. Pour ce qui est de la *skéné*, il n'en reste presque aucun vestige. Seules ses fondations de 12,5 mètres d'une construction servant à soutenir des décors et percée d'orifices vers l'*orchestra* sont encore visibles. Les quelques vestiges des murs découverts sous les fondations de la *skéné* permettent d'imaginer l'existence d'un ancien bâtiment en dessous.

Le sanctuaire d'Eukléia

Il s'élève à mi-chemin entre la tombe de Rhomaios et le palais et fut mis au jour en 1982. Cette partie du site, située à l'intérieur de la ville fortifiée, reçut ce nom après que furent trouvées deux inscriptions, qui mentionnent Eukléia, fille d'Héphaïstos, déesse panhellénique de la bonne réputation et de la gloire, parfois assimilée à Artémis. Le culte de cette dernière étant traditionnellement rendu sur les agoras des cités antiques, on peut vraisemblablement imaginer que le lieu de ce sanctuaire correspondait à l'agora de la cité d'Aigéai. Des offrandes votives royales viendraient confirmer cette hypothèse. On a découvert lors des fouilles deux temples, un autel, un portique, un édifice à péristyle, et des bases de marbre pour les offrandes consacrées aux divinités. Pour ce qui est de la datation, on sait que la plupart de ces édifices datent de la période de l'apogée du royaume macédonien, sous Philippe II et Alexandre le Grand donc. Les inscriptions qui parlent de la déesse, nous renvoient à cette même dynastie car c'est Eurydice, mère de Philippe II qui les a consacrées. On y a retrouvé plusieurs œuvres d'art admirables. Notamment un serpent mesurant 1,80 mètre, représentant une divinité, deux têtes de marbre du IV^{ème} siècle av. J.-C. mais surtout une statue dont la tête est celle d'une femme d'âge mûr, qui pourrait être la reine elle-même, et ce qui en ferait la seule représentation antique d'Eurydice jamais retrouvée. On constate ainsi que même après le changement de siège du pouvoir d'Aigéai à Pella, décidé par Archélaos Ier, au V^{ème} siècle av. J.-C., la première cité a gardé une certaine aura.

Le sanctuaire de la mère des dieux

Le Métrôn, ou sanctuaire de Cybèle, qui est assimilée à la mère des dieux, fut mis au jour en 1990 à Vergina. Au fil des ans les fouilles permirent d'exhumer de nombreux vestiges. On a notamment découvert dans une petite chambre du sanctuaire un canthare, portant la dédicace suivante : « A la mère des dieux et à son assemblée ». C'est cette pièce en particulier qui a permis de définir ce sanctuaire comme appartenant à la mère des dieux. Les nombreuses fouilles qui se sont succédées après la découverte du sanctuaire ont mis au jour une grande construction, un quadrilatère mesurant 32 mètres carrés, dans lequel on a identifié des espaces couverts, des espaces annexes et des cours auxiliaires avec en divers lieux des autels-foyers, nommés *escharès*. Une salle remarquable contenait des figures en terre cuite de la divinité et d'autres divinités secondaires, Aphrodite, Zeus-Sérapis et Perséphone qui dénotent des cultes à mystères, ce qui devient presque une certitude lorsqu'on observe les objets retrouvés dans la partie orientale du sanctuaire notamment des clés à manche en os. Mais on peut aussi trouver des preuves d'une vie intense sur un tel sanctuaire, citons pêle-mêle des vases, des poids, des métiers à tisser notamment. Pour ce qui est de l'architecture, on constate qu'elle reste simple, avec des murs de brique, et une base de pierre, des toits bas et un sol de terre battue. Il fut érigé à l'époque hellénistique puis détruit vers 150 av. J.-C. par un incendie. Mais on a retrouvé des ruines antérieures sous le sanctuaire, qui remonteraient au IV^{ème} siècle av. J.-C. à l'époque classique donc.

Le musée archéologique

L'ensemble formé par les monuments de la *Grande Toumba*, abrité sous une coque artificielle a été reconverti en musée de peinture antique. A la fin de l'année 1997, a été inauguré par le ministère de la Culture, un musée dans lequel sont exposés les offrandes et divers objets contenus dans les tombes importantes mais aussi dans de plus petites sépultures de la région. Notamment les *larnakes* d'or de la tombe de Philippe II, mais également des pièces d'armement, des récipients, des maquettes et des photographies de monuments. On peut aussi y admirer les lits en ivoire et en or de la tombe de Philippe, dont la minutie est remarquable.

Bibliographie

ANDRONIKOS, M. (1989) *Vergina. The royal tombs and the ancient city* traduit par Louise Turner Ekdotike Athenon, Athènes.

BRECOULAKI, H. (2006) *La Peinture funéraire de Macédoine: emplois et fonctions de la couleur, IVème-IIème s. av. J.-C. en 2 volumes*, Research Centre for Greek and Roman Antiquity, Athènes.

DROUGOU, S. ET SAATSOGLU-PALIADELI, CH. (2009) : *Vergina. Promenade sur le site archéologique*, traduit par Paola Starakis et alii, Ministère de la culture, Caisse des recettes archéologiques, Athènes.

GINOUVÈS, R. *et alii.* (1993) *La Macédoine. De Philippe II à la conquête romaine*, Paris CNRS.

PYDNA

Damien Linder

La ville antique de Pydna est située à environ 2 kilomètres au sud de Makrigialos, sur la côte de la Piérie, en Grèce du nord (Figure 1). Les traces d'occupation du site remontent à l'âge du Bronze. Plusieurs établissements d'époques différentes se sont succédés, chacun ayant ses nécropoles (GUIMIER-SORBETS 2006). Bien que Pydna soit au départ une colonie grecque, elle a joué un grand rôle pour le royaume macédonien, devenant son port le plus important au V^{ème} siècle av. J.-C. Une campagne effectuée en 1982, sur le site de Pydna, a mis au jour une maison hellénistique de taille imposante avec une phase antérieure, classique (TOUCHAIS 1983). A l'époque romaine, elle fut la plus grande ville de Piérie septentrionale. A l'époque byzantine, elle prend le nom de Kitros et c'est à l'époque ottomane que la cité fut déplacée à l'endroit de l'actuelle Kitros (DESCAMPS-LEQUIME 2011). Un fragment d'une inscription découverte sur l'acropole d'Athènes atteste du culte d'Athéna à Pydna. En effet, il s'agit d'une inscription relatant le renouvellement du traité fait par Philippe II, après la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), avec la ligue hellénique. La dernière partie de ce fragment prévoit la création d'une copie de ce traité, sous la forme d'une stèle érigée dans le temple d'Athéna à Pydna. Athéna est donc possiblement la déesse poliade de Pydna vu que son temple accueille un traité de cette importance (VOUTIRAS 1998).



Figure 1: Carte de la Grèce du Nord, avec l'emplacement de Pydna (<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Pydna.jpg>)

L'histoire de Pydna est étroitement liée à celle de la Macédoine. Jusqu'au VI^{ème} siècle av. J.-C., la Macédoine vit en autarcie grâce aux richesses de son arrière-pays. Au V^{ème} siècle, Alexandre 1^{er} (498-454) prend le parti des Athéniens durant les Guerres Médiques. Perdicas II, fils d'Alexandre I^{er}, s'engage dans la Guerre du Péloponnèse. Le bois de construction de Macédoine, dont la région de Pydna en regorge, devint un enjeu important pour la construction de navires de guerre. Cette guerre et la pression des Thraces au Nord ont affaibli la Macédoine et le fils de Perdicas II, Archélaos (413-399), dut faire une série de réformes pour la relever. Il entreprit d'améliorer la défense du royaume en annexant quelques points stratégiques, notamment Pydna et son port qui jusque-là étaient grecs. Il refonde la cité à quelques kilomètres à l'intérieur des terres en 410 av. J.-C. Dès le IV^{ème} siècle, la cité de Pydna frappe sa monnaie, ce qui souligne son rôle commercial (DESCAMPS-LEQUIME 2011).

Pydna est bien connue des historiens dès l'Antiquité comme étant le lieu de fameuses batailles. Au vu de son emplacement stratégique, cette région a fait l'objet de nombreuses convoitises. Nous

avons vu les différents changements de camp de la cité, ceux-ci continuent jusqu'au IV^{ème} siècle av. J.-C., puisque Philippe II aurait conclu un pacte secret avec les Athéniens, livrant la cité d'Amphipolis contre celle de Pydna. La situation poussant les Athéniens à s'occuper d'autres affaires, ce dernier prit finalement Pydna de force en gardant Amphipolis en 357 av. J.-C. Mais la grande bataille éponyme arrivera plus tard, lors de la Troisième Guerre de Macédoine (171-168) : c'est là, en 168 av. J.-C., que la Macédoine perdit son indépendance face aux armées romaines. La province romaine de Macédoine ne fut créée que 20 ans plus tard, en 148 av. J.-C., suite à l'écrasement d'une révolte devant Pydna (ROISMAN, WORTHINGTON 2010).

Le français Léon Heuzey (1831-1922) est le premier à s'intéresser à des sites en particulier plutôt qu'à sillonner le pays à la recherche de pièces prestigieuses. Il a effectué une mission en Macédoine (1861) sur demande de Napoléon III. Lors de cette mission, il découvre notamment l'ancienne capitale Aigéai et la cité de Pydna. L'ouvrage qu'il publie en 1876, la *Mission Archéologique de Macédoine*, est considéré comme l'ouvrage archéologique et scientifique de référence du XIX^{ème} siècle (Figure 2) (DESCAMPS-LEQUIME 2011). Il a fallu plus d'un siècle pour que les recherches reprennent dans la région après la mission de Léon Heuzey. C'est Manthos Bessios qui mène les recherches dans cette région depuis les années 1980 visant l'exploration systématique des cimetières hellénistiques (BRECOULAKI 2006).

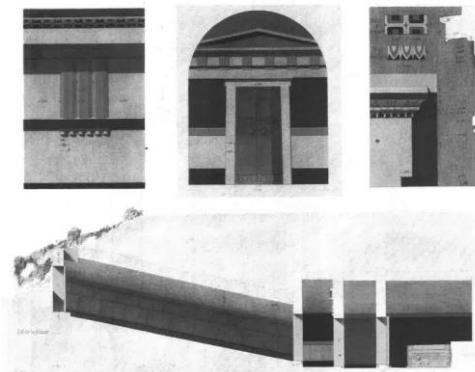


Figure 2 : Illustration du tombeau de Pydna par Honoré Daumet, architecte accompagnant Léon Heuzey. (DESCAMPS-LEQUIME 2011, p. 18).

Les nécropoles de Pydna sont à l'extérieur de la ville : au nord, il y a la nécropole de Makrigialos, composée d'une nécropole de l'âge du Fer et de tombes monumentales (tombe macédonienne et tombes à ciste) datées de la seconde moitié du IV^{ème} siècle av. J.-C. ; au sud, la nécropole de Alykès Kitrous, de part et d'autre de la voie entre Pydna et Dion. Cette dernière est composée de plus de 80 sépultures, de tous les types, la plupart inviolées contrairement à la nécropole nord. Son occupation est définie entre le milieu du IV^{ème} et le milieu du II^{ème} siècle av. J.-C. Enfin, il y a le tumulus de Korinos, qui abrite deux tombes dites "macédoniennes", datées de la fin du III^{ème} – début du II^{ème} siècle av. J.-C. (DESCAMPS-LEQUIME 2011).

Des influences égéennes (Eubée, Cyclades) se font sentir au niveau des pratiques funéraires dès l'arrivée des colons grecs vers le VIII^{ème} siècle av. J.-C. (Figure 3). Néanmoins, la région révèle aussi des occupations mycénienne antérieures. En effet, plusieurs chambres funéraires à dromos ont été découvertes, contenant de la céramique mycénienne locale et importée. Mais c'est surtout à partir du VIII^{ème} siècle av. J.-C. que les pratiques funéraires se différencient des Thraces

autochtones par l'installation de nécropoles sur des rivages sablonneux, alors que les Thraces les installent de préférence en région montagneuse. Ces nécropoles de l'âge du Fer sont toujours séparées des nécropoles plus tardives (TIVERIOS 2008). Seulement trois nécropoles de l'âge du Fer ont été découvertes en Grèce du nord dont la nécropole de Makrigialos. Entre 1989 et 1990, une partie de la nécropole de Makrigialos a été fouillée, révélant 54 tombes, dont deux chambres mortuaires. Ces dernières sont uniques pour le Nord de la Grèce. Au début de l'Age du Fer, la plupart des tombes sont à fosse ou à ciste. Néanmoins, trois d'entre elles présentent un couloir d'accès (dromos) menant à une chambre souterraine circulaire, traces d'influences mycéniennes. La majorité consiste en des inhumations à l'exception de 5 crémations. Toutes les catégories d'âge (excepté les enfants) et les des deux sexes sont représentés. La nécropole est en fonction de 1100 à 700 av. J.-C. environ (TRIANTAPHYLLOU 1998).



Figure 3 : Skyphos protogéométrique retrouvé à Pydna. (TIVERIOS 2008, p. 18)

Toutes les sépultures macédoniennes mettent le défunt au-dessous du niveau du sol. Certains types de sépultures s'étalent sur une longue période : citons les tombes à ciste, qui vont de l'âge du Bronze à l'époque hellénistique, avec un certain nombre de variantes (dalles, pierres, décors, cercueil en bois, litère-lit, ciste-fosse), mais les types les plus répandus sont les tombes à fosse et à tuiles (GUIMIER-SORBETS 2006). Le V^{ème} siècle av. J.-C. voit la domination des tombes rectangulaires à fosse avec sarcophage-cercueil en bois. La densité des tombes datant du V^{ème} siècle av. J.-C. suggère une augmentation démographique importante et leur richesse montre la prospérité de la région. Dès 340 av. J.-C., apparaissent les tombes dites "macédoniennes", tombes avec voûte en berceau qui vont évoluer en tombes à chambre plus simples jusqu'au II^{ème} av. J.-C. La plupart ont été retrouvées sur le sol macédonien d'où leur nom. Les inhumations sont majoritaires. Néanmoins, les crémations dites héroïques, sur le modèle des héros d'Homère, illustrent les pratiques des élites du IV^{ème} siècle av. J.-C. (DESCAMPS-LEQUIME 2011).

Le tumulus de Korinos abrite deux tombes "macédoniennes". Il est fouillé par Léon Heuzey en 1861. Il fait 60 mètres de diamètre pour 15 mètres de hauteur. La position de la tombe A, au bord et non au centre du tumulus, laisse supposer que cette tombe n'est pas l'unique raison de son édification (Figure 4). Selon les relevés de Heuzey, une épaisse couche de terre noire avec des restes humains était présente dans le tumulus. Une interprétation possible est que ce tumulus fut édifié comme sépulture commune avant d'être réutilisée par la construction d'une tombe macédonienne. En 1991, une autre tombe monumentale fut découverte, la tombe B, ajoutant une dimension à l'interprétation. En 2001, une tombe à ciste a été découverte au sud du tumulus. En forme de caisson, ses parois présentaient des diadèmes et des couronnes végétales, motifs connus

par ailleurs dans la région. L'histoire de ce tumulus est donc complexe et attend d'être précisée par des études approfondies, notamment sur les relations possibles entre ces sépultures (DESCAMPS-LEQUIME 2011).

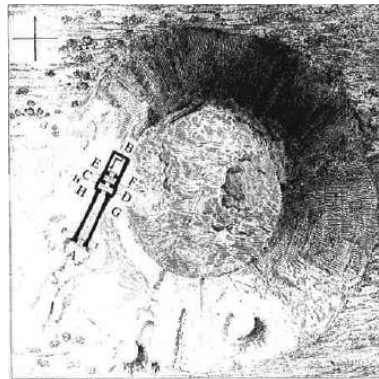


Figure 4 : Relevé du tumulus de Korinos, avec le plan de la tombe A (GUIMIER-SORBETS 2006, pl. 46)

La tombe A se compose d'un dromos, d'un vestibule, d'une antichambre et d'une chambre (Figure 5). C'est l'une des deux seules tombes macédoniennes connues à ce jour à posséder deux pièces avant la chambre funéraire. Une façade architecturée signale l'entrée de la tombe, une porte permet d'accéder à l'intérieur du dromos, voûté en berceau. Cette porte est composée de deux battants en marbre comportant des appliques en bronze. Le couloir (dromos) long de 11 mètres permet l'accès à la tombe, creusée dans le sol. Ce couloir est orné de peintures. Le vestibule est une pièce de taille réduite (1,47 x 3,25 pour 4,04 mètres de hauteur). Là-aussi, les parois étaient peintes. La paroi du fond accueillait une façade d'ordre dorique, elle aussi rehaussée de couleurs. Une fois traversé cette seconde façade, l'antichambre s'offre au regard : son sol est composé de plaques de calcaire enduite de rouge. Plus étroite mais plus haute que le vestibule (1,49 x 2,99 pour 4,11 mètres de hauteur), elle présente un chambranle (encadrement) de calcaire, qui encadre une porte à deux battants également, qui amène à la chambre funéraire. La chambre funéraire est assez grande (d'où l'utilisation d'une voûte), faite en calcaire local (pôros). Plus profonde (1,49 x 4 pour 4,11 mètres de hauteur), elle contient deux banquettes disposées en équerre. Ces banquettes en maçonnerie étaient recouvertes de plaques de marbre figurant des lits funéraires, l'un orné d'un serpent, l'autre d'un lion. La peinture des parois est mal conservée, mais on peut vraisemblablement estimer que les couleurs du vestibule et de l'antichambre devait en faire partie (voûte blanche, parois ocre avec éventuellement des bandes bleutées, et une plinthe noire). Le lit figurant un lion, un des battants de la porte ainsi qu'une applique en bronze en forme de tête de lion sont actuellement conservés au musée du Louvre. La datation de la tombe est située entre la fin du III^{ème} et le début du II^{ème} siècle av. J.-C. (DESCAMPS-LEQUIME 2011), (GINOUVÈS 1993).



Figure 5 : Facade de la tombe A (à gauche), couloir d'accès de la tombe A (à droite). (BRECOULAKI 2006, pl. 87)

La tombe B est composée d'une antichambre et d'une chambre funéraire. Sa façade n'a aucune particularité architecturale. L'antichambre figure une large bande d'un méandre à svastikas et carrés (Figure 6) (BRECOULAKI 2006).



Figure 6 : Motif de l'antichambre de la tombe B (BRECOULAKI 2006, pl. 85)

Le battant de la porte, conservé au Musée du Louvre, est un monolithe de marbre de Karistos en Eubée, imitant une porte en bois (59-65 cm de large pour 235 cm de hauteur et 8 cm d'épaisseur) (Figure 7) (DESCAMPS-LEQUIME 2011).



Figure 7 : Battant de la porte de la tombe A, rapporté au Musée du Louvre par Léon Heuzey (DESCAMPS-LEQUIME 2011, p. 79).

L'applique à tête de lion est en bronze (réalisée par la technique de la fonte en creux à la cire perdue) Elle appartenait au vantail droit de la porte extérieur du tombeau. Les appliques de ce type sont bien attestées dans les tombes macédoniennes (Figure 8) (DESCAMPS-LEQUIME 2011).



Figure 8 : Applique en bronze figurant une tête de lion (DESCAMPS-LEQUIME 2011, p. 80)

Le lit funéraire conservé au Musée du Louvre est presque entier. Il est composé de deux plaques de marbre pentélique réunies par un crampon de fer. Il s'agit d'une imitation d'un lit en bois qui est sculptée sur ces plaques, comme pour la porte. Le lion figurant sous le lit n'en est pas un. Il s'agit en effet d'un chien molosse, une race d'Épire (Figure 9) (DESCAMPS-LEQUIME 2011).



Figure 9 : Lit funéraire de la tombe A (DESCAMPS-LEQUIME 2011, p. 82-83)

En conclusion, Pydna n'est pas seulement le site éponyme d'une des plus grandes batailles de l'Antiquité, mais également, par la richesse de ses nécropoles, une source d'informations précieuses sur les croyances et les rites funéraires macédoniens.

Bibliographie

BRECOULAKI (2006), Brecoulaki H., *La peinture funéraire de Macédoine : emplois et fonctions de la couleur du IV^e au II^e siècle avant J.-C.*, Research Centre for Greek and Roman Antiquity, Athènes, 2006

DESCAMPS-LEQUIME (2011), Decamps-Lequime S. (dir.), *Au royaume d'Alexandre la Grand : La Macédoine antique*, Somogy, Paris, 2011

GINOUVÈS (1993), Ginouvès R. et ali., *La Macédoine : de Philippe II à la conquête romaine*, CNRS, Paris, 1993

- GUIMIER-SORBETS (2006), Guimier-Sorbets A.-M. (éd.), *Rois, cités, nécropoles : institutions, rites et monuments en Macédoine*, Research Centre for Greek and Roman Antiquity, Athènes, 2006
- ROISMAN, WORTHINGTON (2010), Roisman J. and Worthington I., *A companion to ancient Macedonia*, Wiley-Blackwell, Malden, 2010
- TIVERIOS (2008), Tivérios M., *Greek colonisation of the Northern Aegean*, in : Tsetskhladze G. R., *Greek Colonisation : an account of Greek colonies and others settlements overseas*, Brill, Leiden, 2008, p.1-129
- TOUCHAIS (1983), Touchais G., *Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1982*, In: *BCH*, Vol. 107, 1983, p. 745-838.
- TRIANTAPHYLLOU (1998), Triantaphyllou S., *An Early Iron Age Cemetery in Ancient Pydna, Pieria: What Do the Bones Tell Us?*, *The Annual of the British School at Athens*, Vol. 93, pp. 353-364, Athènes, 1998
- VOUTIRAS (1998), Voutiras E., *Athéna dans les cités de Macédoine*, *Kernos* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 21 avril 2011, consulté le 15 juillet 2013. URL : <http://kernos.revues.org/1220> ; DOI: 10.4000/kernos.1220

DION : centre religieux et ses sanctuaires, musée archéologique

David Zea Chavez



Figure 1 Situation géographique de Dion.⁵¹

Dion est un lieu séduisant de Piérie, situé juste au pied de l'Olympe. C'est là que prenait source le Baphyras, fleuve antique aux eaux si pures où se baignaient les Nymphes. Des chênes gigantesques et des eaux abondantes étaient autant de signes divins invitant au culte de Zeus Olympien, qui manifestent sa présence par des éclairs, et à celui des Muses, qui aimaient cette nature humide.

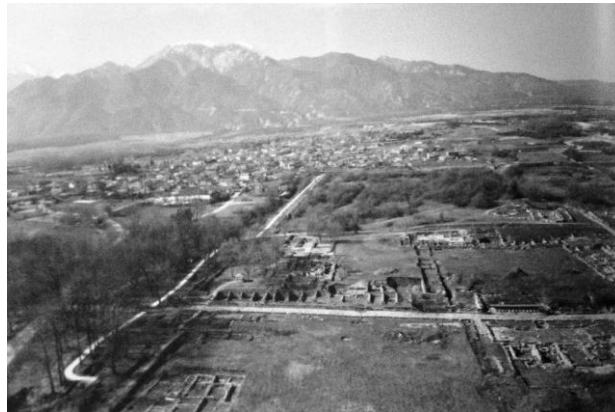


Figure 2 Dion, versant de l'Olympe.⁵²

La ville a été identifiée par un officier et aventurier anglais W.M. Leake en 1806, elle a été visitée par l'archéologue français Léon Heuzey en 1861 et 1865, et fouillée à partir de 1928 par intermittence. En 1973, commença une nouvelle période de fouilles dirigées par le professeur Dimitrios Pandermalis, aujourd'hui remplacé par S. Pingiatogliou en tant que directrice des fouilles. En 1983, un musée archéologique a été créé pour recueillir les nombreuses trouvailles.

La toute première mention de Dion se trouve chez Thucydide⁵³ lorsqu'il retrace l'itinéraire de Thessalie en Chalcidique suivi par le général Brasidas en 424 av. J.-C.⁵⁴.

⁵¹ TOURATSOGLU 1995, p. 250.

⁵² PANDERMALIS 2011, p. 50.

⁵³ Historien grec (460 - 395 av. J.-C.) auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*.

Le site archéologique de Dion

Le Sanctuaire de Zeus Olympien⁵⁵

Le sanctuaire de Dion était le lieu sacré le plus vénéré des anciens Macédoniens. Selon la tradition antique, le premier roi de Thessalie, Deucalion, y avait érigé l'autel de Zeus Olympien après avoir échappé au déluge. Sous le règne de l'énergique Archélaos (413-399 av. J.-C.), les fêtes célébrées en l'honneur de Zeus et des Muses prirent un éclat particulier. Elles duraient neuf jours entiers, neuf comme les Muses, et acquirent une renommée considérable en tant que jeux olympiques de Macédoine.

Chaque année, lors de la grande fête des concours olympiques de Dion, les rois de Macédoine accomplissaient des sacrifices grandioses sur l'autel de Zeus en l'honneur du Père des dieux. Beaucoup fêtaient à Dion leurs victoires, et sur le parvis du sanctuaire avait lieu au printemps la purification rituelle de l'armée. On organisait des compétitions sportives et théâtrales, accompagnées de tables de banquet richement dressées.

Les rois de Macédoine prenaient soin de leurs amis, et recevaient avec libéralité les étrangers qui se trouvaient là. En 348 av. J.-C., lorsque Philippe II fêta lors des concours olympiques la prise d'Olynthe il invita à sa table tous les acteurs et couronna lui-même les vainqueurs. Quand Alexandre le Grand dut affronter les réticences de son état-major à la veille de sa grande expédition asiatique, il organisa les concours olympiques à Dion. Il fit dresser une tente royale avec cent lits de banquet où, après les sacrifices aux dieux, il convia ses compagnons (les *hetairoi*), les dignitaires et les représentants des diverses cités.



Figure 3 L'aire des sanctuaires à Dion. Là, avaient lieu les sacrifices et les concours en l'honneur de Zeus Olympien et des Muses.⁵⁶

Dès le V^e s. av. J.-C., à côté du sanctuaire de Dion commença à se développer une cité qui acquit un caractère monumental à la fin du IV^e siècle. À cette époque le *téménos* (l'enclos sacré) de Zeus, empli d'offrandes votives, était entouré de vastes portiques, et doté de bâtiments variés destinés à

⁵⁴ Ce déplacement eut lieu dans le cadre de la Guerre du Péloponnèse et nous est rapporté dans le livre IV de Thucydide.

⁵⁵ PANDERMALIS 2011, p. 51.

⁵⁶ PANDERMALIS 2011, p. 51.

subvenir aux besoins de tous les pèlerins qui affluaient des quatre coins de la Macédoine. Les offrandes les plus prestigieuses étaient une série de statues des rois de Macédoine en bronze doré, et le grand groupe sanctuaire de Lysippe aux vingt-cinq cavaliers de bronze, représentant grandeur nature les *hetairoi* tombés à la bataille du Granique en 334 av. J.-C.

La prédilection personnelle d'Alexandre pour Dion apparaît expressément dans ses instructions écrites, ou *Hypomnemata*, remises peu avant sa mort à son général Kratéros, lesquelles comprenaient un ambitieux programme architectural : la construction de six temples fastueux dans de hauts lieux de la patrie : « ainsi qu'en Macédoine : un à Dion, consacré à Zeus ; un autre à Amphipolis, consacré à Artémis Tauropole ; un autre à Kyrrhos, consacré à Athéna » (Diodore de Sicile, XVIII, 4).

Le sanctuaire de Déméter⁵⁷

Un autre culte anciennement célébré à Dion était celui de Déméter. Son téménos se trouve, comme d'autres sanctuaires, en dehors du périmètre de la cité, vers le sud. Ses premiers bâtiments, datant de la fin du VI^e s. av. J.-C., sont les édifices cultuels les plus anciens qui ont été fouillés pour l'heure en Macédoine. Il s'agit de deux temples identiques, avec *sekos* et vestibule profond, dont les substructions sont faites de blocs de pierre soigneusement sélectionnés. La forme des édifices rappelle celle du noyau du palais mycénien, le *mégaron*, qui serait devenu par la suite l'élément central des temples périptères.



Figure 4 Sanctuaire de Déméter.⁵⁸

On a découvert à l'intérieur des objets rituels, des figurines de terre cuite, des lampes, des vases, des bijoux et des monnaies. Parmi eux se trouvait une précieuse trouvaille datant de toute évidence d'une époque plus ancienne : un chaton de bague mycénien du XV^e s. av. J.-C. A la fin du IV^e s. av. J.-C. Ces édifices furent remplacés par deux temples doriques, avec deux colonnes entre les extrémités des murs latéraux ; on a retrouvé leurs autels à l'est.

⁵⁷ PANDERMALIS 2011, p. 52-53.

⁵⁸ PANDERMALIS 2011, p. 53.

Un peu plus au sud, on a fouillé un petit verger où se trouvait un puits carré au niveau des temples les plus récents, et deux autres puits aux parois de terre cuite au niveau des temples du type *mégaron*. Il s'agit peut-être d'une réminiscence du puits *kallichoron* (aux belles danses) d'Eleusis, où les femmes de la région dansaient pour Déméter.

En dehors de la tête de marbre d'une statue cultuelle, l'identification du sanctuaire à un espace voué au culte de Déméter se base sur une inscription mentionnant la déesse, gravée sur le pied d'un *skyphos*, ainsi que sur des offrandes votives caractéristiques de son culte, en l'occurrence des figurines de terre cuite en forme de femmes porteuses d'hydries et de petits porcins. Le sanctuaire comportait encore d'autres petits temples à pièce unique abritant une table sur laquelle on déposait les offrandes.

À l'époque impériale les édifices cultuels se sont multipliés, si bien que les temples du sanctuaire formaient un long alignement. Il semble que le sanctuaire de Déméter ait été en activité jusqu'au IV^e s. ap. J.-C.

De la cité sacrée à la colonie romaine⁵⁹

Des sondages archéologiques très profonds effectués à l'intérieur de la cité ont atteint des couches contenant de la céramique et d'autres découvertes datées de façon certaine du V^e s. av. J.-C. Dans les mêmes couches se trouvaient des murs de bâtiments qui correspondent à l'orientation générale de la cité des siècles ultérieurs. Nous ne savons pas encore si la cité avait des fortifications. Par ailleurs, il semble que Dion n'ait pas été conçu au départ comme un centre urbain, mais se soit développé peu à peu au fur et à mesure que son sanctuaire prenait davantage d'importance pour le royaume de Macédoine, avec l'orchestration de plus en plus éclatante des fêtes religieuses et l'introduction des concours théâtraux dans les jeux olympiques de la cité.

À la fin du IV^e s. av. J.-C. Dion était très connu, dans la mesure où il était lié de près à Philippe et à Alexandre. Sous le règne de Cassandre (305-297 av. J.-C.), Dion s'est paré d'édifices publics monumentaux et des fortifications admirables. Sa superficie atteignait presque un demi-kilomètre carré, et ses remparts avaient 2 625 m de long. Entre la muraille et les premières maisons de la cité se trouvait une voie permettant aux guerriers de circuler facilement ; ils pouvaient également monter par les tours sur le chemin de ronde. Les grands blocs de remparts en conglomerat de l'Olympe proviennent de quelques carrières voisines. Au-dessus de l'assise de réglage étaient disposées deux ou trois assises de blocs soigneusement taillés et aux joints parfaits ; au-delà, les murs étaient construits en briques crues, jusqu'à une hauteur totale de 7 à 10 m. Le Baphyras coulait le long du côté est, où un port fluvial était très probablement aménagé.

Juste après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.), qui signa la fin du monde hellénistique du point de vue politique, l'empereur Octave proclama Dion colonie romaine. Comme elle bénéficiait du droit romain (*ius italicum*), elle était par conséquent exemptée de contributions et était autorisée à s'administrer elle-même. C'était le début d'une nouvelle période de prospérité et de développement, dont témoigne un grand nombre d'édifices révélés par les fouilles. Sur les monnaies frappées à Dion à l'époque impériale figuraient les anciens dieux : Zeus Olympien, Athéna, Asklépios et Artémis

⁵⁹ PANDERMALIS 2011, p. 53-55.

Baphyria. Cependant, les nouveaux cultes d'Isis et de Zeus Hypsistos, avaient également été introduits avec un énorme succès, comme en témoignent les riches sanctuaires révélés par les fouilles.

Tout au long du II^e s. ap. J.-C., s'amorce à Dion, comme dans d'autres centres de Grèce propre et de Grèce de l'Est, la renaissance du monde classique.

Le sanctuaire d'Isis⁶⁰

Jusqu'à la fin de l'époque classique, le sanctuaire fut dédié à Artémis, déesse de la nature et de l'enfantement, et une source sacrée coulait dans son enceinte.

Le lit du fleuve, qui s'est déplacé depuis, a recouvert le sanctuaire dans l'Antiquité à la suite des séismes et des inondations du quatrième siècle de notre ère. C'est, d'une certaine manière, ce qui l'a protégé, certaines statues étant encore en place, debout et intactes. Mais lors des fouilles, très pénibles dans le marécage, il arrivait souvent que des coulées de boue viennent ensevelir ce que l'on venait de mettre au jour. Il a été nécessaire de détourner le fleuve et de pomper l'excédent d'eau.

Les travaux qui commencèrent en 1978, firent sortir de terre un sanctuaire entier, avec les autels, les temples, les portiques pour les visiteurs, les pièces réservées aux prêtres, et de nombreuses statues.

Le temple d'époque classique dédié à Artémis a accueilli à sa place, au II^e siècle av. J.-C., la déesse égyptienne Isis, patronne des enfantements aussi et dont le culte était en pleine expansion en Grèce.

L'entrée centrale se trouve à l'ouest et juste en face s'élevait le temple central, avec quatre colonnes ioniques en façade. Derrière ces dernières, se trouvait un escalier de marbre qui conduisait au *pronaos* et au *sekos*. Sur la façade du temple était encastré un relief en marbre qui représentait Isis avec un épi de blé dans la main droite, un sceptre dans la main gauche et une coiffe à larges bords sur la tête. Elle n'est donc pas sans rappeler Déméter, déesse des moissons et de la fécondité.



Figure 5 Bas-relief représentant Isis avec des attributs de Déméter.⁶¹

Sur les escaliers du temple ont été retrouvés à l'emplacement même qui était le leur dans l'Antiquité, deux socles bas, ornés de plaques avec des empreintes de pieds taillées et des inscriptions votives en l'honneur d'Isis *Lochia*. Devant le temple, on a découvert un grand autel et

⁶⁰ PANDERMALIS 1997, p. 24.

⁶¹ Tiré de : <http://www.the-silk-route.co.uk/greeceMacedonia.htm>.

un couloir processionnel partant de l'entrée et aboutissant à l'autel. À l'est du temple central, consacré à Isis *Lochia* se trouve le petit temple d'Aphrodite *Hypolympiada*. Le nom de la déesse était gravé sur un socle en marbre sombre, près de l'entrée. Le petit bâtiment ne compte qu'une seule pièce, et le sol est en forme de bassin, avec des marches. Dans le mur ouest, dans une niche rectangulaire, avait été dressée la statue d'Aphrodite. En bas, sur l'encadrement de marbre du bassin, on trouvait une autre statue, un petit autel et un relief circulaire, qui représente Aphrodite sur un bouc.

Le temple qui jouxte le temple central à l'ouest était probablement lui aussi lié au culte d'Aphrodite, si l'on en juge par la statue d'Eros, retrouvés dans son vestibule et provenant du groupe d'Aphrodite et d'Eros.

Ces trois temples sont ainsi disposés sur une même ligne, et appartiennent à un plan initial d'une phase de construction du II^e s. ap. J.-C.

Le quatrième temple, au sud, avec sa grande niche semi-circulaire à l'ouest, a été pour sa part construit plus tard, comme le révèlent son appareil de maçonnerie différent et sa localisation « forcée » à l'angle du sanctuaire. Au cours de la fouille de 1979 on a retrouvé la statue de culte de la déesse, debout sur son socle. C'était une figure féminine, qui tenait dans sa main gauche la corne d'Amalthée. Il s'agit sans aucun doute d'une statue de la déesse Isis *Tyché* (protectrice de la ville). Selon les découvertes archéologiques, le sanctuaire d'Isis a été construit à la fin de la période classique et reconstruit complètement à la fin du II^e s. ap. J.-C. Dans les nouveaux bâtiments ont été installées d'anciennes et de nouvelles statues. Le sanctuaire a survécu jusqu'au IV^e s. ap. J.-C., époque à laquelle il a subi d'importants dégâts à la suite d'un tremblement de terre destructeur. Divers indices montrent que sa reconstruction avait commencé, mais d'autres séismes entraînant de grandes inondations ont fait renoncer à d'autres travaux et ont abouti à sa destruction définitive.



Figure 10 Sanctuaire d'Isis.⁶²

⁶² PANDERMALIS 2011, p. 54.

Invasions « Barbares » et intempéries⁶³

Dion connaît à partir du milieu du III^e siècle une chute brutale. La ville se fortifie à la hâte et se prépare à affronter les tribus barbares des Ostrogoths. Les remparts de Dion sont reconstruits, et l'on emploie pour cela des matériaux de réemploi provenant de divers monuments. En même temps, le site commence à subir des tremblements de terre ravageurs et d'autres catastrophes naturelles, comme des pluies diluviennes, des inondations, et l'élévation du niveau des eaux de surface.

Dion se redresse une dernière fois au IV^e siècle. C'est le moment où la basilique épiscopale chrétienne est construite au centre de la cité. Après les règnes de Théodose (379-395) et d'Arcadius (395-408), des tremblements de terre et des invasions barbares obligent les habitants à s'en aller, et la cité de Dion est ainsi abandonnée.

Le théâtre hellénistique

Les fouilles ont mis au jour, dans les couches profondes sous le théâtre, des monnaies du temps d'Amyntas III (roi de Macédoine de 393 à 370 av. J.-C), laissant penser qu'un théâtre antérieur existait ici, où probablement ont été représentées les pièces qu'Euripide, à la fin de sa vie, écrivit à la cour macédonienne. *Archélaos* et *les Bacchantes* notamment pourraient avoir été jouées à Dion.



Figure 7 Le théâtre hellénistique.⁶⁴

Le petit théâtre romain

Il a une vingtaine de mètres de diamètre, construit au II^e siècle ap. J.-C., dans l'enceinte du sanctuaire de Zeus Olympien. D'après Pandermalis : « sa cavea s'appuyait sur les arcades dièdres. Les sièges étaient en pierre, et il y avait un degré bas le long du côté courbe de l'orchestra semi-

⁶³ PANDERMALIS 2011, p. 55.

⁶⁴ TOURATSOGLU 1995, p. 259.

circulaire. Dans les niches de la scène se trouvaient des statues, dont l'une représentait Hermès et une autre un empereur portant une cuirasse »⁶⁵.

Les grands thermes

Parmi les nombreux établissements de bains que comptait la ville à l'époque romaine impériale (une dizaine a été mise au jour), ces thermes construits vers l'an 200 de notre ère sont de loin les plus importantes et les plus grands de cette époque mises au jour en Grèce. Parce que les citoyens passaient, presque tous les jours plusieurs heures aux thermes, se rencontrant entre amis, s'y distrayant, s'y soignant, il y avait, outre les piscines chaudes ou froides, des salles de soins et de massages, des salles de sport, et même un petit odéon où pouvaient se donner des concerts ou des lectures publiques. Pour ce qui est de la décoration sculptée des bains, on a notamment retrouvé des statues de Poséidon, de Dionysos, d'une Nymphé et un groupe qui représente Asclépios et toute sa famille ; nous savons qu'il s'agit de la famille du dieu guérisseur car les noms de ses membres étaient gravés sur leurs stèles respectives : deux hommes (Machaon et Podaleirios) et quatre femmes (Hygieia, Aiglè, Panakeia et Akéso).

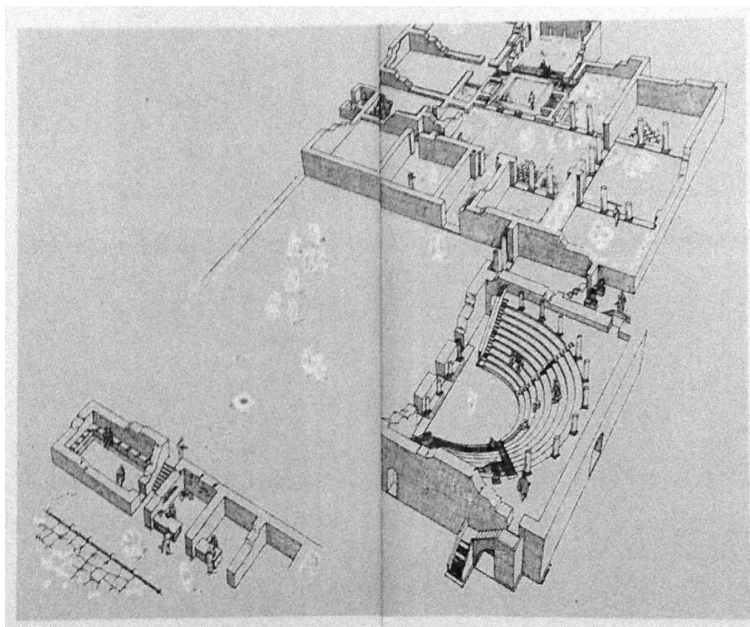


Figure 8 Reconstitution des grands thermes de Dion.⁶⁶

Les basiliques chrétiennes

Lorsque les tremblements de terre du IV^e siècle ont détruit nombre de bâtiments, entraînant le départ de la quasi-totalité de la population et l'abandon de la ville, le christianisme était déjà implanté, et plusieurs églises paléochrétiennes ont laissé leurs ruines. La plus grande d'entre elles était la basilique à trois nefs et à abside semi-circulaire, à laquelle était accolé un cimetière (où quatre tombes ont été mises au jour). D'après Pandermalis, « Le sanctuaire de cette basilique à trois nefs était borné par des chancels de marbre décorés, qui étaient fixés à de petits piliers. Dans la conque de l'abside du sanctuaire ont été retrouvés les fonts baptismaux, les traces de pieds de la

⁶⁵ PANDERMALIS 1997, p. 30.

⁶⁶ PANDERMALIS 1997, p. 34-35.

Sainte Table et une lampe en verre, avec la croix de bronze à laquelle elle était suspendue. Le sol de mosaïque de la nef centrale était décoré de motifs géométriques et de thèmes végétaux »⁶⁷. Elle était presque intacte lorsque les séismes l'ont abattue.

La ferme-villa de Dionysos

Les archéologues ont commencé à fouiller les bâtiments composant cette ferme à l'été 1982. Ils ont mis au jour une série de magasins en façade, des espaces d'habitations, une grande salle de banquets, un espace de culte, des *atria*, une bibliothèque et un bain appartenant à la villa. L'entrée principale était située du côté ouest et conduisait après un petit vestibule à une cour avec un puits. Quatre colonnes ioniques soutenaient le toit du portique qui entourait cette cour. Un corridor menait aux bains et une ouverture à l'est, entourée de colonnes, allait jusqu'à une série de petites pièces. La plus spacieuse d'entre elles, de plan oblong et pourvue à l'est d'une abside, contenait la statue de Dionysos, devant laquelle se trouvait une mosaïque qui représentait le dieu sur le trône, le sceptre à la main, et une couronne de lierre sur la tête. Cela semble vraisemblablement être une chapelle de culte intégrée aux autres bâtiments de la ferme villa. Un corridor au nord permettait de passer de l'atrium central à un second atrium, plus luxueusement construit et qui avait sa propre entrée séparée de la rue. C'est à cet endroit et dans les espaces alentour qu'ont été retrouvées les plus remarquables des sculptures décorant le bâtiment. Ce deuxième atrium est avant tout l'accès privilégié à la grande salle de banquet et à ses mosaïques.

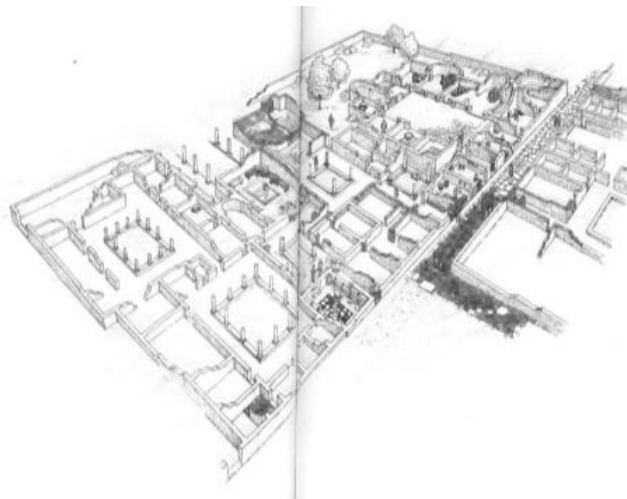


Figure 9 Reconstitution de la ferme-villa de Dionysos.⁶⁸

⁶⁷ PANDERMALIS 1997, p. 45.

⁶⁸ PANDERMALIS 1997, p. 52-53.

Le musée archéologique de Dion⁶⁹

A la fois musée archéologique de la ville de Dion et lieu d'exposition des objets trouvés dans la région de Piérie, ce musée qui a ouvert ses portes en 1983, a une multitude de trouvailles à montrer. Celles-ci témoignent d'une manière plus parlante de l'histoire et des réalisations artistiques des habitants de cette ville sacrée de Macédoine et de ses alentours jusqu'à l'époque byzantine : des récipients; des bijoux en bronze; des armes en fer; des offrandes provenant de tombes appartenant au Premier Âge du Fer (1000-700 av. J.-C.); des tombes du 5^e s. av. J.-C. avec des reliefs ou avec des décors simples (simplement le nom du mort par exemple); des offrandes votives en marbre; des statues de culte pour les dieux, déesses et muses du 4^e et 2^e s. av. J.-C. ; des inscriptions (dédicaces, traités, accords d'alliance, etc.); trouvailles provenant de la chambre funéraire IV à Dion (éléments de décor en ivoire, 3^e s. av. J.-C.); des portraits d'Empereurs et de Philosophes du 2^e s. ap. J.-C.; et des outils.



Figure 10 Tête de Déméter trouvée à Dion.⁷⁰

Bibliographie

DESCAMPS-LEQUIME, S. (2011) : *Au royaume d'Alexandre le Grand, la macédoine antique, Catalogue de l'exposition*, Musée du Louvre, Paris, 2011, Somogy, Paris.

LAMBRON, M. (2011) : « Quand la Macédoine ensemencait la Grèce », dans : *Le Point* (29 septembre 2011). En ligne : http://www.lepoint.fr/arts/quand-la-macedoine-ensemencait-la-grece-29-09-2011-1381401_36.php

PANDERMALIS, D. (1997) : *Dion, site archéologique et musée*, Editions Adam, Athènes.

PANDERMALIS, D. (2011) : « Dion, de la cité sacrée à la colonie romaine », dans : *Dossiers d'archéologie n° 347*, p. 50-55.

TOURATSOGLU, I. (1995) : *Makedonien. Geschichte-Monumente-Museen*, Editions Athenon, Athènes.

<http://www.ancientdion.org/>

⁶⁹ TOURATSOGLU 1995, p. 262-269.

⁷⁰ Tiré de : <http://thierry.jamard.over-blog.com/article-le-site-de-dion-29-et-30-juin-2012-114465197.html>.

Olynthe

David Boillat

Le site

Olynthe est une ancienne cité grecque, située en Chalcidique⁷¹. Le site de la cité se situe sur deux collines qui dominent la plaine (Fig. 1). Elles sont allongées dans une direction nord-sud et sont séparées par une dénivellation. La colline sud est la plus petite et abritait l'ancienne ville. L'habitat suivait deux axes principaux. Des transversales à distances irrégulières les coupaient. Au VI^{ème} s. av. J.-C., la colline est déjà densément peuplée. En 479 av. J.-C., la cité est détruite par les Perses. On reconstruit alors la nouvelle Olynthe sur la colline nord. Elle s'étend rapidement et devient le centre de la Ligue Chalcidienne. De nombreuses populations affluent vers la ville. Son extension remonte vraisemblablement au synœcisme de 432 av. J.-C. La colline nord, bien que disposant d'un large espace (600 m de long ; 350 m de large), ne peut répondre à l'augmentation démographique et les habitations débordent sur la plaine. En 348 av. J.-C., Philippe II assiège et pille Olynthe⁷². La capitale de la Ligue est détruite. Les territoires d'Olynthe passent sous le contrôle des Macédoniens.

432 av. J.-C. - 348 av. J.-C. : la nouvelle Olynthe

La reconstruction de la cité au V^{ème} s. av. J.-C. fit d'Olynthe une cité « moderne ». La ville est dessinée selon les nouvelles méthodes de son temps. Elle adopte le plan hippodamien ou orthogonale. Ce type de plan s'est propagé considérablement dans le monde grec à partir du V^{ème} s. av. J.-C.⁷³. Les maisons sont construites en suivant des règles uniformes à partir d'un plan dessiné⁷⁴. Le plan est orienté suivant la géographie du terrain comme c'était le cas pour l'ancienne ville mais il est cette fois-ci bien plus ordonné. Les grandes avenues s'étirent du sud au nord⁷⁵. Des rues transversales viennent couper ces avenues à angle droit. Les habitations étaient regroupées par rangées de cinq formant des îlots (Fig. 2), orientées est-ouest. Ces *insulae* sont presque tous identiques. Ils ont une dimension de 300 pieds sur 120. Ils forment le module du plan. Les maisons partagent un mur mitoyen orienté nord-sud.

La nouvelle Olynthe suit les principes d'un programme formulé par les urbanistes grecs et plus indirectement par l'école hippocratique⁷⁶. Xénophon écrit : « Quiconque veut avoir une maison comme il convient, doit se préoccuper de la faire très agréable à vivre et très commode. N'est-il pas agréable de l'avoir fraîche en été et chaude en hiver ? » (*Mémorables*, III, 8, 8 sq.). Ainsi, à Olynthe, construit-on l'organisation des habitations sur ce principe. Elles sont adaptées en fonction du climat. La façade nord des maisons était plus élevée afin de se préserver du vent et elle était bien exposée au soleil. Ainsi, la chaleur était mieux gardée en hiver. L'aile sud devait être plus basse pour permettre un bon ensoleillement. Une cour intérieure permettait de se protéger des chaleurs

⁷¹ MARTIN, 1974, p. 110.

⁷² BRESSON, 2007, p. 117.

⁷³ HELLMANN, 2010, p. 200.

⁷⁴ MARTIN, 1974, p. 113.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 110.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 227.

estivales. De plus, les petites ouvertures et les portiques atténuaient aussi l'effet de chaleur. On mit en place une standardisation des plans et des modes de constructions tout en conservant la place pour des adaptations individuelles⁷⁷.

La ville d'Olynthe offre un instantané de la richesse de la cité⁷⁸. C'est sur des bases standardisés que la nouvelle Olynthe fut fondée et pris tout son essor jusqu'à la prise de la ville par Philippe II en 348 av. J.-C.

La maison grecque

Les maisons d'Olynthe (Fig. 3) se ressemblent au niveau de leur plan bien qu'il y ait des variantes⁷⁹. Elles ont une surface moyenne de 293 m². La façade d'entrée, longue de 17 m, donnait sur la rue. Elle ouvrait généralement sur une cour placée dans la moitié Sud. On entrait dans la maison soit directement par une porte qui donnait accès à la cour, soit par l'intermédiaire d'un vestibule qui formait un petit corridor (*prothyron*)⁸⁰. Dans le vestibule d'entrée, on pouvait accéder au deuxième étage de la maison. Cinq à sept pièces entouraient la cour qui pouvait être dallée.

Un couloir transversal (*pastas*) menait aux pièces nord. Celles-ci étaient formées de la salle de séjour et de l'*oikos*, le tout constituant les appartements privés⁸¹. Sur la partie Est de la cour se situait la salle de banquet (*andrôn*). L'*andrôn* était situé généralement au rez-de-chaussée et dans un angle de l'habitat. On y retrouve de la vaisselle de banquet et des ossements ou parfois encore un sol pavé ou en mosaïque. Toutefois, beaucoup d'habitations n'en possédaient pas car c'était un lieu que l'on n'utilisait pas quotidiennement⁸². Il était plutôt réservé aux propriétaires aisés. En effet, à Olynthe, seul un tiers des habitations détenait un *andrôn* permanent⁸³.

Dans l'angle sud-ouest, on retrouve une grande salle, apparentée à un atelier ou un magasin, qui s'ouvrait sur la rue et sur la cour.

Les maisons présentent la particularité d'avoir un « kitchen complex »⁸⁴. C'est une salle commune dans laquelle on retrouve la présence d'un foyer carré d'une cuisine, d'une salle de bain constituée par une baignoire en terre cuite et d'un petit espace séparé de la cuisine par des piliers.

La *pastas* pouvait abriter des autels portatifs, de même que la cour pouvait supporter un autel fixe⁸⁵. C'est ce qu'ont révélé par exemple des fragments d'autels et des empreintes au sol rectangulaires de la « Maison aux multiples couleurs » et de plusieurs autres habitations.

La cour était un élément essentiel de la maison. C'était l'espace principal. On pouvait y pratiquer des activités domestiques, artisanales ou cultuelles. Il était lumineux et placé au centre de la maison.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 227.

⁷⁸ BRESSON, 2007, p. 210.

⁷⁹ HELLMANN, 2010, p. 43.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 46.

⁸¹ MARTIN, 1974, p. 229.

⁸² HELLMANN, 2010, p. 50.

⁸³ *Ibid.*, p. 55.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 47.

Le climat méditerranéen permettait de passer la majeure partie de l'année à l'extérieur. Mais cet espace permettait surtout de cuisiner. Dans le monde grec⁸⁶, surtout après l'époque archaïque, la cour ou l'espace autour de la cour, pouvait servir de lieu où l'on préparait sa nourriture et cuisinait à l'aide de foyers portatifs. Ainsi la fonction purement domestique du « kitchen complex » peut être remise en question. Les maisons olynthiennes pouvaient utiliser la cour pour les tâches ménagères. D'ailleurs, certaines habitations étaient dépourvues de « kitchen complex », comme par exemple la « Maison à l'entrée pavée en terre cuite ». De plus, des fouilles ont révélé la présence de meules dans la cour d'habitations. Quoiqu'il en soit, les différentes activités pratiquées sur cette place centrale engendraient l'apparition de déchets. On retrouve donc parfois la présence d'une fosse (*koprôn*) dans un coin de la cour qui faisait office de poubelle ou même de latrines.

Si le plan carré et apparemment uniforme des maisons d'Olynthe laissent à penser qu'elles relevaient d'un même niveau social, les habitations avaient toutes leurs particularités et certaines n'ont pas tardé, après la reconstruction de la ville au V^{ème} s. av. J.-C., de devenir luxueuses. La « Villa de la Bonne Fortune » à Olynthe en est un exemple⁸⁷. C'était une grande maison qui devait abriter une famille riche. Elle est ornée de riches mosaïques. Dans sa partie nord-ouest, la mosaïque de l'*andrôn* représente Dionysos sur son char tiré par deux panthères devant lesquelles se trouve Pan⁸⁸. La scène est entourée par des Ménades et un satyre. Une deuxième mosaïque, plus petite, se trouve à l'entrée de l'*andrôn*⁸⁹. On y voit deux Pan qui se font face. Ils sont séparés par un large cratère. Devant l'entrée de l'*andrôn* se situe une troisième mosaïque⁹⁰. Elle représente une scène mythologique. On y voit Thétis suivi des Néréides montées sur des monstres marins qui apportent les armes à Achille. Ces mosaïques sont formées de petits galets déposés dans un ciment⁹¹. Les personnages et les décors sont en galets claires ou blancs. Le fond est en galets noirs ou foncés.

La « Villa de la Bonne Fortune » détient une cour à péristyle. Toutefois, les colonnades ne sont que sur deux de ses côtés. En fait, il s'agit d'une maison à « *pastas*-péristyle ». Elle amorce la transition du type à *pastas* au type à péristyle. A Olynthe, au moins six maisons à péristyle ont été découvertes comme par exemple la « Maison du comédien » et la « Maison des deux Erotes ».

La valeur marchande d'une maison dépendait de sa situation géographique. Des actes de ventes gravés sur des stèles ont montré que les maisons construites près de l'agora avaient une valeur plus élevée que d'autres habitations situées dans des secteurs plus reculés. Il fallait compter par exemple 5'300 drachmes pour une maison d'angle non loin de la place publique et de la grande fontaine⁹². Au contraire, dans la vallée, la maison de Zoïlus ne fut vendue que pour 1'200 drachmes malgré son importance.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 49

⁸⁷ *Ibid.*, p. 58

⁸⁸ ROBINSON, 1934, p. 506.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 507.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 508.

⁹¹ BRUNEAU, 1987, p. 41.

⁹² MARTIN, 1974, p. 230.

En conclusion

Le site d'Olynthe est un précieux témoin de la maison grecque. Il recèle des vestiges qui permettent de mieux comprendre l'organisation de l'espace domestique de la Grèce classique. La création de la nouvelle cité et sa destruction par Philippe II fournissent un *terminus ante quem* et *post quem*. Cette particularité du site et ses vestiges offrent un des meilleurs témoignages archéologiques de la maison grecque à l'époque classique⁹³. Les demeures olynthiennes partagent quelques ressemblances frappantes⁹⁴ : un plan carré orienté nord-sud, une cour placée dans la partie sud, les chambres placées dans la partie nord, maisons de type à « *pastas* », deux axes traversant la maison d'est en ouest. Malgré ces grandes généralités architecturales, les habitations grecques présente des variations⁹⁵ : le nombre, le type et la grandeur des chambres, des installations spéciales, des décorations murales et au sol, etc. De plus, l'usage de ces espaces pouvait sensiblement différer d'une maison à l'autre.

Les mosaïques de galets mis au jour à Olynthe sont parmi les plus anciennes du monde grec⁹⁶. Elles datent vraisemblablement de la toute fin du V^{ème} et du début du IV^{ème} av. J.-C. La mosaïque de galets à Olynthe reste essentiellement bichrome, le dessin est « plat » et les sujets s'inspirent dans certains cas des vases peints⁹⁷. C'est à la fin du IV^{ème}, notamment à Pella, que la mosaïque évolue vers une « mosaïque-peinture ».

Bibliographie

- BRESSON, A. 2007. *L'économie de la Grèce des cités: Les structures et la production*, Editions A. Colin, Paris.
- BRUNEAU, P. 1987. *La Mosaïque antique*, Vol. 1, Editions P. U. Paris-Sorbonne, Paris.
- CAHILL, N. 2002. *Household and City Organisation at Olynthus*, Editions Yale University Press, Yale.
- CHAPOUTHIER, F. 1951. *La maison grecque à Olynthe*, Revue des Etudes Grecques 53, pp. 318-323 [Compte-rendu critique de l'ouvrage de ROBINSON, D. M., Excavations at Olynthus, Pont. XII : Domestic and public Architecture, The Johns Hopkins Press, Baltimore, 1946].
- HELLMANN, M.-C. 2010. *L'Architecture grecque III : habitat, urbanisme et fortification*, Editions A. et J. Picard, Paris.
- MARTIN, R. 1974. *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Editions A. et J. Picard, 2^{ème} éd., Paris.
- ROBINSON, D., M. 1934. *The Villa of Good Fortune at Olynthus*. American Journal of Archeology, Vol. 38, No. 4, pp. 501-510.

⁹³ CHAPOUTHIER, 1951, p. 318.

⁹⁴ CAHILL, 2002, p. 75-76.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 84.

⁹⁶ BRUNEAU, 1987, p. 42.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 53-54.



Fig. 1. Plan général d'Olynthe.
MARTIN, R. 1974. *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Editions A. et J. Picard, 2^{ème} éd., Paris, p. 63.)

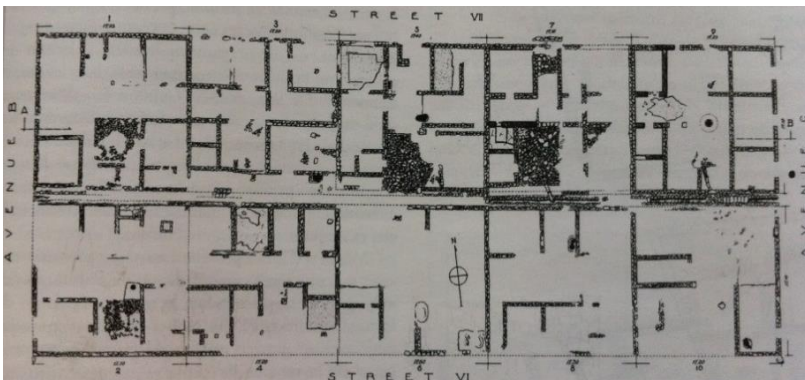


Fig. 2. Pan de l'îlot B VI à Olynthe.
(HELLMANN, M.-C. 2010. *L'Architecture grecque III : habitat, urbanisme et fortification*, Editions A. et J. Picard, Paris, p. 43.)

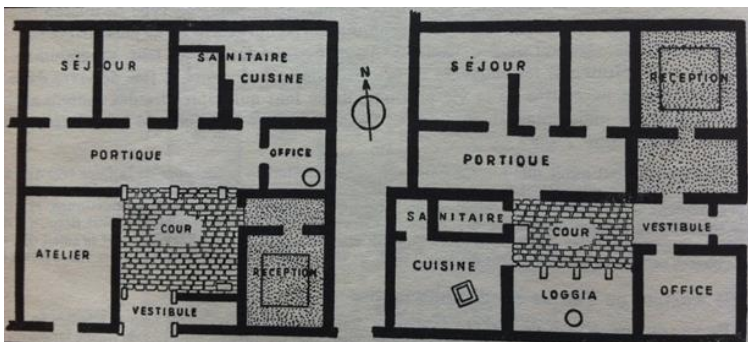


Fig. 3. Plan des maisons A VII 4 et FII 9. (MARTIN, R. 1974. *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Editions A. et J. Picard, 2^{ème} éd., Paris, p. 229.)

Amphipolis

Phu-Si Nguyen

Amphipolis en quelques dates

Amphipolis fut une colonie athénienne fondée en 437 av. J.-C., localisée sur la côte septentrionale de la mer Egée, près de l'embouchure du fleuve Strymon et sur le versant sud-ouest du mont Pangée. Sa situation privilégiée au bord d'un grand fleuve navigable et au croisement de plusieurs voies de communication ainsi que sa proximité des mines d'or du Pangée et d'un arrière-pays riche en bois, ont permis à Amphipolis de devenir l'un des exemples les plus aboutis de la colonisation athénienne de l'époque classique.

Après avoir chassé les Perses de Eïon, à l'embouchure du Strymon, en 476 av. J.-C., les Athéniens menèrent plusieurs campagnes de colonisation de la vallée qui se soldèrent par des échecs, dont le plus important fut le massacre de 10'000 colons athéniens en 464 av. J.-C. par les Thraces. Ce fut sous le commandement de Hagnon, fils de Nicias, en 437 av. J.-C., que l'armée athénienne a pu s'assurer le contrôle de la riche région du Strymon et du Pangée aurifère. La fortification du site et l'organisation de la ville furent les tâches prioritaires de Hagnon. Dans la nouvelle cité vinrent s'installer des Athéniens, mais aussi des habitants des cités alentours, gens d'Argilos⁹⁸ et des forteresses voisines⁹⁹.

Plusieurs chapitres de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide se déroulèrent à Amphipolis qui était le principal point d'appui athénien en Thrace. La cité fut prise par le général spartiate Brasidas en 424 av. J.-C. et cette perte fut vécue à Athènes comme un profond traumatisme. Plusieurs expéditions furent menées pour reprendre la ville, mais toutes échouèrent, dont une bataille sous les murs d'Amphipolis en 422 av. J.-C. où moururent le stratège athénien Cléon et le général Brasidas. Depuis, Amphipolis s'était détachée de la cité-mère, Athènes.

En 357 av. J.-C., Amphipolis fut incorporée au royaume de Philippe II de Macédoine et devint par la suite l'une des bases navales les plus importantes de la flotte d'Alexandre le Grand. Sous les Macédoniens, Amphipolis resta une cité puissante et influente, autonome et prospère. Trois de ses plus célèbres amiraux ont séjourné à Amphipolis: Nearque, Androsthène et Laomédon¹⁰⁰. En 317 av. J.-C., Cassandre de Macédoine fit enfermer sur l'acropole d'Amphipolis Roxane, la première épouse d'Alexandre le Grand, et son fils Alexandre IV. Ces derniers furent mis à mort sept ans plus tard par Cassandre.

Après la conquête de la Macédoine par Rome en 168 av. J.-C., Amphipolis devint l'une des principales villes de la province romaine. Le développement économique et culturel de la cité était assuré par sa localisation sur la *Via Egnatia*, qui était une voie de communication importante qui traversait la Macédoine d'ouest en est, de Dyrrachium à Byzance.

L'établissement du christianisme comme religion officielle de l'empire romain transforma la physionomie d'Amphipolis. Ce sont surtout des vestiges de l'époque byzantine qui sont visibles aujourd'hui sur le site, soit les ruines de quatre basiliques, d'une église et d'une tour.

⁹⁸ THUCYDIDE, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, IV, 103.

⁹⁹ DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, XII, 32, 3.

¹⁰⁰ <http://www.wikipedia.org/wiki/amphipolis>.

L'illustration d'une colonisation aboutie

La fondation d'Amphipolis peut être perçue comme le reflet de la politique économique, militaire et sociale d'Athènes à l'apogée de sa puissance, au temps de Périclès. Ce fut la manière d'organiser et de fortifier un vaste espace pour exploiter les richesses naturelles et pour subvenir aux besoins de la population qui est intéressante.

Amphipolis était située à 4 kilomètres des côtes et était reliée à la mer Egée et à Eïon par le fleuve du Strymon. Thucydide racontait que « sur ce fleuve naviguaient, en permanence, de nombreuses embarcations et l'on sait que des chantiers navals avaient été installés sur ses rivages »¹⁰¹. Les Athéniens employèrent cette voie navigable pour envoyer du bois et des marchandises en Attique. Le mont Pangée était associé au culte de Dionysos et aux cérémonies secrètes des Ménades. Mais au-delà de l'importance religieuse de l'endroit, ce fut pour exploiter les ressources aurifères du Pangée que les Athéniens colonisèrent la région.



La fortification du site et l'organisation de son espace étaient les priorités du fondateur d'une colonie (cf. fig.1). Ces tâches incombèrent au général Hagnon, fils de Nicias. Selon le récit de Thucydide, « c'est Hagnon qui lui donna le nom de Amphipolis – ou la ville de « toutes parts » : comme le Strymon l'entourait de deux côtés, il ferma l'intervalle en construisant un long mur du fleuve au fleuve et fonda une ville visible de partout vers la mer et vers la terre »¹⁰².

L'importance d'Amphipolis pour Athènes pouvait se mesurer à travers ces paroles de Thucydide: « L'occupation d'Amphipolis jeta Athènes dans des craintes très vives, entre autres raisons, la ville lui était utile pour les convois de bois qui en venaient, pour les constructions navales et pour le revenu financier qu'elle assurait »¹⁰³.

Fig.1. Tracé de l'enceinte d'Amphipolis
Source : wikipedia.org

¹⁰¹ THUCYDIDE, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, IV, 107-108.

¹⁰² *Ibid.*, 102.

¹⁰³ *Ibid.*, 108.

Les vestiges archéologiques

Les fortifications et le système de défense

Le tracé initial des remparts d'Amphipolis avait été pensé par Hagnon et ses architectes dans la moitié du V^{ème} siècle av. J.-C.

La ville était bordée par le Strymon au nord, à l'ouest et au sud et un long mur « fermait l'intervalle du fleuve au fleuve »¹⁰⁴ à l'est selon Thucydide. Le reste du mur d'enceinte épousait les contours du Strymon et avait été érigé en mettant à profit les avantages naturels du terrain en fermant un vaste espace qui englobait un ensemble de collines fortifiées (cf. fig.2).

Le périmètre de l'enceinte faisait environ 7,450 kilomètres et devait protéger une



Fig.2. Aperçu du long mur nord

surface de 240 hectares. Une plus petite enceinte longue de 2,2 kilomètres encerclait l'acropole d'Amphipolis. Diodore y fait allusion lorsqu'il raconte l'incarcération de Roxane et du fils d'Alexandre le Grand¹⁰⁵.

La zone bâtie ne couvrait que quelques hectares et le tracé de l'enceinte ne contenait donc pas uniquement que la cité. Des pâturages, peut-être même de petites étendues cultivées occupaient l'espace intérieur. La réalisation de vastes retranchements devait également permettre le stationnement de contingents militaires. Une grande partie de la population vivait en dehors des murs en raison de leur origine sociale diversifiée¹⁰⁶ et c'est pourquoi les remparts devaient pouvoir fournir l'espace nécessaire pour protéger la population en cas de siège.

Les tronçons de murs avaient des caractéristiques impressionnantes: à certains endroits de l'enceinte, les murs pouvaient atteindre 7,5 mètres de haut. Ils étaient construits en appareil isodome ou pseudo-isodome et ressemblaient à certaines sections des remparts d'Athènes ou du Pirée en ce qui concerne l'appareillage des blocs de pôros¹⁰⁷. Les tronçons de murs mis au jour n'appartenaient pas tous à la même époque et certains ont été l'objet de restaurations d'époque hellénistique tardive ou même d'époque romaine. Cependant, le tracé initial de l'enceinte érigée par Hagnon avait été conservé dans l'ensemble avec quelques modifications ultérieures.

Les archéologues ont mis au jour des tours de forme circulaire ou quadrangulaire aux angles et aux endroits stratégiques de l'enceinte. Des escaliers menant au chemin de ronde sont aussi visibles. L'enceinte comptait quatre portes principales, composées de cours intérieures et extérieures ayant une fonction défensive.

¹⁰⁴ THUCYDIDE, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, IV, 102.

¹⁰⁵ DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, XIX, 52, 4.

¹⁰⁶ *Ibid.*, 103-106.

¹⁰⁷ LAZARIDIS D., 1983, p. 83.

Le monument au lion d'Amphipolis

Le monument le plus emblématique d'Amphipolis est la reconstitution et la restauration de la statue d'un lion assis sur ses pattes arrière (cf. fig.3).

Il est situé à proximité d'Amphipolis, en dehors des remparts au sud, sur la rive droite du Strymon, à un endroit appelé Marmara. Au début du XX^{ème} siècle, une nécropole avait été localisée à cet emplacement. De maigres vestiges archéologiques, dont un morceau de colonne dorique en marbre, attestèrent de la nature du site.

Pendant la guerre balkanique de 1912-1913, des soldats grecs mirent au jour une série importante de blocs de calcaire et de marbre. Un ensemble de fondations avaient été découvert et son étude avait été interrompue par la reprise des combats. En 1916, des soldats anglais signalèrent la présence de grands fragments de marbre sculptés appartenant à un lion colossal. Après cinq années de fouilles et d'étude des fragments de marbre, les deux Ecoles archéologiques française et américaine d'Athènes ont contribué conjointement en 1937 à la reconstitution et à la restauration du monument à partir des fragments et des nombreux blocs de marbre retrouvés sur le site¹⁰⁸ (cf. fig.4).



Fig.3. Le lion d'Amphipolis sur son socle

Source: <http://www.flickrriver.com/places/Greece/in-Serres/>



Fig.4. Une grande partie des blocs mis au jour occupent encore le site. Source: <http://thierry.jamard.over-blog.com>

Le lion se dresse à nouveau sur son ancien emplacement, mais sur un socle plus modeste. Il mesure 5,37 mètres et repose sur une base de 3,3 mètres sur 2,1 mètres. Cette statue faisait partie d'un ensemble architectural plus imposant, que les archéologues n'ont pas pu restituer faute d'éléments complémentaires. Il est certain que le monument était un tombeau, et celui d'un personnage distingué. Il fut édifié vers la fin du IV^{ème} siècle av. J.-C. et rien ne peut affirmer l'identité du défunt.

¹⁰⁸ ROGER J., 1939, p. 5-6.

Le pont nord

Un pont de bois avait été construit pour assurer les besoins des habitants d'Amphipolis de même que pour leur offrir une voie de communication et leur permettre de commercer. La date de construction de ce pont est proche de la fondation d'Amphipolis¹⁰⁹.



Fig.5. Un aperçu des restes fossilisés des piliers en bois du pont
Source : <http://thierry.jamard.over-blog.com>

Le pont a été localisé dans le tronçon ouest du mur nord. Dans le lit de la rivière, quelques nonante pieux fossilisés et pétrifiés ont été découverts. Ils étaient disposés selon un plan de manière à former des rangées. Ces vestiges sont toujours visibles aujourd'hui (cf. fig.5). Il n'existait aucune section du rempart plus rapprochée du Strymon que celle de la partie nord. Le but était de protéger le pont par un système défensif.

La colline de Kasta

Les dernières fouilles archéologiques dans les environs d'Amphipolis ont mis au jour un site important en 2012. Les archéologues de la XXVIII^{ème} éphorie des antiquités préhistoriques et classiques ont mené des fouilles sur la colline de Kasta, qui se trouve à un kilomètre au nord d'Amphipolis et ont dégagé la majeure partie du péribole d'un monument funéraire du dernier quart du IV^{ème} siècle av. J.-C. (cf. fig.6).



Fig.6. Vue aérienne du tumulus et de la tranchée
Source: <http://chronique.efa.gr/index.php/fiches/voir/3073/>

Composé d'assises de blocs de marbre de Thasos, le péribole atteint une longueur de 497 mètres, dont 300 mètres ont été fouillés jusqu'à présent, sur une hauteur maximale de 3 mètres (cf. fig.7). Des déchets de taille qui appartiennent au monument du lion d'Amphipolis ont été trouvés au sommet de la colline.

¹⁰⁹ LAZARIDIS D., 1983, p. 84.



Beaucoup de questions sont soulevées concernant l'identité des défunts à cause de la monumentalité du tumulus et de sa datation. Il est raisonnable de penser que seuls d'illustres personnages (Roxane, Laomédon...) aient pu être ainsi honorés.

La responsable des fouilles Katerina Peristeri reste prudente concernant toutes spéculations sur la nature du tumulus mais admet qu'un tel monument n'a jamais été découvert auparavant, ni à Vergina, ni nulle part ailleurs en Grèce.

Les fouilles de la colline de Kasta ont cessé en septembre 2012 faute de subventions.

Fig.7. Vue sur le péribole et les assises de blocs de marbre
Source: http://www.archaiologia.gr/wp-content/uploads/2012/10/Perivolos_Amfipoli_EN_new.jpg

Le site d'Amphipolis est vaste et la région a connu plusieurs occupations d'origines différentes depuis le néolithique. Les vestiges les plus complets qu'on trouve aujourd'hui sur le site correspondent pour la plupart à la période byzantine. Cependant, de nombreux témoignages archéologiques datant des périodes classique et hellénistique sont visibles de nos jours. Les vestiges monumentaux de quelques tronçons de l'enceinte de Hagnon et les restes du pont nord en bois rappellent l'importance stratégique de la région. Le lion d'Amphipolis est une autre illustration de la grandeur passée de la ville.

Des nécropoles et des sanctuaires ont été mis au jour aux alentours d'Amphipolis, par exemple le site de la colline de Kasta dont les fouilles ont révélé une partie d'un grand péribole en blocs de marbre. Nous pouvons encore citer les vestiges bien conservés d'un gymnase au titre des témoignages des époques classique et hellénistique. Un théâtre a été localisé et identifié à proximité du gymnase mais n'a pas encore fait l'objet de fouilles.

Bibliographie

LAZARIDIS D., « Architecture et société dans la colonie athénienne d'Amphipolis », in: *Architecture et société. De l'archaïsme grec à la fin de la République. Actes du Colloque international organisé par le Centre national de la recherche scientifique et l'Ecole française de Rome*, Publications de l'Ecole Française de Rome, Rome, 1983, pp. 79-85.

LAZARIDIS D., « La cité grecque d'Amphipolis et son système de défense », in: *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 121^{ème} année, N. 1, 1977, pp. 194-214.

ROGER J., « Le Monument au lion d'Amphipolis », in: *Bulletin de correspondance hellénique*, volume 63, 1939, pp. 4-42.

Philippe et la *via Egnatia*

Roxane Tharin

Philippe

La cité de Philippe (Fig.1) fut fondée en 356 av. J.-C. par Philippe II de Macédoine, à la demande des Grecs de Krénides qui rencontraient des tensions avec les populations thraces voisines, mais également pour des raisons militaires.¹¹⁰ En effet, la cité occupe un emplacement stratégique, lui donnant un rôle important dans les relations entre Macédoine et Thrace. Elle est positionnée dans la zone la plus étroite entre les montagnes et les marais, et de ce fait la route qui la traverse d'est en ouest et qui constitue sa *decumanus maximus* est le seul moyen de passage. Ainsi, le fait de ne pas pouvoir contourner Philippe donne à la cité le moyen d'avoir un contrôle constant sur la circulation routière. Elle se situe également à proximité des mines d'or et d'argent du Mont Pangée, ce qui lui vaudra plusieurs siècles de prospérité. Ces conditions lui donnent rapidement le statut de forteresse et la ville est dotée d'une enceinte qui sera réutilisée jusqu'à l'époque byzantine. De la période grecque de la cité datent également le château situé sur l'acropole, le théâtre et un peu plus tardivement, un *hérôon*.

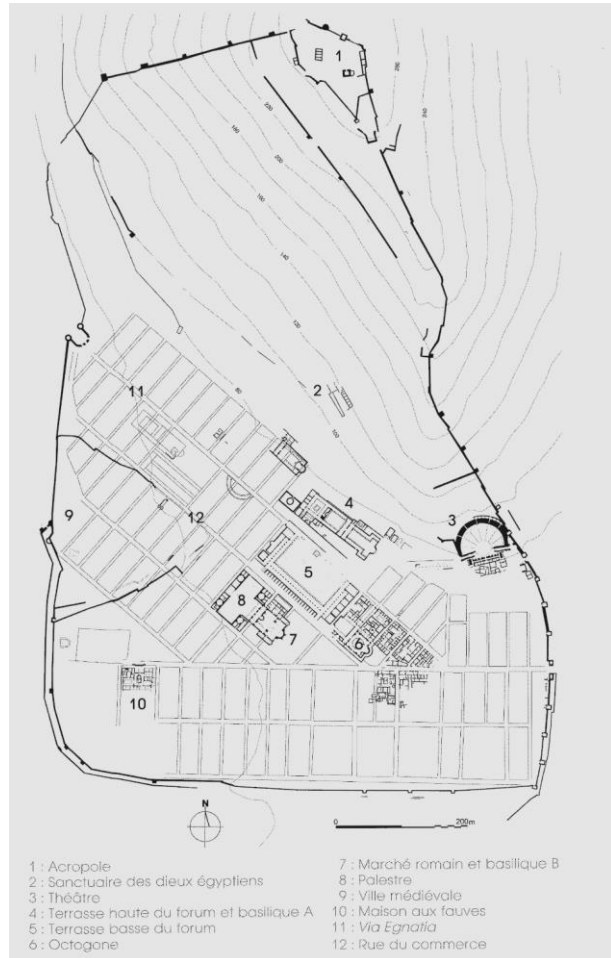


Figure 1 : Plan de Philippe ; SEVE et WEBER, 2012.

L'enceinte a fait l'objet de reconstructions, notamment au Bas-Empire, rendant difficile l'observation de son état primitif. Elle comportait deux portes principales, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, qui donnaient sur la voie de passage. La forteresse située sur l'acropole a également été remplacée par des constructions plus récentes, datant cette fois-ci de l'époque byzantine. L'*hérôon*, dont le *téménos* était entouré d'une clôture, recouvre une chambre funéraire voûtée contenant le squelette d'un certain Euèphénès, fils d'Exèkéstos. Il est probable que cet *hérôon* signale la présence de l'agora. Le théâtre, ayant subi quelques remaniements durant l'époque romaine, constitue un des seuls monuments publics grecs de Philippe retrouvés. L'étude des vestiges de la cité grecque nous montrent donc que durant cette période, son rôle était essentiellement militaire.

¹¹⁰ SEVE, 2000, p. 190.

Dans le troisième quart du II^e siècle av. J.-C., une importante voie romaine est construite : la *via Egnatia*. En 42 av. J.-C., la bataille qui marqua la fin de la République eut lieu à cet endroit, opposant les Républicains avec Brutus et Cassius aux armées d'Octavien. À l'issue de cet affrontement, Philippes devient une colonie romaine.¹¹¹ Les débuts de la colonie sont marqués par l'installation d'une population italienne, entraînant quelques bouleversements politiques et sociaux. Des thermes sont construits à proximité de l'agora grecque, ainsi qu'un forum.

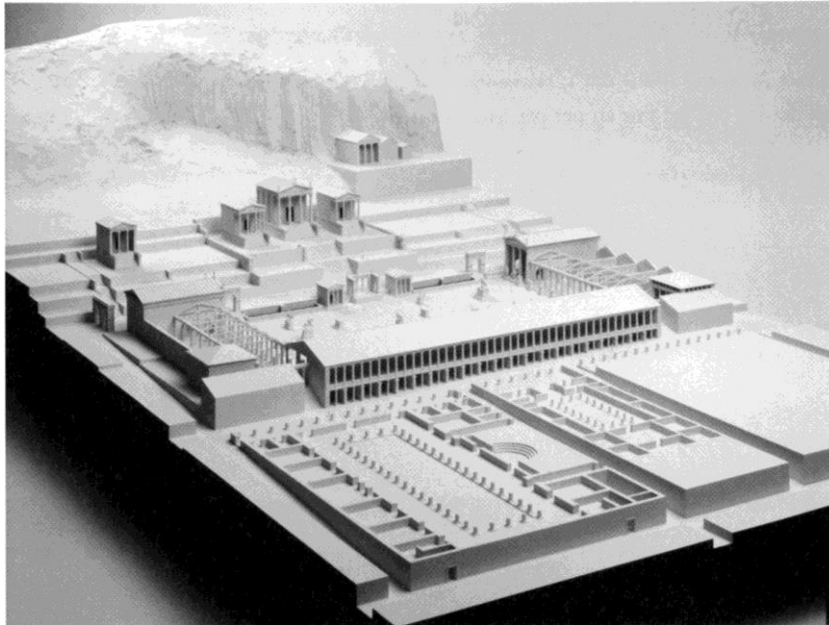


Figure 2 : Maquette du forum de la ville romaine ; SEVE et WEBER, 2012, p. 90.

Ce dernier se trouve à l'emplacement d'un ancien quartier d'habitations. La place, formant un ensemble clos pourvu de portes monumentales, est traversée par la *via Egnatia*, qui marque la limite entre la terrasse haute au nord, qui constitue la zone sacrée et la terrasse basse au sud, servant de marché et de lieu civique (fig.2). Le forum connaît plusieurs phases de construction lors desquelles l'ancien état est parfois entièrement démoli.¹¹² La seconde phase est la mieux connue. Elle correspond à une période où l'ensemble de la ville fait l'objet d'importants réaménagements, dans le troisième quart du II^e siècle. En effet, c'est à cette époque que la cité est la plus prospère. Le rôle de la cité romaine a changé par rapport à celui de la cité grecque : il n'est plus militaire mais essentiellement agricole.

La phase qui suit la période romaine de Philippes est sa période paléochrétienne, allant du IV^e au VI^e siècle.¹¹³ Un événement marquant qui s'était produit durant l'époque romaine doit d'ailleurs être pris en compte : en 49 ap. J.-C., la cité avait reçu la visite de l'apôtre Paul, qui y fonda la première communauté chrétienne d'Europe. Ce changement se traduit dans l'urbanisme, avec la construction de plusieurs églises. Les transformations urbaines sont graduelles et se reflètent surtout dans le centre urbain de Philippes.

¹¹¹ COLLART, 1937, pp. 191-219.

¹¹² SEVE et WEBER, 2012, pp. 11-27.

¹¹³ SEVE, 2000, p. 197.

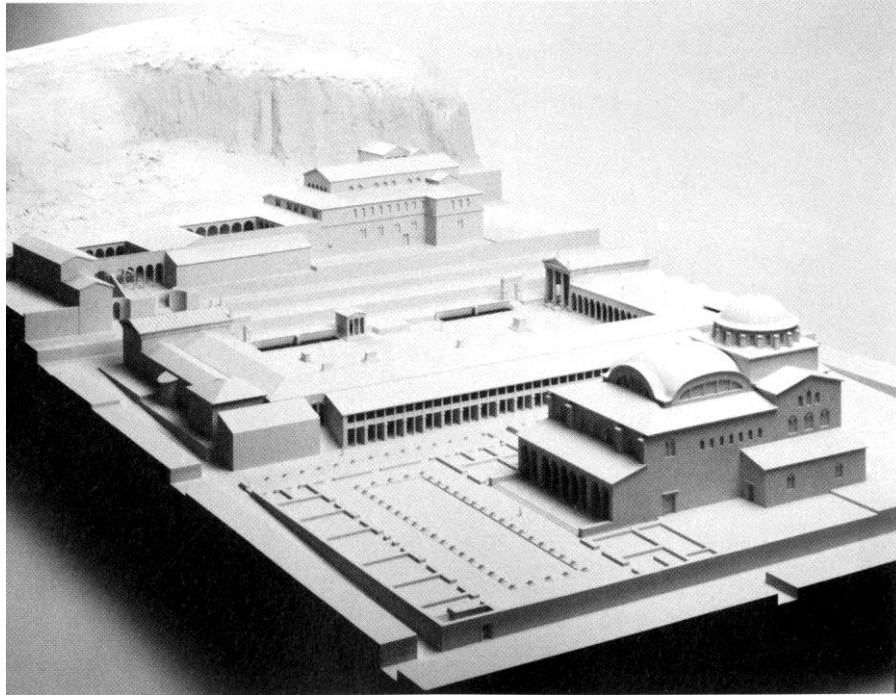


Figure 3 : Maquette du forum de la ville proto-byzantine ; SEVE et WEBER, 2012, p. 90.

Dès le II^e siècle, le théâtre est remanié pour accueillir des spectacles de chasse, très appréciés pendant le Bas-Empire. C'est à la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle que s'opèrent des changements importants : un établissement thermal est construit à l'emplacement de la terrasse haute du forum, qui constituait auparavant l'espace sacré. La place basse est également modifiée et le forum est à présent clairement divisé en deux parties. Ces siècles sont également marqués par la multiplication des églises, dont la plus ancienne se situe à l'est du forum (Fig.3). Une inscription avec la mention de l'évêque Porphyrios permet de la dater de 343. Cet édifice a une grande importance dans l'histoire du christianisme en Grèce, car il s'agit d'un des plus anciens lieux de culte datés. Il se situe au cœur de la ville, fait qui n'est pas habituel pour les premières églises, qui sont fréquemment placées dans les zones péri-urbaines, au sein des nécropoles. D'abord simple chapelle, le bâtiment est ensuite remplacé en 400 par une église imposante couverte d'une coupole, qui porte le nom d'Octogone. Cette église est considérée par de nombreux archéologues comme la cathédrale de Philippes. Durant cette période est également construit le quartier épiscopal, qui modifie profondément le schéma urbain de la ville. Lors de la Philippes paléochrétienne, les quartiers d'habitations sont plus nombreux et mieux connus que pendant les phases grecques et romaines, car ils ont fait l'objet de fouilles plus poussées.

En 620, la ville est frappée par un tremblement de terre qui détruira la plupart des églises. Ces dernières ne seront pas reconstruites. De nombreux quartiers d'habitations sont également abandonnés. Le forum est réutilisé de manière totalement différente, notamment avec la transformation de certains bâtiments en écuries, tandis que les blocs de marbre de certaines zones détruites sont exploités pour d'autres usages, comme l'alimentation d'un four à chaux nouvellement construit. Cette période marque le début d'un abandon progressif de la cité, pouvant être lié d'une part aux invasions slaves de 619 et d'autre part au rôle fortement diminué de la *via Egnatia*. À partir de là, on ne peut plus qualifier Philippes de véritable ville car la rareté de ses zones d'habitation la rapproche plus d'un village.

Cependant, les vestiges archéologiques, en particulier les lieux de culte, prouvent que l'occupation humaine se poursuit tout de même jusqu'au IXe siècle. Des petites chapelles sont aménagées dans les ruines de certaines églises et les cimetières sont déplacés à l'intérieur des zones d'habitations, phénomène caractérisant l'époque médiévale. La date exacte de l'abandon de la cité n'est pas connue mais on sait qu'elle n'était déjà plus habitée au XVIe siècle. En effet, un voyageur du nom de Pierre Belon s'était rendu à Philippes entre 1546 et 1549 et a laissé une description dans laquelle il ne mentionne que quelques maisons abandonnées.

La *via Egnatia*

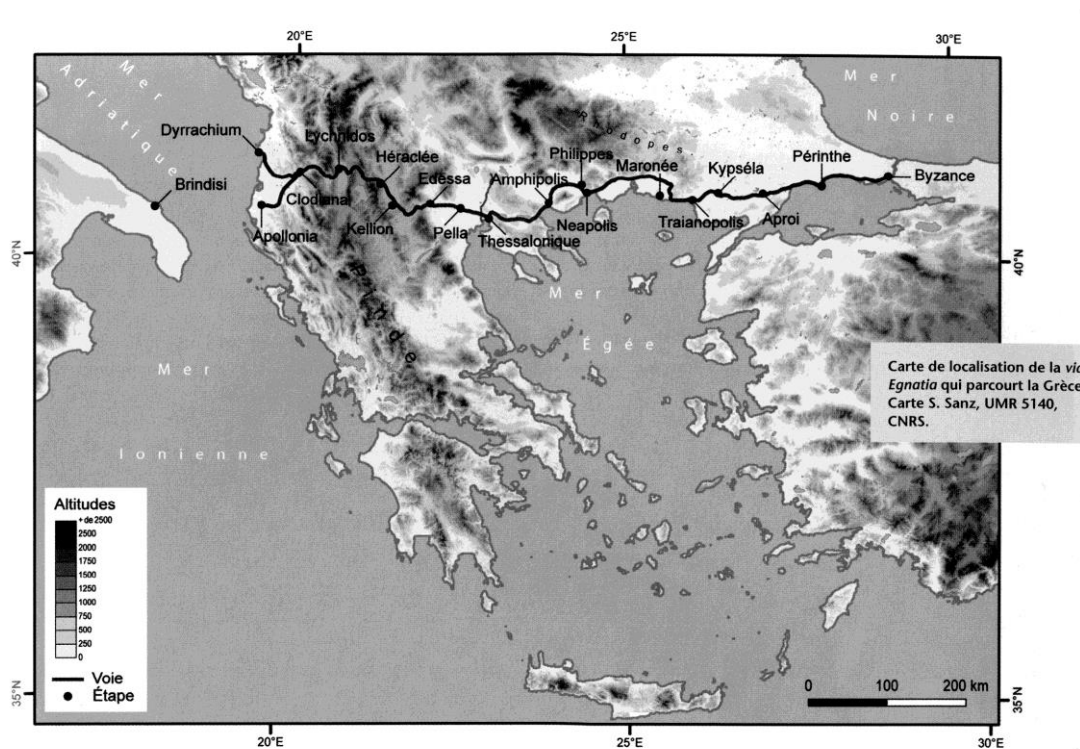


Figure 4 : Carte de localisation de la *via Egnatia* en Grèce ; COLLART, 2011, p. 45.

La *via Egnatia* est une route romaine longue de 1100 kilomètres, partant de la côte adriatique des Balkans et traversant les provinces romaines d'Épire, de Macédoine et de Thrace (Fig. 4).¹¹⁴ Il s'agit de la plus connue de toute la région. À l'ouest, elle partait des ports adriatiques d'Apollonia et de Dyrrachium et se dirigeait vers l'est jusqu'à son point final : Byzance. Son itinéraire passait par Kypséa, sur l'Hébro, où elle traversait des régions montagneuses, comme le Pinde. Elle parcourait ensuite d'importantes agglomérations en Basse-Macédoine, notamment Pella et Thessalonique, ainsi que des villes dynamiques en Macédoine orientale, comme la colonie romaine de Philippes. Elle gagnait également les ports de la côte thrace Maronée et Ainos qui étaient en lien avec l'Asie et le Levant.

La route tire son nom d'un certain Egnatius. Une borne milliaire trouvée près de Thessalonique portant une inscription bilingue grecque et latine nous informe qu'il était proconsul romain de

¹¹⁴ COLLART *et al.*, 2011, pp. 47-50.

Macédoine. Il appartenait à la grande famille romaine des Egnatii et c'est à son initiative que la route fut construite, dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C.

La *via Egnatia* pouvait être considérée comme le prolongement d'itinéraires partant de Rome et avait donc un grand rôle dans la gestion de la partie orientale de la Méditerranée et dans la défense de l'Empire romain. Elle jouait aussi un rôle militaire. C'est notamment par elle que Rome a pu étendre son pouvoir vers l'Asie et c'est sur la *via Egnatia* qu'a eu lieu la bataille de Philippes en 42 av. J.-C. Cicéron va jusqu'à lui attribuer le terme de *via militaris* (*Sur les provinces consulaires*, II, 4). Outre une fonction militaire, la *via Egnatia* avait une fonction administrative. Les magistrats et le courrier officiel y circulaient. Cette voie servait aussi au transport de biens et de personnes, bien que les échanges de marchandises soient beaucoup plus fréquents par voie maritime.

Etat des recherches

Les premières fouilles de la cité de Philippes ont débuté en 1914, dirigées par l'Ecole française d'Athènes, qui les poursuivra jusqu'en 1937. Les recherches se concentrent alors principalement sur le rempart, le forum et le théâtre. Après la seconde guerre mondiale, les fouilles sont reprises par la société archéologique d'Athènes et l'Université de Thessalonique, qui dégagent le quartier épiscopal ainsi que plusieurs basiliques.¹¹⁵. Actuellement, les fouilles sont sous la direction de la Commission nationale du théâtre de Philippes, qui a pour but de mettre en valeur et d'explorer le monument.

Bibliographie

COLLART Paul, *Philippes ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris : De Boccard, 1937.

COLLART Paul *et al.*, « Les voies romaines autour de la Méditerranée », in : *Dossiers d'Archéologie*, n°343, 2011, pp. 47-50.

SEVE Michel, « De la naissance à la mort d'une ville : Philippes en Macédoine (IVe siècle av. J.-C. - VIIe siècle ap. J.-C.) », in : *Histoire urbaine*, n°1, 2000, p. 187-204.

SEVE Michel et WEBER Patrick, « Guide du forum de Philippes », in : *Sites et monuments*, vol. 18, Paris : De Boccard, 2012.

¹¹⁵ SEVE et WEBER, 2012, p. 11.

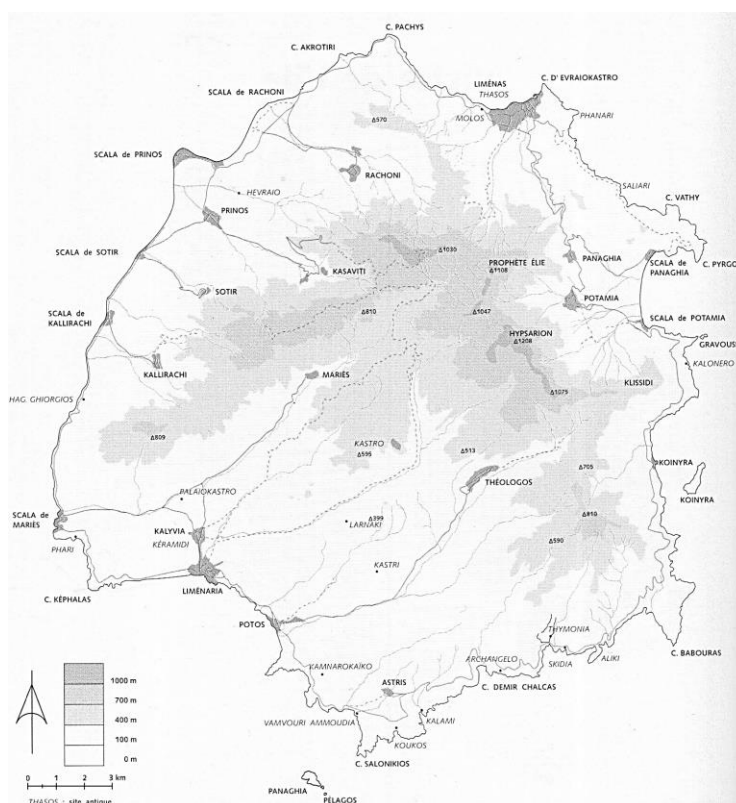
Thasos

Leana Catalfamo

Situation géographique et ressources

Le site de Thasos occupe l'île du même nom, à près de 8 kilomètres de la côte grecque. Couvrant 398 km carrés, sa superficie fait d'elle une île de taille relativement importante de l'archipel grec. Son relief est traversé par la chaîne de l'Hypsarion qui sépare son territoire en deux versants d'aspect très différents. La côte fortement découpée au nord-est permet un mouillage sûr pour les navires que la partie sud-ouest n'offre pas. Cinq sommets dépassent l'altitude de mille mètres, le plus haut étant le Mont Athos.

C'est la richesse de son sous-sol qui contribue dès l'Antiquité à assurer la renommée de l'île. On y trouve en effet des gisements de gneiss gris-vert, des mines d'or et du marbre blanc. Un autre aspect particulier de l'île est l'exubérance de sa couverture végétale. Les forêts étant rares en Grèce, le bois fait également partie des produits exportés. Le climat tempéré qui règne sur l'île permet en effet à des forêts de chênes, de pins, d'oliviers, de platanes et de châtaigniers de pousser, à côté d'un maquis tout aussi varié : romarin, genévrier, origan, thym, etc. Si c'est l'olivier qui fait aujourd'hui vivre l'île, c'est la vigne qui occupait essentiellement les pentes dans l'Antiquité et l'exportation de son vin renforçait encore le rôle économique de Thasos en Mer Egée.



Premières occupations préhistoriques

Quelques traces témoignent d'une occupation humaine dès l'époque paléolithique, alors que l'île était encore rattachée au continent. Des outils ont été retrouvés dans des grottes au sud de l'île (Tsinès, pour une phase d'occupation entre 35'000 et 10'000 ans BP), attestant de l'extraction d'ocre pour cette période. Quelques cabanes datent du Néolithique (Liménaria, Mariès, Kastri) et des stèles anthropomorphes ainsi qu'un habitat fortifié appartiennent à l'âge du Bronze (Potos, Sotir). C'est vers 1300-1100 av. J.-C. environ que les habitants commencent à s'établir en hauteur, où la défense était plus aisée qu'en bordure côtière.

Occupations antiques

Des vases de type macédonien ainsi que des sépultures retrouvés à Larnaki indiquent que des peuplades provenant des Balkans (Thracés) ont occupé l'île avant que les Grecs ne la colonisent. Des demeures sont à nouveau construites près de la mer. Des Phéniciens se sont également établis sur les terres thasiennes, ce dont témoigne un texte d'Hérodote en parlant d'un gisement aurifère qui aurait été exploité par ces colons (VI, 47). La céramique retrouvée correspond à des formes d'inspiration éolienne, lemnienne et thraco-macédonienne et attestent d'une diversité des influences sur l'île. Ce sont cependant à des colons originaires de Paros que l'on doit le développement essentiel des cités de Thasos. Ceux-ci s'établissent dès 680 av. J.-C. sur l'île. Ils occupent d'abord la colline de Thasos (l'antique Liménas), puis occupent rapidement les côtes et fondent les cités de Galepsos, Oesymé, Néapolis, Kavala et Strymé au courant du 7^e s. av. J.-C. C'est à un général nommé Glaucos que ces conquêtes sont attribuées – un monument sera élevé en son honneur sur l'agora de Thasos.

La cité de Thasos à l'époque archaïque

Deux zones d'habitats semblent se développer dans la cité de Thasos : au nord-est (zone de l'Artémision, davantage peuplée) et au sud-ouest (secteur de l'Héracléion). Distantes d'un demi-kilomètre, un chemin reliait les deux secteurs en passant au pied de l'acropole. Les zones sacrées se déterminent assez vite. La divinité poliade semble être Héraclès, dont on retrouve de nombreux reliefs à travers la ville, ainsi que diverses inscriptions remerciant celui-ci pour sa protection. Des travaux entrepris au courant du 6^e s. av. J.-C. agrandissent les sanctuaires et les habitations s'étendent davantage. Les premières constructions monumentales apparaissent, signe du prestige croissant de la cité. Nous savons peu de chose des institutions de la cité de Thasos pour la période archaïque. Quelques familles semblent avoir exercé un rôle particulier au sein de la cité : ce sont les Amphotérides, les Anchialides, les Néophantides, les Phastades, les Péléides et les Priamides. Depuis 550 av. J.-C., on connaît une liste fragmentaire répertoriant les noms des archontes. C'est d'après leur année de règne qu'étaient datées les années. Le « tyran » Symmachos régit la cité à cette époque (milieu du 6^e s. av. J.-C.), comme pour de nombreuses autres villes grecques.

L'exploitation du marbre

Dès le 7^e s. av. J.-C., le marbre est exploité et sert à la production de sculptures (le fin marbre dolomitique, au nord de l'île) ou à la construction (marbre calcitique, plutôt au sud). On connaît pour cette époque la carrière près de l'acropole de Liménas, celle au nord du cap Vathy et celle de la région d'Aliki (la toponymie est moderne, et on ignore le nom antique du site). C'est sur ce dernier site que les vestiges de l'exploitation ancienne sont les plus visibles, avec des marques laissées par les machines de levage et les coins servant au détachement des blocs. Le niveau de la mer ayant remonté depuis lors, l'eau recouvre aujourd'hui une partie de la carrière antique. L'exploitation du site était facile, puisque la presqu'île d'Aliki est composée de ce marbre affleurant. La demande ira en augmentant jusqu'à l'époque romaine et c'est toute la pointe sud-est de la presqu'île qui sera arasée pour satisfaire la demande. Son exploitation perdurera jusqu'au 7^e s. apr. J.-C.

Epoque classique

Le développement de Thasos est inextricablement lié aux relations commerciales de la cité avec les puissances du nord de l'Egée. On retrouve une multitude d'objets (céramique, ivoires, bijoux, bronzes, fibules...) à la provenance variée : Phénicie, Ionie, Rhodes, Macédoine, Phrygie. La cité est riche et dispose d'une flotte de guerre. Divers travaux touchant à l'espace public sont réalisés à cette époque : un rempart circulaire entoure la cité sur près de 4 km (crainte des invasions persiques), un grand temple remplace l'ancien sanctuaire d'Athéna et l'Héracléion est agrandi, deux puits sont construits près de l'Artémision, on crée le passage des théores. Darius, roi des Perses, parvient toutefois à s'emparer de l'île en 492 lors des guerres médiques. Si l'on en croit Hérodote, les Thasiens ne lui offrent aucune résistance (Hérodote, VI 46-47). Après la victoire menée par les Athéniens contre les Perses à Salamine, Thasos adhère à la Ligue de Délos (477 av.) et cela instaure une période relativement faste pour la cité. Suite à des intérêts divergents concernant les gisements miniers, elle se retire toutefois de cette alliance en 465 et Athènes entreprend alors un siège contre la cité. Celui-ci dure deux ans. L'aristocratie modérée initiée à l'époque archaïque prend ainsi fin en 463, lorsque les colons athéniens s'établissent sur l'île. Ce sont eux qui conduisent à une démocratisation des institutions politiques et le nombre d'archontes thasiens passe de trois à un seul. L'île profite de la révolution des « Quatre Cents » à Athènes en 411 qui détourne l'attention portée par la cité attique sur Thasos et elle s'allie à Sparte. En 404, c'est l'ordre lacédémonien de la « décarchie » (dix membres) qui s'installe. Thasos renoue toutefois avec Athènes dès 389 et ils font partie de la seconde confédération athénienne (375). Quand la Macédoine de Philippe II s'impose sur Athènes à Chéronée (338), Thasos change certes d'allégeance, mais elle continue de frapper sa propre monnaie – signe qu'elle n'est pas totalement assujettie aux Macédoniens.

Le commerce du vin

Dès l'époque classique, c'est le commerce du vin qui enrichit particulièrement la cité. Ses louanges sont faites à Athènes (Aristophane, Hermippos, Athénée) comme à Rome (Plutarque, Virgile). Noir et à la forte teneur en alcool (18° ?), le vin de Thasos était coupé d'eau avant d'être consommé. Du miel et de l'orge y étaient parfois ajoutés. On exportait également le vinaigre. Considéré comme étant un produit de luxe, les critiques antiques le placent en deuxième position derrière le vin de Chios. L'importance de ce marché conduit à l'élaboration de lois réglementant le commerce du vin, les premières connues à ce sujet. Datés du 5^e s. av. J.-C., ces textes défendent l'économie insulaire en imposant par exemple la vente du vin en *pithoi* ou en interdisant aux armateurs thasiens de livrer du vin étranger dans la région allant de Thasos au Mont Athos, en Chalcidique.

Le vin était livré dans des amphores spécifiques (panse pithoïde) à la capacité allant de 7 à 30 litres. Un timbre était appliqué par les potiers sur les amphores. On connaît aujourd'hui plus de 15'000 types de timbres différents. C'est grâce à ces motifs que l'on a pu déterminer l'extension du commerce vinicole de Thasos, essentiellement vers le nord à ses débuts (Macédoine, Thrace, colonies du Pont-Euxin), puis en direction d'Athènes, de Délos, d'Alexandrie et quelquefois même jusqu'en Asie (Suse et Kaboul).

Epoques hellénistique et romaine

Au courant du 4^e et 3^e s. av. J.-C., l'agora est réaménagée et de nouveaux bâtiments en marbre

sont construits. C'est un système démocratique modéré qui est alors en place sur l'île. La vie culturelle est brillante et l'économie est florissante, notamment grâce au commerce du vin. L'enceinte est renforcée afin d'améliorer la sécurité de la cité.

Thasos tombe brièvement sous le joug de Philippe V de Macédoine (202), mais les Romains rendent son indépendance à l'île. Thasos devient ainsi l'alliée de Rome au courant du 2^e s. av. J.-C., quand s'effondre la Macédoine. Le Sénat romain attribue les îles de Skiathos et Péparéthos (actuelle Skopélos, dans les Sporades – c'est sous la République qu'Antoine avait attribué ces îles à Athènes) à Thasos, après que celle-ci lui soit restée fidèle lors de l'affrontement des Romains contre Mithridate, roi du Pont (80). Plusieurs notables partent alors à Rome et servent là d'ambassadeurs au nom des autres cités d'Egée. Le culte de l'empereur se développe dans l'île sous l'Empire et les constructions s'adaptent pour accueillir de nouveaux divertissements (le théâtre notamment, afin de permettre les combats de gladiateurs).

Epoques paléochrétienne et moderne

L'histoire de Thasos suit ensuite un cours mouvementé et l'île perd progressivement de son importance au sein de l'Egée. Ce sont les Hérules, un peuple d'origine germanique qui détruisent les premiers une partie de la cité, au 3^e s. de notre ère. Thasos se reconstruit cependant, et des basiliques sont érigées à l'arrivée du christianisme. Le marbre continue d'être exploité – le matériau figure même dans l'Edit du maximum édicté par Dioclétien au courant du 4^e s. Les invasions slaves du 7^e s. provoquent également de gros dégâts sur l'île. On peine toutefois à définir ensuite l'histoire suivie par Thasos ; elle semble avoir été sous obédience byzantine au 13^e s., puis de grandes familles italiennes contribuent à restaurer la prospérité de l'île pour quelques années (les Gattilusi notamment, une famille originaire de Gênes). Ce sont eux qui font construire les tours de l'acropole. En guerre contre les Génois, les Vénitiens attaqueront Thasos et déporteront une grande partie de sa population à Constantinople. Au 15^e s., l'île est une possession turque et elle est progressivement repeuplée (en 1707, sa population est estimée à environ 8000 personnes par un voyageur, R. P. Braconnier). La piraterie menaçant l'Egée au courant des 17^e et 18^e s., les villages seront établis plus en hauteur. Les Russes occupent également l'île au courant du 18^e s. et entreprennent des coupes massives de bois. A leur départ, c'est le sultan ottoman qui reprend possession des lieux, puis il cède l'île aux Egyptiens en 1813, en guise de remerciement envers le vice-roi Méhémet Ali, après qu'il y ait trouvé refuge (on l'accusait de meurtre) et qu'il ait contribué à en développer les institutions politiques. Le nombre d'habitants a passablement décliné depuis lors, et sa population avoisine les 2500 âmes seulement, aux dires d'un autre voyageur (Ernest Cousinéry) en 1837. L'insurrection grecque de 1821 offre un bref répit à Thasos, mais c'est seulement en 1912 que l'amiral Paul Koundouriotis met fin à l'emprise de l'Empire ottoman sur l'île et en fait désormais un territoire grec. L'exploitation du marbre reprend au courant du 20^e s. et grâce au tourisme, l'île sort du marasme dans lequel les derniers siècles l'avaient plongé.

Les fouilles

Plusieurs voyageurs se rendent à Thasos et contribuent depuis le Moyen-Âge à la relation de son histoire. De premiers sondages sont entrepris dès 1863 par le français E. Müller (Liménas et Alikí). Erudits anglais et allemands s'intéressent également aux vestiges antiques qui parsèment l'île. C'est en 1911 que l'Ecole française d'Athènes entreprend les premières fouilles sur l'île,

peu après qu'une partie de la flotte française d'Orient ait établi une base à Thasos. Les sanctuaires d'Héraclès et de Poséidon sont parmi les premiers monuments à être fouillés, puis l'agora sera dégagée (1948-1955) ainsi que l'Artémision (dès 1957). Le développement du tourisme implique de nouvelles constructions modernes et diverses fouilles seront menées en urgence afin de protéger le patrimoine de l'île. Les recherches se poursuivent toujours aujourd'hui, en lien avec le Service archéologique grec de Kavala. C'est grâce à cette coopération qu'une monographie comprenant actuellement dix-huit volumes et portant sur l'histoire de l'île et de la cité de Thasos a pu être publiée dès 1944.

Principaux vestiges de la cité de Thasos

Les plus anciens vestiges découverts à Thasos sont ceux du quartier du théâtre (secteur de la porte d'Hermès, de l'Artémision et du Dionysion).

Ports – Deux ports desservaient la cité. Une môle d'une dizaine de mètres permettait aux bateaux d'amarrer sans risques sur l'île, probablement construite au 5^e s. av. J.-C. Divers abris à bateaux (*neôria*) ont été repérés grâce à des fouilles subaquatiques dans l'angle nord du port fermé. Elles servaient probablement à accueillir les trières de guerre de la cité. Des tours rondes ont renforcé la sécurité du lieu dès le 4^e s. av. J.-C.

Agora – C'est également à ce moment que s'organise l'espace de l'agora, avec des colonnades bordant la place et la construction d'un système d'adduction de l'eau en surface et sous le sol (égouts). Au nord de l'agora se trouvait un sanctuaire dédié à Zeus (Zeus Agoraios Thasios), délimité par une balustrade et construit au 4^e s. av. J.-C. L'enceinte circulaire adjacente est en revanche construite plus tardivement, probablement entre le 3^e et 2^e s. av. J.-C. A proximité de ces deux bâtiments, un édifice à *paraskénia* nous a livré la liste des premiers magistrats de la cité, les archontes. La bâtisse est malheureusement détruite au 5^e s. de notre ère et ses matériaux serviront à la construction d'une basilique paléochrétienne, tout au nord de l'agora. Divers autres édifices cultuels et commémoratifs occupaient également cet espace.

Odéon – Partiellement recouvert par la route moderne, l'édifice n'est que partiellement connu. Tourné vers le nord, l'édifice présente des caractéristiques grecques (*orchestra*) dues à sa construction au 4^e s. mais également romaines (murs en *opus caementicium*) en raison des remaniements du 2^e s. av. J.-C.

La construction touche à la **rue principale** de l'époque antique, dont on observe toujours le dallage de marbre sur une cinquantaine de mètres. On distingue également les fondations de quelques habitations paléochrétiennes. Autour de la **cour dite « aux cents dalles »** (aujourd'hui disparues) se trouvait une colonnade ionique dont il reste quelques vestiges.

Artémision – La construction de ce sanctuaire accueillant les malades a nécessité l'aménagement de terrasses artificielles. On ignore encore la délimitation exacte de celui-ci. Des propylées, construits au 4^e s. av. J.-C., menaient à la terrasse supérieure où on distingue toujours les soubassements d'un grand autel rectangulaire.

Dionysion – Le sanctuaire de Dionysos se trouve une centaine de mètres au nord du passage des

théores, qui reliait la partie sud et nord de la cité. Son mur de péribole est construit au 4^e s. av. J.-C. Deux entrées permettaient l'accès au temple prostyle. La statue de Dionysos, maître du théâtre, était accompagnée de celles de la Tragédie, de la Comédie, du Dithyrambe et du Nocturne, dont plusieurs fragments sont aujourd'hui visibles au musée de Thasos.

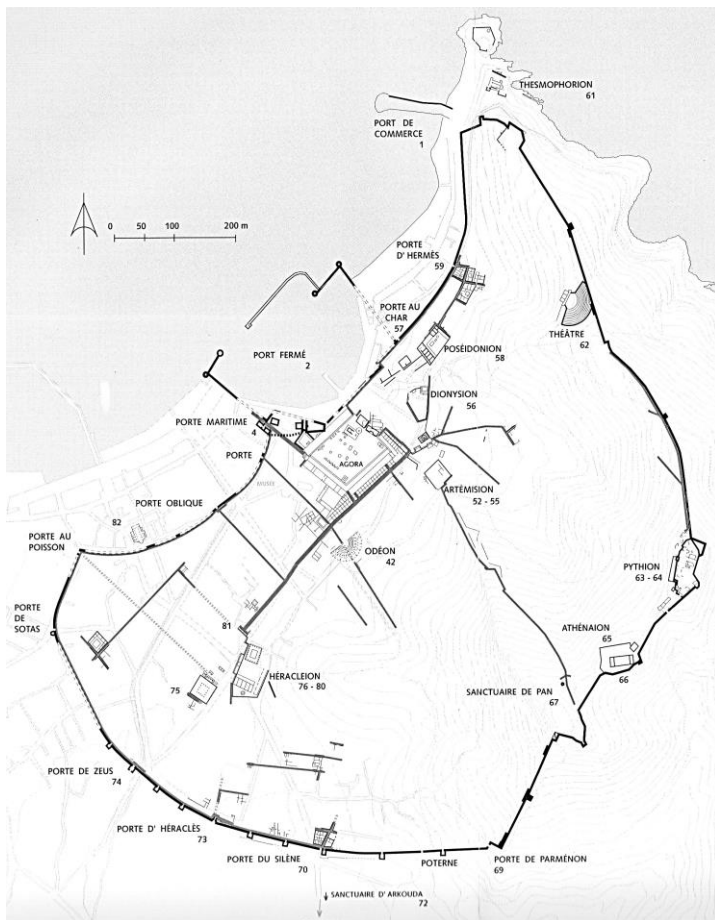
Poséidonion – C'est près du port que se trouve ce sanctuaire d'époque classique (fin 4^e s.). On n'en distingue actuellement plus que la partie ouest. Des salles de banquets permettant d'accueillir onze convives chacune se situent au sud de l'espace sacré. C'est dans la cour qu'ont été trouvées les fondations de l'autel (3,40 x 2,10 m). Poséidon semble n'avoir pas été la seule divinité honorée en ce lieu, puisqu'une statuette représentant Amphitrite sur un dauphin y a été également trouvée. Près du sanctuaire se trouve la « **porte aux chars** », dont l'appellation est due à la figuration en relief d'une jeune femme (Artémis ?) guidant un char à deux chevaux, comme on peut toujours l'observer aujourd'hui. A 150 mètres plus au nord, la « **porte d'Hermès** » (deux aménagements, au 5^e s. et au 4^e s. av. J.-C.) mène à tout un quartier d'habitation occupé dès le 7^e s. av. J.-C. Un relief nous montre une figure masculine (Hermès ?) marchant en compagnie de trois figures féminines, peut-être les Charites, des formes personnifiant de la vie dans sa plénitude : beauté, créativité, fécondité.

Acropole – C'est le sanctuaire d'Apollon Pithion qui domine la ville, délimité par un rempart. Les constructions postérieures (dont une citadelle byzantine) feront disparaître les voies d'accès à ce premier sanctuaire. Le sanctuaire de l'Athénaion (6^e s.) occupe le deuxième sommet de l'acropole. Sur la pente se trouve le modeste sanctuaire dédié à Pan, occupant une niche taillée dans la roche.

La porte du Silène – La porte au sud de la ville montre un Silène en bas-relief de 2,40 mètres de haut qui marche vers la ville. C'est la plus haute figure en relief connue pour le monde grec. Il protège une niche dans laquelle le passant pouvait déposer une offrande. Cette figure mythologique – Silène est le père adoptif de Dionysos – souligne l'importance du culte rendu à ce dernier dans la cité. Un quartier d'habitation précède cette porte, organisé en îlots. Les **portes d'Héraclès** et de **Zeus** portent également des bas-reliefs sur le seuil. Une tour de près de 10 m protégeait la porte de Zeus.

Héracléion – Héraclès était visiblement l'un des principaux dieux de la cité, comme en attestent le nombre de représentations de celui-ci sur les monnaies thasiennes. La majeure partie du sanctuaire a été mis au jour par les fouilles, bien que la route moderne nous dissimule une partie de ses ruines. Au milieu de l'esplanade centrale, pavée de marbre, se trouvent les fondations de l'autel antique (10 x 5,70 m). Le temple lui-même se trouve au nord, sur une terrasse. L'édifice du 5^e s. av. J.-C. (9,13 x 12,45 m) sera entouré d'une colonnade à la période hellénistique et agrandi (20,07 x 23,39 m). A l'est de l'esplanade, se trouve une galerie de près de 50 m avec de remarquables décors sculptés du 5^e s. av. J.-C., tandis que des bâtiments communautaires occupent le sud de la cour centrale. Ce dernier édifice était initialement divisé en trois parties (6^e s. av. J.-C.), et c'est au 5^e s. av. J.-C. qu'il sera remanié et divisé en cinq chambres servant probablement lors des banquets. Une cour avec un puits prolonge l'infrastructure au sud. Un arc monumental (**arc de Caracalla**, très détruit) se trouvait à l'extrémité nord de la rue. Bâti au

courant du 2^e s. av. J.-C., il mesurait probablement près de 10 m de haut.



Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1990, in: *Bulletin de correspondance hellénique*, volume 115, livraison 2, 1991, p. 920.

BON 1932 : A. BON, « L'île de Thasos, étude de géographie comparée ancienne et moderne », *Annales de Géographie*, tome 41, n° 231, 1932, pp. 269-286.

GARLAN 1988 : Yvon GARLAN, *Vin et amphores de Thasos*, Athènes : Ecole française d'Athènes, Paris : Diff. De Boccard, 1988, 34 p.

GRANDJEAN *et al.* 2000 : Yves GRANDJEAN, François SALVIAT (dir.), *Guide de Thasos*, Athènes : Ecole française d'Athènes (2^e éd.), 2000, 330 p.

Carte 1 : île de Thasos (GRANDJEAN *et al.* 2000, p. 154).

Carte 2 : plan de la cité de Thasos (GRANDJEAN *et al.* 2000, p. 50).

La communauté juive de Salonique et le génocide

Jean-Pierre Schneider

Je soumetts à votre réflexion un texte; j'ajoute une brève bibliographie. Je développerai le sujet lors de la visite de Salonique...

1. Extraits de l'excellent article de Wikipedia «Histoire des Juifs à Salonique», légèrement modifiés (Site: http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_Juifs_à_Salonique):

Histoire des Juifs à Salonique

La ville de Thessalonique, anciennement Salonique, a abrité jusqu'à la Seconde Guerre mondiale une très importante communauté juive d'origine sépharade. C'est le seul exemple connu d'une ville de diaspora de cette taille ayant conservé une majorité juive pendant plusieurs siècles. Arrivés pour la plupart à la suite de l'expulsion des Juifs d'Espagne de 1492, les Juifs sont indissociablement liés à l'histoire de Thessalonique, et le rayonnement de cette communauté tant au plan culturel qu'économique s'est fait sentir sur tout le monde sépharade. La communauté a connu un âge d'or au XVI^e siècle puis un déclin relatif jusqu'au milieu du XIX^e siècle, époque à partir de laquelle elle a entrepris une importante modernisation aussi bien économique que culturelle. L'histoire des Juifs à Salonique a ensuite pris un cours tragique à la suite de l'application de la «Solution finale» par le régime nazi qui s'est traduite par l'élimination physique de l'immense majorité des membres de la communauté.

Les premiers Juifs

On sait qu'il y eut une présence juive à Thessalonique dès l'Antiquité comme l'atteste l'épître aux Thessaloniens de Paul de Tarse destinée aux Juifs hellénisés de cette cité. En 1170, Benjamin de Tudèle dénombre 500 Juifs à Salonique. Dans les siècles suivants vinrent s'ajouter à cette communauté romaniote (c'est-à-dire de langue grecque) quelques italiotes et ashkénazes. Il y a donc eu une présence juive durant la période byzantine mais celle-ci est restée minimale et n'a pratiquement laissé aucune trace. Le lieu d'établissement des premiers Juifs dans la ville n'est d'ailleurs pas connu avec certitude.

Au début de la domination ottomane sur Salonique à partir de 1430, les Juifs restèrent très peu nombreux. Les Ottomans avaient pour habitude d'effectuer des transferts de populations à l'intérieur de l'empire au gré des conquêtes militaires et, à la suite de la prise de Constantinople en 1453, le pouvoir ottoman obligea les Juifs des communautés des Balkans et d'Anatolie à venir repeupler la nouvelle capitale de l'Empire rebaptisée Istanbul. En conséquence de ces mesures, Salonique fut vidée de sa population juive comme en témoigne le recensement ottoman de 1478 qui n'y dénombre aucun Juif.

Arrivée des Juifs sépharades

Ce n'est qu'après l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492, à la suite du décret d'Alhambra, que Salonique devint progressivement un foyer d'accueil pour de nombreux Juifs en provenance d'Espagne soit directement, soit après un passage par le Portugal ou par l'Italie du Sud, pays qui adoptèrent aussi ultérieurement des arrêts d'expulsion. En effet, l'Empire ottoman se référant à la législation musulmane sur les gens du Livre (en arabe *ahl al-kitâb*) qui accordait une protection aux chrétiens et Juifs soumis au statut de *dhimmi* accepta et même encouragea l'installation sur son territoire des Juifs touchés par les décrets d'expulsion.

Les premiers Sépharades arrivèrent dès 1492 en provenance de Majorque. Ils étaient des «repentants» revenus au judaïsme après leur conversion forcée au catholicisme. En 1493, des Castellans et des Siciliens les rejoignirent puis, les années suivantes, d'autres Juifs issus de ses contrées vinrent mais aussi des Aragonais, des Valenciens, des Calabrais, des Vénitiens, des Apuliens, des Provençaux et des Napolitains. Plus tard, entre 1540 et 1560, ce fut au tour des Portugais de chercher refuge à Salonique à la suite de la politique de persécution des marranes de ce pays (juifs convertis au catholicisme, mais resté secrètement fidèles au judaïsme). En plus de ces sépharades, arrivèrent quelques ashkénazes originaires d'Autriche, de Transylvanie et de Hongrie, parfois transférés de force lors de "sürgün" (politique de déplacement de population), suite de la conquête de ces terres par Soliman le Magnifique, à partir de 1526. En 1519, les Juifs représentaient déjà 56 % des habitants et en 1613, 68 %.

La Jérusalem des Balkans

La particularité des Juifs saloniciens était qu'ils occupaient toutes les niches économiques, n'étant pas cantonnés à quelques secteurs comme c'était le cas là où les Juifs étaient minoritaires. On les retrouvait donc à tous les niveaux de l'échelle sociale, du portefaix jusqu'au grand négociant.

Mais la grande affaire des Juifs était la filature de la laine. Ils importèrent les techniques d'Espagne où cet artisanat était très développé. Seule la laine, plus grossière, différait à Salonique. La communauté prit très vite des décisions s'appliquant à toutes les congrégations pour réglementer cette industrie: ainsi il était interdit sous peine d'excommunication (*kherem*) d'exporter la laine et l'indigo à moins de trois jours de route de la ville. Les draps, couvertures et tapis saloniciens acquirent très vite une grande notoriété et étaient exportés dans tout l'Empire, d'Istanbul à Alexandrie en passant par Smyrne et l'industrie se diffusa dans toutes les localités proches du golfe Thermaïque. Cette activité devint même une affaire d'État quand le sultan décida de vêtir les troupes de janissaires de lainages saloniciens chauds et imperméables. Des dispositions furent alors prises pour protéger l'approvisionnement. Ainsi un *firman* (décret impérial) de 1576 obligeait les éleveurs de moutons à fournir en exclusivité leur laine aux Juifs tant que ceux-ci n'avaient pas acquis la quantité de laine nécessaire au filage des commandes de la Sublime Porte. D'autres dispositions règlementaient strictement les types de lainage à produire, les normes de production et les délais. Des tonnes de lainages étaient transportées à Istanbul par bateau, à dos de chameau et de cheval puis étaient solennellement distribuées aux corps de janissaires à l'approche de l'hiver. Vers 1578, il fut décidé par les deux parties que l'approvisionnement en drap servirait de redevance au trésor de l'État et remplacerait le paiement en espèces, choix qui allait par la suite se révéler très néfaste pour les Juifs.

Déclin

Le flux de migrants venant de la péninsule ibérique s'était peu à peu tari, ces derniers préférant à Salonique les villes d'Europe occidentale telles Londres, Amsterdam ou Bordeaux. Ce phénomène entraîna un éloignement progressif des Juifs sépharades ottomans de l'Occident. Alors qu'ils avaient à leur arrivée introduit de nombreuses technologies européennes, y compris l'imprimerie, ils devinrent de moins en moins compétitifs face aux autres groupes ethnico-religieux. Les médecins et traducteurs juifs autrefois réputés furent peu à peu supplantés par leurs homologues chrétiens, principalement Grecs et Arméniens. Dans le monde du négoce, les chrétiens occidentaux prirent le dessus sur les Juifs, bénéficiant de la protection des puissances occidentales par le truchement des instances consulaires et Salonique perdit sa place de premier plan à la suite de l'effacement progressif de Venise, sa partenaire commerciale, et à la montée en puissance du port de Smyrne. De plus, les Juifs comme le reste des *dhimmis* (alliés non musulmans) eurent à subir le contrecoup des défaites successives de l'Empire face à l'Occident. La ville stratégiquement placée sur la route des armées eût à subir à plusieurs reprises les repréailles des janissaires contre les infidèles. Il y eut durant tout le XVII^e siècle une migration des Juifs de Salonique vers Istanbul, Eretz Israel et surtout Smyrne qui commençait à se développer à cette époque. La peste, ainsi que d'autres épidémies telles le choléra qui toucha Salonique à partir de 1823, contribuèrent aussi à l'affaiblissement de Salonique et de sa communauté juive.

De plus, les produits occidentaux, qui commencèrent à toucher massivement l'Orient à partir du milieu du XIX^e siècle, portèrent un rude coup à l'économie salonicienne et notamment à la draperie juive. Les janissaires finirent par préférer aux lainages de Salonique, dont la qualité n'avait cessé de se détériorer, les «londrins» provençaux, revendant à bas prix les lots qui leur étaient attribués par l'État. Ceci conduisit le grand vizir à ne plus faire acquitter par les Juifs qu'une moitié de leurs impôts sous forme de draps, le reste étant perçu en espèces. La production déclina alors rapidement et cessa complètement lors de l'abolition du corps des janissaires en 1826.

Renouveau

Les Juifs de Salonique connurent à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle une véritable renaissance. La régénération vint des Juifs francs, les *Frankos*, c'est-à-dire les Juifs venus à cette époque des pays catholiques et plus particulièrement les Juifs de Livourne en Italie. Elle s'inscrit dans un contexte général d'ouverture des Balkans au modernisme occidental qui draina vers le monde ottoman techniques et idées nouvelles.

À Salonique, les Juifs occupaient toute l'échelle sociale, du riche entrepreneur à l'humble vendeur de limonade. Salonique connut à partir des années 1880 un important processus d'industrialisation qui en fit le poumon économique d'un Empire sur le déclin. Les entrepreneurs à l'origine de ce processus étaient majoritairement juifs, cas unique dans le monde ottoman, puisque dans les autres grandes villes, l'industrialisation fut principalement le fait d'autres groupes ethnico-religieux. La famille des Allatini forma le fer de lance de l'entrepreneuriat juif: ceux-ci mirent en place plusieurs industries, établissant minoteries (fabriques de farines) et autres industries alimentaires, briqueteries, usines de transformation du tabac. Plusieurs négociants soutinrent l'introduction d'une grande industrie du drap, activité auparavant pratiquée au sein d'un système de production artisanal. Cette industrialisation conduisit à la prolétarianisation d'un grand nombre de Saloniciens toutes confessions confondues, ce qui se traduisit par l'apparition d'une importante classe ouvrière juive.

Les entrepreneurs employaient la main d'œuvre sans distinction de religion ou d'ethnie contrairement à ce qui se faisait ailleurs dans l'Empire ottoman, ce qui contribua à l'émergence de mouvements ouvriers non ethniques bien que marqués par la suite par les questions nationales.

Militantisme politique et social

L'irruption de la modernité se traduit aussi par l'influence croissante de nouvelles idées politiques en provenance d'Europe occidentale. Les Juifs ne restèrent pas indifférents à cette agitation politique et en devinrent des acteurs importants. La révolution Jeunes-Turcs de 1908 qui avait ses bases à Salonique proclama la monarchie constitutionnelle et véhicula le concept de l'Ottomanisme, proclamant l'égalité au sein de l'Empire de tous les millets (communauté religieuse légalement protégée)¹¹⁶. Quelques Juifs de Salonique étaient influents dans le mouvement Jeune-Turc, majoritairement composé de musulmans; mais c'est surtout dans le champ social qu'ils furent actifs. À partir de cette époque, un vent de liberté souffla sur Salonique, permettant aux mouvements ouvriers de se structurer et de s'engager dans des luttes sociales pour l'amélioration des conditions de travail. Une tentative d'union des différentes nationalités au sein d'un seul mouvement ouvrier eut lieu avec la formation de la «Fédération ouvrière socialiste» dirigée par Abraham Benaroya, un Juif de Bulgarie, qui entama la publication d'un organe quadrilingue, le *Journal du travailleur*, diffusé en grec, turc, bulgare et judéo-espagnol. Cependant, le contexte balkanique, propice aux scissions, affecta le mouvement et après le départ de l'élément bulgare, la Fédération ne fut pratiquement plus constituée que de Juifs.

Le mouvement sioniste devait affronter la concurrence de la *Fédération socialiste ouvrière* de Salonique, très antisioniste. Ne pouvant s'implanter dans la classe ouvrière, le sionisme à Salonique se tourna vers les bourgeois et les intellectuels, moins nombreux.

Arrivée des Grecs, départ des Juifs

En 1912, à la suite de la Première Guerre balkanique, les Grecs prirent le contrôle de Salonique aux côtés des Bulgares, puis finirent par intégrer la ville à leur territoire. Ce changement de souveraineté fut mal vécu par les Juifs qui craignaient que le rattachement ne leur nuise, inquiétude renforcée par les propagandes bulgare, serbe et autrichienne qui souhaitaient rallier les Juifs à leur cause. Certains Juifs militèrent alors pour l'internationalisation de la ville sous la protection des grandes puissances européennes, mais leur proposition ne reçut que peu d'échos, l'Europe ayant accepté le fait accompli. Les Grecs prirent néanmoins certaines mesures provisoires visant à favoriser l'intégration des Juifs, par exemple en les laissant travailler le dimanche et en leur permettant ainsi d'observer le shabbat. L'économie tira bénéfice de l'annexion qui ouvrait à Salonique les portes du marché de la Grèce septentrionale et de la Serbie avec laquelle l'Hellade avait passé une alliance; l'installation des troupes de l'armée d'Orient, à la suite du déclenchement de la Première Guerre mondiale, provoqua ensuite un regain de l'activité économique. Le gouvernement grec voyait d'un bon œil le développement du sionisme et l'établissement d'un foyer juif en Palestine, ce qui convergeait avec la volonté grecque de démembrer l'Empire ottoman. La ville reçut la visite de grands leaders sionistes, Ben Gourion, Ben Zvi et Jabotinsky, qui voyaient en Salonique la ville juive modèle dont devrait s'inspirer leur futur État. Cependant, on peut constater une nette différence entre l'attitude

¹¹⁶ A noter que Mustafa Kemal Atatürk est originaire de Salonique.

du gouvernement et l'attitude de la population locale. Un témoin, Jean Leune, correspondant de *L'Illustration* durant les guerres balkaniques et ensuite officier dans l'armée d'Orient, rapporte :

«Devant les innombrables boutiques et magasins tenus par les Juifs, maîtres jusqu'alors du commerce local, les marchands grecs venaient s'installer sur le trottoir, tout contre les portes qu'il devenait impossible de franchir. La nouvelle police souriait... Et les Juifs, boycottés, les uns après les autres fermèrent boutique.»

Incendie de 1917 et développement de l'antisémitisme

Le grave incendie de 1917 constitua un tournant. La communauté juive concentrée dans la ville basse fut le plus touchée par le sinistre; le feu détruisit le siège du grand Rabinat et ses archives ainsi que 16 des 33 synagogues de la cité. Contrairement à la reconstruction qui avait eu lieu après l'incendie de 1890, les Grecs décidèrent de procéder à un nouvel aménagement urbain. De ce fait, ils exproprièrent tous les habitants en leur donnant néanmoins un droit de préemption sur les nouveaux logements reconstruits selon un nouveau plan. Mais ce sont les Grecs qui en majorité peuplèrent les nouveaux quartiers, les Juifs choisissant souvent une situation plus excentrée.

En 1918, l'afflux de dizaines de milliers de réfugiés grecs d'Asie Mineure et le départ des Turcs de Salonique, à la suite de la «Grande catastrophe» et à la signature consécutive du traité de Lausanne (1923), modifièrent considérablement la composition ethnique de Salonique. Les Juifs cessèrent de constituer la majorité absolue et, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, ils ne représentaient plus que 40 % de la population. À cette hellénisation croissante de la population correspondait aussi une politique moins conciliante envers les Juifs. Ainsi en 1922, le travail fut interdit le dimanche ce qui imposait de facto aux Juifs de travailler le shabbat, les affiches en langue étrangère furent prohibées et les tribunaux rabbiniques cessèrent de pouvoir se prononcer sur les affaires de droit patrimonial. Comme dans d'autres pays d'Europe orientale tels la Hongrie et la Roumanie, un important courant d'antisémitisme se développa dans l'entre-deux-guerres à Salonique, mais il n'atteignit jamais le niveau de violence de ces deux pays. Il était surtout le fait des arrivants grecs d'Asie Mineure, le plus souvent démunis et qui étaient en concurrence directe avec les Juifs pour le logement et le travail. Le mouvement était relayé dans la presse par le quotidien *Makedonia* et par l'organisation ultranationaliste *Ethniki Enosis Ellas* (Union nationale de Grèce, EEE), tous deux proches du parti libéral (au pouvoir) dirigé par Venizelos. Les Juifs étaient accusés de ne pas vouloir se fondre dans l'ensemble national; le développement du communisme et du sionisme au sein de la communauté étaient observés avec la plus grande suspicion. Le gouvernement grec adopta une attitude ambivalente, pratiquant une politique de l'apaisement, mais refusant de se démarquer nettement de ces deux vecteurs de l'antisémitisme. Ce phénomène se cristallisa en 1931, année où eut lieu le pogrom de camp Campbell : un quartier juif fut entièrement brûlé ce qui laissa 500 familles sans abri, mais ne causa cependant que la mort d'un Juif. Plusieurs dizaines de tombes du cimetière juif de Salonique furent profanées en cette occasion.

Prise de pouvoir par Metaxás

La prise de pouvoir par le dictateur d'extrême droite à tendance fascisante Ioánnis Metaxás en 1936 se traduisit paradoxalement par une baisse notable des violences antisémites. Il interdit l'organisation EEE et la parution de propos antisémites dans la presse et noua aussi de bonnes

relations avec le grand-rabbin de Salonique, Zvi Koretz. Ceci explique le développement à partir de cette époque d'un important courant nationaliste chez les Juifs de Salonique, qui n'étaient pourtant Grecs que depuis 1913. Dès lors, y compris dans l'enfer des camps, ils ne cessèrent d'affirmer leur appartenance à la nation hellène.

Émigration

Un phénomène migratoire avait commencé à se mettre en place dès le début du XX^e siècle, à partir du moment où le gouvernement Jeunes-Turcs établit la conscription pour tous les sujets ottomans, mais c'est surtout après l'annexion de Salonique par les Grecs que le mouvement s'amplifia. Les mauvaises conditions économiques, la montée de l'antisémitisme et, dans une moindre mesure, le développement du sionisme poussèrent les Juifs à partir, principalement en Europe occidentale, en Amérique du Sud et en Palestine. Ainsi, la population juive passa de 93 000 à 53 000 personnes à la veille de la guerre. Il y eut quelques réussites notoires au sein de cette diaspora. Isaac Carasso, établi à Barcelone, fonda l'entreprise Danone, Maurice Abravanel se dirigea vers la Suisse avec sa famille puis aux États-Unis où il devint un célèbre chef d'orchestre. Le grand-père maternel du président français Nicolas Sarkozy émigra en France à cette époque. Dans ce pays, dans l'entre-deux-guerres, la population juive de Salonique était concentrée dans le 9^e arrondissement de Paris.

Seconde Guerre mondiale

Le 28 octobre 1940, les forces italiennes décidèrent d'envahir la Grèce à la suite du refus du dictateur grec Ioánnis Metaxás d'accepter l'ultimatum lancé par les Italiens. S'ensuivit la bataille de Grèce, à laquelle les Juifs prirent part. 12 898 d'entre eux s'engagèrent dans l'armée grecque; 4 000 participèrent aux campagnes d'Albanie et de Macédoine; 513 affrontèrent les Allemands et, au total, 613 Juifs furent tués, dont 174 de Salonique. La brigade 50 de Macédoine était surnommée « bataillon Cohen » en raison du grand nombre de Juifs dont elle était constituée. Après la défaite grecque, beaucoup de soldats juifs eurent les pieds gelés en rentrant chez eux à pied.

Occupation

La Grèce du Nord, et donc Thessalonique, revint aux Allemands tandis que le sud de la Grèce tomba aux mains des Italiens qui, durant la période où ils occupèrent la région (jusqu'en septembre 1943), n'appliquèrent pas de politique antijuive. À Thessalonique, où les Allemands entrèrent le 9 avril 1941, ils ne mirent en place que très progressivement des mesures antisémites. L'officier allemand Max Merten, chargé de l'administration de la ville, ne cessait de répéter que les lois de Nuremberg ne s'appliqueraient pas à Salonique. La presse juive fut très rapidement interdite, alors que deux quotidiens grecs pro-nazis, *Nea Evropi* (Nouvelle Europe) et *Apoyevmanti* (?), firent leur apparition. Des maisons et édifices communautaires furent réquisitionnés par l'occupant, y compris l'hôpital construit grâce aux subsides du baron Hirsch. Fin avril, des panneaux interdisant aux Juifs l'entrée des cafés firent leur apparition, puis l'on obligea les Juifs à se séparer de leurs radios. Le grand-rabbin de Salonique, Zvi Koretz, fut arrêté par la Gestapo le 17 mai 1941 et envoyé dans un camp de concentration près de Vienne, d'où il revint fin janvier 1942 pour reprendre son poste de rabbin. En juin 1941, la commission Rosenberg arriva sur place et pilla les archives juives, envoyant des tonnes de documents communautaires à l'Institut nazi de recherche juive à Francfort.

Par ailleurs, les Juifs souffraient de la famine comme le reste de leurs concitoyens, le régime nazi n'attachant aucune importance à l'économie grecque.

Pendant un an, aucune autre mesure antisémite ne fut prise ce qui donna momentanément aux Juifs un sentiment de sécurité.

Par une chaude journée de juillet 1942, le jour du shabbat, tous les hommes de la communauté âgés de 18 à 45 ans furent rassemblés sur la place de la Liberté. Durant tout l'après-midi, on les obligea à faire des exercices physiques humiliants sous la menace des armes. Quatre mille d'entre eux furent envoyés effectuer des travaux de voirie pour l'entreprise allemande Müller sur les routes reliant Salonique à Kateríni et Larissa, zones où sévissait le paludisme. En moins de dix semaines, 12 % d'entre eux moururent d'épuisement et de maladie. La communauté salonicienne, aidée de celle d'Athènes, parvint à réunir deux milliards sur l'énorme somme de 3,5 milliards de drachmes demandée par les Allemands pour que les travailleurs forcés soient rapatriés. Les Allemands acceptèrent de les libérer, mais, en contrepartie, exigèrent à la demande des autorités grecques l'abandon du cimetière juif de Salonique qui contenait de 300 000 à 500 000 tombes; par sa taille et son emplacement, il avait longtemps gêné la croissance urbaine de Salonique. Les Juifs commencèrent le transfert des tombes vers deux terrains qui leur avaient été alloués en périphérie, mais les autorités municipales, prétextant la lenteur de l'opération, décidèrent de prendre les choses en main. Cinq cents ouvriers grecs payés par la municipalité se lancèrent dans la destruction des tombes. Le cimetière ne tarda pas à être transformé en une vaste carrière où Grecs et Allemands venaient chercher des pierres tombales utilisées comme matériel de construction. Sur ce site s'étend de nos jours, entre autres, l'université Aristote.

On estime qu'entre le début de l'occupation et la fin des déportations, 3 000 à 5 000 Juifs parvinrent à s'échapper de Salonique, trouvant un refuge temporaire en zone italienne. Parmi ceux-ci, 800 possédaient la nationalité italienne et furent tout au long de la période d'occupation italienne activement protégés par les autorités consulaires de ce pays. 800 Juifs prirent le maquis dans les montagnes macédoniennes au sein de la Résistance grecque communiste, l'*ELAS*; le mouvement royaliste de droite, pour sa part, n'accueillit pratiquement aucun Juif.

« Destruction des Juifs de Salonique »

54 000 Sépharades de Salonique furent expédiés dans les camps d'extermination nazis. Près de 98 % de la population juive totale de cette ville connut la mort durant la guerre. Seul le judaïsme polonais connut un taux de destruction plus important.

Pour mener à bien cette opération, les autorités nazies dépêchèrent sur place deux spécialistes en la matière, Alois Brunner et Dieter Wisliceny, qui arrivèrent le 6 février 1943. Immédiatement, ils firent appliquer les lois de Nuremberg dans toute leur rigueur, imposant le port de l'étoile jaune et restreignant drastiquement la liberté de circulation des Juifs. Ceux-ci furent rassemblés fin février 1943 dans trois ghettos (Kalamaria, Singrou et Vardar / Agia Paraskevi) puis transférés dans un camp de transit du quartier du baron Hirsch jouxtant la gare. Là, les trains de la mort les attendaient. Pour accomplir leur mission, les SS s'appuyèrent sur une police juive créée pour l'occasion, dirigée par Vital Hasson qui se livra avec ses hommes à de nombreuses exactions contre le reste des Juifs.

Le 15 mars partit le premier convoi. Chaque train emportait de 1 000 à 4 000 Juifs traversant toute l'Europe centrale principalement vers Birkenau. Un convoi partit pour Treblinka et il est possible que des déportations pour Sobibor aient eu lieu, puisqu'on retrouva des Juifs saloniciens dans ce camp. La population juive de Salonique était tellement nombreuse que la déportation dura plusieurs mois pour s'achever, le 7 août, avec la déportation du grand-rabbin Tzvi Koretz accompagné d'autres notables vers le camp de concentration de Bergen-Belsen, sous un régime relativement bon. Dans ce même convoi se trouvaient 367 Juifs protégés par leur nationalité espagnole qui connurent un destin singulier: transférés depuis Bergen-Belsen jusqu'à Barcelone puis au Maroc, certains parvinrent finalement en Palestine mandataire.

Plusieurs raisons ont été avancées pour expliquer cette hécatombe qui contraste avec le cas d'Athènes, où une grande partie des Juifs parvint à échapper à la mort. D'une part, l'attitude du *Judenrat*, et en premier lieu de celui qui fut à sa tête durant la période précédant les déportations, le grand rabbin de Salonique Zvi Koretz, a été très critiquée. On lui a reproché d'avoir appliqué les directives nazies avec docilité et d'avoir minimisé les craintes des Juifs concernant leur transfert en Pologne, alors même que celui-ci, de nationalité autrichienne et donc de langue maternelle allemande, était supposé être bien renseigné. Des rumeurs ont même couru, l'accusant d'avoir sciemment collaboré avec l'occupant. Une étude récente tend néanmoins à relativiser son rôle dans les déportations. L'historien Raul Hilberg attribue essentiellement cette rapidité dans les déportations par la conjonction de l'efficacité des nazis (Merten et Wisliceny) et de l'aveuglement du rabbin Koretz. Un autre facteur fut la solidarité dont firent preuve les familles qui refusaient de se séparer dans l'adversité; cette volonté de faire face ensemble ne facilita pas les initiatives individuelles. On a aussi fait remarquer qu'il était difficile aux Juifs de se cacher du fait de leur méconnaissance de la langue grecque, imposée seulement quand Salonique passa sous souveraineté grecque en 1912/1913. De plus, la taille importante de la communauté limitait les opportunités de se fondre dans la population grecque orthodoxe comme ce fut le cas à Athènes. Il existait par ailleurs un antisémitisme latent dans une partie de la population grecque, notamment parmi ceux qui avaient dû fuir l'Asie Mineure lors des transferts de population entre Grèce et Turquie. Arrivés en masse à Salonique, ces immigrants se trouvaient exclus du système économique et, pour certains, regardaient avec hostilité la population juive, parfois plus riche, qu'ils assimilaient à l'ancien pouvoir ottoman.

Dans les camps

À Birkenau, environ 37 000 Saloniciens furent gazés immédiatement, surtout les femmes, les enfants et les personnes âgées. Près d'un quart des 400 expérimentations commises sur des Juifs le furent sur des Juifs grecs, en particulier ceux de Salonique. Ces expériences incluaient l'émasculatation, l'implantation du cancer du col de l'utérus sur les femmes. La plupart des jumeaux périrent victimes de crimes atroces. Les autres Saloniciens durent travailler dans les camps. Dans les années 1943–1944, ils représentaient une part importante de la main d'œuvre de Birkenau: ils étaient environ 11 000. En raison de leur méconnaissance du yiddish, les Saloniciens furent envoyés en nombre pour nettoyer les décombres du ghetto de Varsovie en août 1943 afin d'y construire un camp. Parmi les 1 000 Saloniciens employés à cette tâche, une petite vingtaine parvint à s'échapper du ghetto par les égouts et à rejoindre la résistance polonaise, l'*Armaya Ludova*, qui organisait l'insurrection.

Beaucoup de Juifs de Salonique furent aussi intégrés dans les Sonderkommandos. Le 7 octobre 1944, ils lancèrent avec d'autres Juifs grecs un soulèvement planifié à l'avance, prenant d'assaut les crématoires et tuant une vingtaine de gardes. Une bombe fut lancée dans le fourneau du crématoire III, détruisant le bâtiment. Avant d'être massacrés par les Allemands, les insurgés entonnèrent un chant des partisans grecs et l'hymne national grec.

Dans son livre *Si c'est un homme*, Primo Levi évoque dans une courte description le groupe des «quelques rescapés de la colonie juive de Salonique», ces «Grecs, immobiles et silencieux comme des sphinx, accroupis sur le sol derrière leurs gamelles de soupe épaisse». Ces derniers membres de la communauté encore vivants courant 1944 font une forte impression à l'auteur. Il note que «malgré leur faible nombre, leur contribution à la physionomie générale du camp et au jargon international qu'on y parle est de première importance.» Selon lui, leur capacité à survivre dans les camps s'explique en partie par le fait qu'ils constituent dans le Lager «le groupe national le plus cohérent et de ce point de vue le plus évolué».

L'après-guerre

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, une violente guerre civile éclata en Grèce. Elle dura jusqu'en 1949, opposant les forces du gouvernement d'Athènes soutenu par les Britanniques à la puissante résistance communiste, l'*ELAS*. Certains des Juifs de Salonique qui avaient échappé à la déportation y prirent part, soit au sein des forces gouvernementales, soit dans le camp adverse. Parmi ceux qui avaient combattu au sein de l'*ELAS*, beaucoup furent victimes, comme les autres partisans, de la répression qui s'abattit sur le pays après que le gouvernement eut repris le contrôle de la situation.

Des quelques rescapés des camps, certains choisirent de ne pas retourner en Grèce et émigrèrent en Europe occidentale, en Amérique ou en Palestine mandataire et d'autres prirent le chemin du retour. Ils furent tous confrontés à de grandes difficultés pour survivre et mener à bien leur projet tant l'Europe de l'immédiate après-guerre était dans un état chaotique. Ils souffrirent par ailleurs de discrimination de la part de certains rescapés ashkénazes qui mettaient en doute leur judéité.

L'arrivée à Salonique fut un choc supplémentaire, les rescapés étaient souvent les seuls survivants de leur famille et ils trouvèrent leurs maisons occupées par des familles grecques qui les avaient rachetées aux Allemands. Ils durent dans un premier temps être hébergés dans les synagogues. Un comité juif (*Komite Djudio*) fut monté pour recenser le nombre de rescapés et obtint auprès de la Banque de Grèce la liste des 1 800 maisons vendues aux Grecs. Ces derniers se montrèrent très réticents à rendre leurs biens aux Juifs, arguant qu'ils avaient acheté ces maisons et qu'eux aussi avaient souffert de la guerre. Au sortir de la guerre, l'*ELAS*, qui contrôlait la ville, favorisa le retour des biens juifs à leurs propriétaires mais quatre mois plus tard, lorsque le gouvernement d'Athènes soutenu par les Britanniques prit le pouvoir à Thessalonique, la restitution fut peu à peu gelée. Non seulement le gouvernement composé de Venizelistes devait faire face à une importante crise du logement en raison de l'afflux de réfugiés provoqué par la guerre, mais de surcroît de nombreux collaborateurs qui s'étaient enrichis durant la guerre y étaient influents, le gouvernement dans une optique de lutte anticommuniste s'étant rapproché des anciens sympathisants du régime hitlérien. L'envoyé sur place de l'Agence juive dénonça le climat d'antisémitisme et préconisa l'*Aliyah* des Juifs (immigration en Terre sainte). Peu à peu, une aide internationale du *Joint* se mit en place afin

de secourir les Juifs de Salonique. Certains des Juifs sauvés de la déportation par les Grecs choisirent de se convertir à l'orthodoxie. Des rescapés des camps, souvent les plus isolés, firent le même choix. Il y eut aussi nombre de mariages éclair dans l'immédiate après-guerre, les survivants désirant ainsi reformer une famille qu'ils avaient perdu. Un rescapé témoigne :

«Je revins dans Salonique détruite. J'espérais retrouver mon frère adoptif mais des rumeurs m'apprirent qu'il était mort de la malaria à Lublin. Je savais déjà que mes géniteurs avaient été brûlés dès leurs premiers jours au camp d'extermination d'Auschwitz. J'étais seul. Les autres prisonniers qui étaient avec moi n'avaient personne non plus. Ces jours-là, je me liai à une jeune que j'avais connue à Bruxelles. Nous ne nous séparions pas l'un de l'autre. Nous étions tous deux rescapés des camps. Peu de temps après nous nous mariâmes, deux réfugiés qui n'avaient rien, il n'y avait pas même un rabbin pour nous donner la bénédiction. Le directeur de l'une des écoles juives servit de rabbin et nous maria et ainsi je commençais une nouvelle vie.»¹¹⁷

Au recensement de 1951, on ne dénombrait que 1 783 rescapés. La communauté n'était plus que l'ombre d'elle-même.

L'érection d'un monument symbolisant la déportation des Juifs tarda longtemps à venir, ce n'est qu'en 1997 que la municipalité décida de faire construire un mémorial en lointaine banlieue et non en centre-ville comme cela avait été suggéré. Les administrateurs successifs de l'Université Aristote ont quant à eux toujours refusé d'y ériger un quelconque monument pour rappeler la présence de l'ancien cimetière juif sous les fondations de l'Université et ce malgré les demandes répétées de nombreux professeurs. En 1998, le roi Juan Carlos I^{er} d'Espagne s'est rendu à Salonique, où il a rendu hommage aux Juifs sépharades. Cette visite faisait suite à celle qu'il avait entreprise à la synagogue de Madrid en 1992 pour la commémoration de l'expulsion de 1492, à l'occasion de laquelle il avait fait la critique du décret d'expulsion.

Aujourd'hui 1 300 Juifs vivent à Thessalonique, ce qui fait de cette communauté la deuxième de Grèce après Athènes.

Langue

Généralement, les Juifs qui émigraient adoptaient la langue du pays, mais ce ne fut pourtant pas le cas des Sépharades de l'Empire ottoman qui, arrivés en masse et tenant une certaine indépendance culturelle, conservèrent l'usage de leur idiome. Les Juifs de Salonique rapportèrent donc d'Espagne leur langue, le judéo-espagnol (*djudezmo*), c'est-à-dire ni plus ni moins que l'espagnol du XV^e siècle ayant évolué de manière autonome et qu'ils utilisaient dans leurs relations courantes. Ils priaient et étudiaient en hébreu et en araméen et utilisaient comme toutes les autres communautés sépharades ce que Haïm Vidal Séphiha appelle le «judéo-espagnol calque», le ladino qui consistait en une traduction des textes hébraïques en un espagnol respectant l'ordre des mots et la syntaxe hébraïque. Ces deux langues, *djudezmo* et *ladino*, s'écrivaient en caractères hébraïques, ainsi qu'en

¹¹⁷ Exemple de judéo-espagnol: «*Torni a un Saloniko destruido. Esperava topar a mi ermano adoptado ma de rumores entendi ke el murio de malaria en Lublin. Ya savia ke mis djenitores fueron kemados en sus primeros dias en el kampo de eksterminasion de Aushwitz. Estava solo. Los otros prizonieros ke estavan kon mi no tenian mas a dinguno. En akeyos dias me ati a una djovena ke avia konosido en Bruxelles. No mos despartimos el uno del otro. Los dos eramos reskapados de los kampos. Despues de kurto tiempo mos kazimos, dos refujiados ke no tenian nada, no avia mizmo un rabino para ke mos de la bindision. El direktor de una de las eskolas djudias sirvio de rabino i mos kazo i ansina empesi en una nueva vida.*»

caractères latins pour le judéo-espagnol. En sus de ces langues qu'ils avaient apportées d'exil, les Juifs de Salonique parlaient parfois le turc ottoman, la langue de l'Empire écrite en caractères arabes. La *haskala* (à peu près volonté d'intégration) propagée par les Juifs francs permit la large diffusion du français enseigné dans les écoles de l'Alliance israélite universelle et dans une moindre mesure de l'italien. Après la prise de Salonique par les Grecs en 1912, le grec fut imposé à l'école et donc appris par plusieurs générations de Juifs saloniciens. De nos jours, c'est cette langue qui domine parmi les quelques Juifs encore présents à Salonique.

Le *djudezmo* de Salonique, du fait de la venue de nombreux Juifs d'Italie dans la communauté, comportait beaucoup d'italianismes tant du point de vue lexical que syntaxique; l'influence du français, du fait de la francophilie galopante des Saloniciens, s'y faisait aussi sentir, au point que l'on parle parfois de «judéo-fragnol».

2. Eléments bibliographiques

Ouvrages généraux :

- G. Veinstein (édit.), *Salonique, 1850-1918 : la "ville des Juifs" et le réveil des Balkans*, Paris, 1993.
- E. Benbassa, *Histoire des Juifs sépharades: de Tolède à Salonique*, Paris, 2002².
- R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, 2006, t. II, p. 1284-1315.

Témoignage sur la déportation de la Communauté juive de Salonique :

- J. Stroumsa, *Tu choisiras la vie. Violoniste à Auschwitz*, Paris, 1999.

Roman :

- M. Kahn, *Le rabbin de Salonique*, Monaco, 2010.